

Marcel Aymé
La belle image



BeQ

Marcel Aymé

La belle image

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 418 : version 1.0

Du même auteur, à la Bibliothèque :

Le passe-muraille

La jument verte

Le bœuf clandestin

Le chemin des écoliers

Derrière chez Martin

Uranus

Le moulin de la Sourdine

Le vin de Paris

Gustalin

La Vouivre

La belle image

Édition de référence :
Œuvres romanesques complètes.
Gallimard, La Pléiade.

I

L'administration accueillait le public de deux à quatre dans un bureau étroit situé à l'entresol et donnant sur une cour sombre et profonde. Au hasard, je me dirigeai vers l'un des guichets, celui du milieu, et posai une question à l'employée. Elle ne répondit pas d'abord, mais acheva une addition et en commença une autre. Impatienté, je répétai ma question, non sans me plaindre du peu d'empressement qu'on mettait à renseigner le public. L'employée, une petite femme grisonnante au visage chétif, prit encore le temps d'aller jusqu'au bout de son addition et répondit d'une voix neutre, sans hostilité :

« C'est ici. Vous avez tous les papiers ? »

Je lui tendis une liasse de papiers qu'elle étudia, sans hâte comme sans lassitude, et puis reclassa en mettant à part la demande sur papier timbré. Prévoyant que l'attente serait longue, je

me mis à examiner ces lieux où je pénétrais pour la première fois. Côté public, l'espace était réduit et le mouvement ne devait jamais y être très important. Pour l'instant, je me trouvais seul avec un vieillard décoré, probablement fonctionnaire retraité. De l'autre côté des guichets, le bureau s'étendait en profondeur, mais bien qu'il fût à peine deux heures et demie, on distinguait mal les tables les plus éloignées qui étaient aussi les plus mal éclairées. Dans cette région d'ombre s'allumèrent les premières lampes dont les abat-jour verts mettaient sur les tables des ronds de clarté dans lesquels se mouvaient les mains des employés. De proche en proche, l'éclairage eut bientôt gagné les guichets. Enfin, côté public deux ampoules s'allumèrent au plafond et j'observai qu'elles répandaient une lumière assez chiche. À quelques pas de moi, le fonctionnaire en retraite s'appuyait sur une canne à poignée d'argent et devisait familièrement avec la préposée au guichet voisin. J'appris qu'il s'appelait M. Caracalla. Sans doute avait-il souvent affaire dans ce bureau et il en avait un peu d'orgueil, je le vis à l'air dont il me toisa et à

sa façon affectée de rire très haut, pour mieux faire entendre qu'il était de la maison. Je lui enviais presque l'aisance avec laquelle il en usait à l'égard de son employée. La mienne, courbée sur un registre, la plume courante, semblait en effet peu disposée à entamer la conversation, bien qu'à vrai dire, son visage n'exprimât rien de plus qu'une parfaite indifférence.

Las d'examiner les lieux et les gens, je revins à des préoccupations que j'avais réservées en entrant : une affaire en suspens, que j'essayais de remettre en branle ; un coup de colère qu'avait eu ma femme l'avant-veille ; une conversation du matin même avec un professeur au sujet de mon fils qui ne mordait pas au latin. L'humeur des femmes, la culture classique, le cours des métaux, je sentis à un certain moment ces soucis se mêler dans ma tête et tourner en rond avec une lenteur écœurante. Quelque chose en moi sembla s'arrêter, qui me causa un malaise moral et puis se remit en marche presque aussitôt. Je pensais du reste à autre chose lorsque j'entendis un murmure derrière le guichet.

L'employée me demandait :

« Vous avez apporté les photographies ? »

– Certainement, dis-je. Il en faut deux, n'est-ce pas ? »

Je pris dans mon portefeuille une pochette contenant une douzaine de photos du format « identité » et j'en tendis deux à l'employée. Elle les posa sur son registre sans les regarder, atteignit un pot de colle au bord de son pupitre et, avant de les coller, y donna pourtant un coup d'œil. Je fus surpris de voir qu'elle s'y attardait comme si quelque chose de singulier retenait son attention. Une telle curiosité rompait avec l'indifférence et l'automatisme de son attitude et je n'étais pas loin de penser qu'après m'avoir infligé un temps d'épreuve, elle préparait les voies à un entretien familial qui eût fait pendant à celui du guichet voisin. Mais, levant les yeux sur moi, les baissant pour les relever encore, elle me dit avec une certaine vivacité :

« Ce n'est pas votre photographie que vous m'avez donnée là. »

D'abord interdit, je doutai une seconde si je n'avais pas commis une erreur, mais je n'eus pas de peine à reconnaître les photos, bien que je les visse à l'envers. La réflexion de l'employée me parut donc plutôt plaisante. Je crus pouvoir en rire.

« Pensez-vous, dis-je, que le photographe m'ait tellement flatté ? »

L'employée ne sourit même pas. Elle avait lâché son pot de colle et, la bouche pincée, comparait mon visage avec les effigies. Enfin, apparemment sûre de son fait, elle esquissa le geste de me rendre les deux photos et prononça d'une voix sévère :

« Donnez-m'en d'autres. Je ne peux pas accepter des photos qui ne soient pas celles de l'intéressé. »

Je refusai de les prendre et protestai avec beaucoup de vigueur que la plaisanterie avait trop duré.

« D'autant plus que ces photos sont parfaitement ressemblantes. Je ne vois pas

pourquoi vous vous montriez plus difficile que ma famille qui les a vues et qui les trouve tout à fait satisfaisantes. »

Les photos à la main, elle fut un instant perplexe. L'idée me vint que cette femme ne jouissait pas de toute sa raison. Je songeai ensuite à quelque trouble singulier déformant ses impressions visuelles, et la curiosité suspendit un moment ma colère. Enfin, tournant la tête, elle appela d'une voix ajustée qui visait un point précis de la pénombre :

« Monsieur Boussenac ! je vous demande pardon, mais pouvez-vous venir une minute, s'il vous plaît ? »

La déférence du ton me fit comprendre qu'elle demandait l'arbitrage d'un supérieur. Satisfait de la tournure que prenait l'incident, je souris avec une ironie bienveillante. Cependant, au fond du bureau, entre deux ronds de lumière, une silhouette encore indécise se dégageait d'une ombre verdâtre. M. Boussenac était un petit homme replet aux yeux vifs et intelligents, à la physionomie joviale. Son aspect aurait suffi à me

rassurer si j'avais eu la moindre inquiétude sur les suites de cette affaire. L'employée s'était levée pour lui céder sa chaise. En s'y asseyant, il interrogea d'une voix cordiale à laquelle un léger accent du Midi donnait de l'enjouement :

« Alors, madame Passavent, quelque chose qui ne marche pas ?

– Vous allez en juger, répondit M^{me} Passavent avec une certaine animation. Monsieur est venu au guichet faire sa demande de permis B. O. B. Il a bien fourni toutes les pièces, mais il me donne des photos qui ne sont pas les siennes.

– Mon Dieu, c'est l'avis de madame, dis-je avec un air de nonchalance que je voulais insolent. Ce n'est pas le mien. »

M. Boussenac m'invita au silence d'un geste courtois et se mit à feuilleter mon dossier.

« Voyons : Demande... je soussigné Raoul Cérusier courtier en publicité, né à... le... 1900... demeurant à Paris, rue... bon... Extrait de naissance... Certificat de vie... Certificat de bonne vie et mœurs... Attestation en bonne et due

forme... Tout ça est complet. Passons maintenant aux photos. Où sont-elles ? »

M^{me} Passavent les posa devant lui. Après m'avoir examiné d'un vif coup d'œil, il les regarda et je le vis sourire. Au guichet voisin, l'employée et M. Caracalla avaient interrompu leur conversation et nous considéraient d'un air de curiosité, avec l'espérance que fait lever au cœur des oisifs le moindre événement insolite. M. Boussenac ne s'attarda pas aux photos.

« Il y a là un simple malentendu, dit-il. M. Cérusier s'est tout bonnement trompé de photos. Il ne fera aucune difficulté à le reconnaître quand il aura pris la peine de les examiner lui-même. »

M. Boussenac se rangeait donc à l'opinion de M^{me} Passavent. En dépit de ce qui était pour moi l'évidence, je voulus croire que je m'étais trompé. Il me semblait bien reconnaître, de l'autre côté du guichet, mes deux photos d'identité, mais le fait que je les voyais à l'envers pouvait m'abuser sur la ressemblance. M. Boussenac me les tendit avec un sourire

affable. Au premier coup d'œil, ma certitude fut absolue.

« Ces photos sont bien les miennes, dis-je, et je ne pense même pas en avoir eu jamais d'aussi ressemblantes. »

M. Boussenac devint grave et me parla d'un ton qui n'avait plus rien d'enjoué, mais qui restait conciliant.

« Monsieur, croyez-moi, s'il s'agissait d'une ressemblance simplement contestable, nous n'aurions pas cherché la petite bête. Autant que possible, nous nous efforçons tous de faciliter les démarches du public. Mais avec la meilleure volonté du monde, nous ne pouvons accepter ces deux photos. Ce serait vous exposer vous-même à des désagréments. Non seulement, elles ne vous ressemblent pas, mais il est évident qu'elles représentent un homme d'une physionomie tout à fait différente de la vôtre. Tenez, c'est à peu près comme si j'avais la prétention de me faire passer pour M^{me} Passavent. »

Je ne trouvais pas le moyen de réagir contre l'absurdité de la situation, toutes les attitudes que

j'aurais pu adopter étant nécessairement stupides. Je n'avais plus de colère, mais une inquiétude inconnue sourdait du plus profond de mon être. C'était en moi, dans ma chair, une sorte d'avertissement dont le sens m'échappa jusqu'à l'instant où je le formulai mentalement : « S'il avait raison ? si elles ne me ressemblaient plus ? » Et cette idée qui aurait dû me paraître baroque me troubla au point de me faire bégayer.

« C'est une brimade, dis-je. On cherche à me brimer. »

En même temps, je levai sur M. Boussenac un regard qui devait être éperdu et qui le toucha.

« Allons, me dit-il, à mi-voix, ne vous entêtez pas. Il n'y a aucune honte à reconnaître qu'on s'est trompé.

– Je vous donne ma parole que ces photos sont les miennes, répliquai-je avec impétuosité. C'est incompréhensible. Vous avez mal vu. Il faut que vous ayez mal vu.

– Calmez-vous, me dit alors ce brave homme. Je ne doute pas de votre bonne foi. Il arrive que

dans un moment de fatigue ou d'énervement, une erreur persiste dans notre esprit malgré l'évidence. Nous sommes tous plus ou moins sujets à des illusions de ce genre et ce n'est jamais bien grave. Il suffit de laisser à la vérité le temps de s'imposer, de rassembler ses preuves. Puisque mon témoignage et celui de M^{me} Passavent ne vous suffisent pas, voulez-vous que j'appelle d'autres personnes ?

– Je vous en prie », murmurai-je.

Il appela les deux employées des guichets voisins. L'homme à la canne d'argent, se déplaçant parallèlement à la sienne, vint auprès de moi et ne craignit même pas de me bousculer légèrement. Les nouvelles venues se penchèrent chacune sur une épaule de M. Boussenac qui leur exposa l'affaire en quelques mots. Je sentis leurs regards sur moi et presque aussitôt, j'entendis la sentence qu'elles prononcèrent en même temps. Ni l'une ni l'autre ne me reconnaissaient dans la photo qu'on leur montrait. Il n'y avait rien de commun, affirmaient-elles, entre les deux visages. Pas un seul trait.

« Vous voyez », me dit doucement M. Boussenac.

Je restai muet. Je crois me souvenir qu'à plusieurs reprises je passai la main sur mon front, comme il arrive, au cinéma et dans les romans, aux gens qui croient rêver et refusent la réalité. Soudain, tout contre moi, une voix éclata comme un clairon furieux. C'était M. Caracalla, l'homme à la canne d'argent, qui venait d'examiner la photo laissée sur le guichet.

« Vous vous fichez du monde, mon garçon ! Vous avez le toupet de prétendre que c'est votre photo ? Eh bien, vous avez de la chance d'avoir affaire à des employés patients. À leur place, moi je vous soignerais. Vous me faites l'effet d'un drôle de mirliflore, mon garçon ! »

J'eus un mouvement instinctif de menace ou de défense, qui fit reculer le bonhomme jusqu'à son guichet d'où il m'observa en grommelant je ne sais quoi de furibond. En vérité, le spectacle que je lui offris méritait son attention. Sans bien m'en rendre compte, j'avais fait un pas dans sa direction et je me trouvais devant la cloison de

verre qui séparait, entre les guichets, le côté public du côté des employés. Un reflet passant derrière cette vitre me donna l'envie d'y chercher mon image. Mais étant donné la disposition de l'éclairage, le verre avait une transparence remarquable et ne réfléchissait presque rien. Sans souci de l'effarement des spectateurs, je me contorsionnai pour découvrir une incidence favorable, me baissant et me relevant, m'éloignant et me rapprochant. Je finis par surprendre le contour assez vague d'une tête et, épars, quelques traits du visage. Dans ces fragments de lignes et de relief, je ne reconnus rien de moi. Soudain, un employé se déplaça derrière la vitre et, masquant une lampe assez éloignée, modifia ainsi légèrement l'éclairage. Durant une fraction de seconde, j'eus devant moi le reflet de mes deux yeux. L'image, furtive mais nette, était celle de deux grands yeux clairs, au regard mou et rêveur, en tout différents des miens qui sont noirs, petits, enfoncés.

Dans la vitre, les yeux s'étaient effacés et je restais immobile, les mains aux genoux, l'esprit en déroute, évitant même de former des pensées

qui n'auraient pu qu'ajouter à mon désarroi. Lorsque je redressai ma taille, M. Boussenac et les trois employées me considéraient avec des regards empreints de tristesse et de pitié, tandis que M. Caracalla ricanait en branlant la tête. Revenant au guichet, je réclamai mes papiers.

« Nous ferons comme vous voudrez mais il me semble que rien ne presse, me répondit M. Boussenac avec une prudente sollicitude qui me fit mal. Vous pourriez très bien nous laisser vos papiers et revenir un autre jour, ou même attendre un instant, le temps que nous téléphonions chez vous ou à votre bureau pour demander d'autres photos. N'est-ce pas ? Venez donc vous asseoir par ici. »

Il me prenait évidemment pour un fou et cherchait à gagner du temps pour avertir ma famille et peut-être la police. La peur me donna la force de me composer un visage plus calme et de répondre sur un ton presque placide.

« Vous êtes très aimable, mais j'ai un rendez-vous qui ne me permet pas d'attendre. Pardonnez-moi, ajoutai-je en souriant, mon

attitude a pu vous paraître bizarre, mais je commence à comprendre seulement ce qui m'arrive. C'est un de mes parents qui m'a fait une farce et qui s'est livré à midi à une substitution de photos. J'avoue qu'il a réussi au-delà de ses espérances. »

Pour peu qu'on y réfléchît, l'explication ne valait pas grand-chose, mais le ton de mes paroles parut rassurer M. Boussenac. Il me rendit mes papiers et nous échangeâmes encore quelques propos aimables. Alors que je me dirigeais vers la sortie, je sentis qu'on me prenait le bras et j'eus de la peine à réprimer un geste d'effroi. Ce n'était que M. Caracalla. Il se mit devant moi et, me dévisageant avec une compassion insultante, me proposa d'une voix douce de garde-malade :

« Ce n'est rien du tout. Vous allez être bien raisonnable et me permettre de vous accompagner jusque chez vous. Bien raisonnable, hein ? »

Je voyais la haine briller dans son regard et j'avais lieu d'en être surpris, car à aucun moment

mon attitude n'avait justifié un tel sentiment. J'ai déjà vu la même haine et pareillement nuancée d'envie dans les yeux de certains vieillards regardant des jeunes gens. Mais je n'étais pas un jeune homme.

« Très obligé, dis-je, mais j'habite la banlieue. Je craindrais de vous faire rentrer tard et de vous exposer à être grondé par votre gouvernante. »

Ma réponse, qui provoqua les rires discrets de M. Boussenac et des employées, faillit rendre enragé M. Caracalla. Il fit une grimace et tandis que je gagnais la porte, je l'entendis grincer derrière moi :

« Vous me paierez ça. »

II

En sortant du bureau de M. Boussenac, je me mis à marcher avec l'intention de gagner à pied la rue du Quatre-Septembre, une halte étant prévue à mi-chemin chez un client qui m'attendait vers trois heures pour étudier avec moi un contrat de publicité. Je songeais vaguement aux moyens d'enlever l'affaire. Il semblait en somme que la vie reprît son cours normal. Sans oublier tout à fait l'incident des photos, je n'étais nullement désespéré. C'est à peine si je ressentais une inquiétude légère et pour ainsi dire inconsciente. Au souvenir de ma mésaventure, j'opposai tout naturellement l'impossibilité qu'il pût en aucun cas se produire rien de tel. Ainsi m'abritais-je derrière les barrières du réel et sans beaucoup de curiosité, car j'avais un moyen bien simple d'en éprouver la valeur et je ne fus pas sans y songer. C'était de m'arrêter devant la vitrine d'un magasin et de me regarder dans une glace. Mais

j'évitais justement de tourner la tête du côté des boutiques et m'appliquais à marcher au bord du trottoir. De temps à autre surgissait à ma mémoire l'image des deux grands yeux clairs, réfléchis par la vitre du bureau. J'en avais tout d'un coup le cœur serré d'angoisse, mais aussitôt je mettais cette apparition sur le compte d'un trouble hallucinatoire, et désinvolte, il faudra que j'aille voir un médecin, pensais-je. Il m'arrivait même de considérer avec une ironie amusée les transes par lesquelles je venais de passer. Je m'imaginais déjà racontant l'incident à ma femme ou à un ami. Je leur disais : « Il m'est arrivé une aventure bizarre que je n'arrive pas à m'expliquer. » Cette phrase, que je me plus à répéter, avait quelque chose de très amusant. Je me rappelais l'avoir entendue maintes fois dans ces termes mêmes. N'importe qui, me disais-je, pourrait trouver au fond de sa mémoire « une aventure bizarre qu'il n'arrive pas à s'expliquer ». Rien de plus banal. Au moment où on l'a vécue, elle était troublante, parfois effrayante et, racontée, elle n'est plus rien. En réalité elle n'avait jamais rien été.

La fin de ce mois de septembre, chaude et lumineuse, était comme un retour de l'été. Il flottait dans l'air de la rue un relent de vacances que je humais avec délices. De plus en plus, ma mésaventure m'apparaissait comme un événement d'une autre saison. En descendant la rue du Bac, je fus arrêté par un rassemblement formé sur le trottoir auprès d'un taxi. Une contestation s'était élevée entre le chauffeur et son client au moment de régler la course.

« Sûrement que vous avez appris à lire aux Quinze-Vingts, disait le chauffeur en montrant le compteur de la voiture. Vous ne voyez pas qu'il y a marqué quatorze francs ? »

Le client, un minuscule vieillard à favoris et à melon beige, ripostait d'une voix de fillette :

« Cocher, vous aurez beau faire. Votre mécanique me paraîtra toujours moins sûre que ma vieille expérience de Parisien. Voici donc dix francs et j'estime que c'est largement payé. »

Le ton de discussion monta aussitôt, car le chauffeur se trouva froissé par l'appellation de cocher. En face de moi, de l'autre côté du cercle

des badauds, j'observai qu'une jeune personne, élégante, et d'un charmant visage, me regardait avec un intérêt plutôt tendre et non pas à la dérobée, mais d'une façon insistante ou plus justement, comme si elle eût été charmée. Je dois dire que les femmes ne m'ont pas habitué à me voir ainsi l'objet de leur attention et, la nature m'ayant au berceau doté d'un visage ingrat, ce n'est qu'à force de présence que je puis espérer piquer leur curiosité. Du reste, j'aime ma femme, je me fais une idée très haute de mes devoirs de père et d'époux, et j'ai presque toujours résisté à la tentation des aventures. En somme, je ne risque pas grand-chose des hasards d'une rencontre. Je peux même m'enorgueillir de victoires remportées sur moi-même dans des occasions plus chaudes. Cela ne veut pas dire que les femmes me laissent indifférent, au contraire, et bien souvent le regret des plaisirs refusés dure longtemps dans mon cœur et dans ma chair, si vif que je ne me sens jamais aussi faible, aussi vulnérable, qu'après avoir surmonté ma faiblesse. Ce fut précisément ce genre de trouble que j'éprouvai après avoir perdu de vue la belle

inconnue et tandis que je poursuivais mon chemin vers les quais. Le regard de tendre bête surprise qu'elle avait plongé dans le mien me laissait ému et j'imaginai avec une véritable détresse ce qui aurait pu s'ensuivre. J'avais oublié l'incident des photos. Encore alangui d'un regret, je traversai la Seine au pas de flâneur en me donnant le temps de regarder la perspective du fleuve et ses rives d'automne.

Au bout du pont, il me fallut attendre, pour traverser la chaussée, qu'une longue file de voitures s'écoulât. À côté de moi un autobus attendait également le passage et je m'aperçus que deux voyageuses fort jolies, assises l'une derrière l'autre, me considéraient à travers la glace, l'une avec langueur, l'autre d'un œil avide. J'aurais dû m'en étonner, mais tout au plaisir de plaire, je songeai simplement qu'il existait pourtant des femmes capables de me comprendre au premier regard. Comme je détournais modestement les yeux, je vis à côté de moi mon camarade Julien Gauthier, arrêté lui aussi au bord du trottoir. Depuis le temps de nos vingt-cinq ans où, avant de nous consacrer à d'autres activités,

nous travaillions côte à côte dans l'étude d'un notaire, nos relations ont été assez lâches, mais nous avons toujours plaisir à nous rencontrer. Le regard perdu sur le flot des voitures, Gauthier rêvait peut-être à une profession nouvelle, car depuis qu'il a renoncé au notariat, environ un an avant moi, il a embrassé successivement les carrières de joueur de football, de libraire, de couturier, de directeur de cabaret artistique, et il est actuellement imprésario. D'une claque sur l'épaule, je le tirai de sa méditation et lui dis affectueusement :

« Bonjour, vieux. Comment vas-tu ? »

Gauthier se tourna vers moi et sa physionomie, déjà empreinte d'une lumière cordiale, se ferma aussitôt avec une expression de surprise. Après m'avoir toisé une seconde, il eut un sourire poli, à peine amusé et me dit d'un ton froid :

« Certainement vous faites erreur. »

Julien Gauthier est un garçon sérieux, aussi peu enclin que possible à la plaisanterie. De toute évidence, il ne me reconnaissait pas. À ce coup,

la peur qui m'avait étreint dans le bureau de M. Boussenac me ressaisit tout entier. C'était une panique, une débâcle qui emportait tous mes retranchements, jusqu'au moindre doute auquel j'aurais pu me raccrocher. Je me mis à trembler, et mon visage devait être effrayant, car Julien se mit à parler avec douceur. Je le regardais fixement, sans entendre ses paroles, et je voyais vaciller le monde dans ses yeux qui ne me connaissaient plus. Prenant mon épouvante pour de la folie, il posa la main sur mon épaule d'un geste amical, mais aussi avec une certaine fermeté persuasive qui me parut redoutable, car elle me fit supposer qu'il voulait me conduire à un agent ou au commissariat. Je me dégageai d'un mouvement brutal en lui disant d'une voix basse, enrouée par la peur :

« Non, Julien. Lâche-moi. Je t'en prie, Julien. »

Le laissant à sa stupéfaction, je m'élançai parmi les voitures, sans égard aux injures des chauffeurs, ni aux coups de sifflet de l'agent qui réglait la circulation. Toujours courant, je

traversai le jardin des Tuileries et ne m'arrêtai que sous les arcades de la rue des Pyramides, devant une boutique d'objets en ivoire. Avant de regarder mon image dans l'une des glaces qui encadraient la vitrine, je m'efforçai de remettre de l'ordre sinon dans mon esprit, au moins sur mon visage, dont je sentais tous les traits altérés par la peur. La curiosité aidant, je parvins à retrouver l'apparence du calme.

En me voyant dans la glace, je ne pus m'empêcher de jeter un coup d'œil derrière moi pour m'assurer que je n'avais pas en face de moi le visage d'un étranger. Mais j'ouvris la bouche, je fronçai le nez, les sourcils, et le visage inconnu ouvrit pareillement la bouche, fronça le nez, les sourcils. Sur le pas de la porte, le propriétaire de la boutique et une jeune employée s'amusaient de mes grimaces, et leur curiosité ironique me mit en fuite. L'opinion qu'ils avaient pu se faire de ma conduite me parut même si importante que je songeai sérieusement à revenir sur mes pas, afin de leur fournir une explication qui leur parût plausible. Pour la première fois, j'éprouvais ce sentiment de crainte et d'humilité, que doit

provoquer chez certaines catégories de fous la conscience d'un état exceptionnel échappant nécessairement à l'appréciation raisonnable et qui leur fait désirer par-dessus tout de passer pour des êtres normaux.

Fuyant les regards de ces deux personnes qui auraient pu témoigner de l'étrangeté de mon attitude, je tournai dans la rue Saint-Honoré et dès cet instant, je compris que tous mes efforts, toute mon activité, je les consacrerai désormais à me réfugier sous les apparences d'une vie normale. Jusqu'à ma mort je porterais le poids d'une vérité inadmissible, je souffrirais en silence d'être cette espèce de paria en qui les lois naturelles les plus simples, les plus évidentes, ont accompli leur rupture secrète. La nature m'avait élu pour être le témoin et l'instrument d'un écart monstrueux et la nécessité de vivre m'en faisait aussitôt le complice. Je sentais tout ce que comportait pour moi de périlleux cette métamorphose partielle, et l'instinct de conservation m'obligeait déjà de songer aux moyens de la compléter. Il fallait éviter de vivre sur deux registres à la fois, autrement dit de

laisser paraître en moi la présence de deux personnages dont le désaccord, s'il était trop visible, pouvait facilement me conduire au cabanon. Ma voix, qui n'avait pas changé, mon écriture, mes habitudes, mes relations, certaines façons de sentir et de réagir étaient autant de pièges à redouter. Je devais autant que possible me façonner une personnalité qui parût ajustée à mon nouveau visage.

Je me livrais à ces réflexions dans l'arrière-salle d'un petit café proche de l'église Saint-Roch. Après m'avoir servi, le garçon me laissa seul et, tout à loisir, je pus m'examiner dans la glace. Il n'y avait pas un trait, dans mon nouveau visage, qui rappelât l'ancien. Je pris l'une des photos d'identité pour apprécier plus exactement ma transformation. Il me fallut convenir que j'avais beaucoup gagné en jeunesse et en séduction. Je me voyais maintenant sous l'aspect d'un homme de trente ans tout au plus, au visage fin et gracieux, d'un dessin noble, d'un modelé à la fois ferme et fondu, propre aux personnes bien nourries et d'une vie élégante, et qui fait ordinairement grande impression sur les femmes.

Mes yeux, d'un gris bleu très clair, avaient un éclat d'une douceur charmante et mes cheveux, autrefois noirs, étaient devenus châains et, il me sembla, plus fournis et plus souples. Il ne restait rien de mon vrai visage, pas même une expression et ce ne fut pas le moindre de mes étonnements. Une expression n'est après tout que le reflet d'un état de conscience dont le visage se fait l'interprète.

J'étais agenouillé sur la banquette, ma photo à la main et le nez contre la glace, effaçant parfois la buée qu'y déposait mon haleine. Tout en mesurant l'étendue de mon malheur, j'y trouvais un adoucissement relatif en songeant qu'au lieu d'être embelli, j'aurais pu être affligé d'une trogne repoussante ou aussi bien d'une tête d'âne, comme il arrive dans *Le Songe d'une Nuit d'Été*. J'en vins à considérer mon ancien visage avec une sympathie presque apitoyée. Cette large face écrasée que j'observais sur la photo, cette mâchoire et ce nez de bouledogue, plissés, renfrognés, ces petits yeux noirs enfoncés au regard vif et méfiant, je ne les avais jamais vus avec autant de liberté. Ce portrait, qui n'était plus

le mien, je le regardais un peu comme celui d'un ami absent, avec le recul de la séparation, et mon caractère, mon attitude dans la vie, m'apparaissaient soudain en gros traits qui n'étaient pas tous flatteurs. Je découvrais ou croyais découvrir sous leur vrai jour ce souci constant d'équité qui me rendait souvent mesquin et injuste, ma peur d'être dupe qui tournait à une espèce de suffisance agressive, un besoin vaniteux d'éprouver mon autorité sur les gens de mon entourage, certaine soumission trop empressée à l'argent, au pouvoir, à l'idée que l'inégalité des conditions est le ressort du monde, et aussi un robuste sentiment du devoir, de l'honnêteté considérée comme un placement, un dévouement fidèle à mes affections, une réelle générosité qui eût été plus agissante si elle n'avait été tempérée par une trop grande méfiance. Ces travers et ces qualités, inscrits sur mon ancien visage, je les sentais encore remuer en moi, mais déjà différents, ayant perdu en partie la convergence et la solidarité qui en faisaient une synthèse et conféraient à l'ensemble une individualité. C'était comme si un élément

directeur leur eût manqué tout d'un coup. Il me semble qu'un visage ne soit pas seulement un miroir reflétant nos pensées et nos sentiments, mais qu'il réagisse lui-même sur ceux-ci et se compose avec eux. Chacun sait, par exemple, ce que le caractère d'une femme peut devoir à l'idée qu'elle a de sa beauté. Nous vivons presque constamment avec une certaine vision de nous-mêmes. Pour moi, lorsqu'un cas de conscience me fait hésiter, mon visage m'apparaît comme un assesseur sévère et je ne prends une détermination qu'après la lui avoir soumise ou plutôt m'être assuré qu'elle lui « va », un peu comme si je lui essayais un chapeau. Du moins en était-il ainsi autrefois.

Je me concentrais sur ces problèmes de correspondance, comme si rien n'eût été plus important pour moi dans un pareil moment. Mais c'était une feinte, un parti pris de procéder par paliers et de n'entrer que peu à peu dans mon malheur en réservant les points les plus douloureux. Surtout, j'écarterais farouchement la pensée de ma femme et de mes enfants. J'aurais voulu, pour y échapper, m'anéantir dans une peur

religieuse de l'absurde, mais je n'avais plus qu'une peur bien humaine, celle d'un avenir immédiat dont la perspective me tordait le cœur. Je finis par m'asseoir sur la banquette pour ne plus voir mon visage et j'essayai encore de rêver qu'il ne m'était rien arrivé, mais malgré moi, je me posais la question, je la formulais : ce soir, dans quelques heures, je devais rentrer chez moi, embrasser ma femme, ma fille, mon fils. Qu'allais-je faire ? expliquer à ma femme que j'avais changé de visage ? impossible. Pour accepter une telle fable, il aurait fallu qu'elle eût l'esprit dérangé. À vrai dire, sa crédulité aurait été moins surprenante que ma métamorphose, mais je ne m'arrêtai pas à cette idée. Au fond, j'étais pénétré du caractère accidentel de l'absurde. Après avoir fourni à la réalité un départ sur des données nouvelles, il s'effaçait discrètement. Cette conviction, gratuite, était encore une exigence de ma raison qui, pourtant, venait d'être contrainte d'admettre l'inadmissible.

Je sortis à trois heures un quart sans avoir rien arrêté. Il n'était pas trop tard pour mon rendez-

vous de trois heures, mais le moyen de me présenter à un client qui me connaissait déjà ?

Machinalement, je dirigeai mes pas vers la rue du Quatre-Septembre où se trouvait mon bureau. Chemin faisant, l'idée me vint que ma métamorphose me dépossédait de l'affaire que j'avais fondée et qui me faisait vivre. Elle n'existait que par moi, par la confiance, le crédit que certains individus et certains milieux accordaient à ma personne. Courtier en publicité, les hasards de ma profession m'avaient mis un jour en rapport avec des importateurs de métaux et j'avais été amené ainsi à annexer à ma première affaire un bureau de vente d'étain et de plomb, qui devait finir par absorber le principal de mon activité. La mise en train de cet office de vente m'avait donné beaucoup de mal et, quoique satisfait des premiers résultats, j'étais en droit d'espérer davantage, pour un avenir proche. Tout finissait soudain.

J'arrivai en vue de l'immeuble où était mon bureau, mais qu'avais-je à y faire désormais ? Ma secrétaire m'y eût accueilli comme un étranger.

Je passai devant la porte en jetant un coup d'œil timide vers l'entrée et je poursuivis mon chemin vers la Bourse. Ainsi mon nouveau visage s'interposait entre ma vie et moi comme un mur aveugle. Je le savais déjà, mais l'épreuve de la réalité familière me rendit l'évidence plus sensible, plus agressive, et me jeta dans un accès de rage. Je me révoltai, refusant de tout abandonner et de me laisser emmurer vivant. Il n'y a pas de prison d'où l'on ne puisse s'échapper et j'étais prêt à tout risquer. J'avais besoin de lutter, même sans espoir.

Il semblait que la colère m'eût tout d'un coup aiguisé les esprits. Certes, ma situation restait ce qu'elle était, mais j'entrevois certaines possibilités de me survivre discrètement, de durer peut-être quelque temps sous mon nom et sous ma raison sociale, sans rien laisser soupçonner de ce qui venait de m'arriver. Je revins sur mes pas, décidé à pénétrer dans mon bureau.

III

Dans le vieil ascenseur hydraulique qui me hisse lentement au troisième étage, j'ai le temps de mettre au point certains détails du plan hasardeux que je viens d'échafauder. Sur le palier du troisième je m'arrête une minute, l'oreille tendue, le cœur mou. Je n'entends rien. Mon bureau se compose d'un vestibule aménagé en salon d'attente et de deux pièces, avec un réduit attenant à la plus grande. Celle-ci, qui est également la mieux meublée, constitue mon bureau proprement dit. Dans l'autre se tiennent ma secrétaire et une dactylo dont la table est placée devant un guichet ouvrant sur le vestibule, face à la porte d'entrée. Il m'est impossible d'entrer sans être vu par M^{me} Lagorge, la dactylo, mais je puis néanmoins espérer me soustraire à sa vigilance. Ce que je redoute, c'est de trouver dans le vestibule un visiteur qui me connaisse ou bien l'une des employées qui y passent ordinairement

pour se rendre aux vécés. Il ne me resterait alors qu'à repartir après avoir demandé si M. Cérusier peut me recevoir.

En ouvrant la porte, je tire mon mouchoir de ma poche de façon à faire rouler devant moi quelques pièces de monnaie. Je n'ai pas eu le temps d'apercevoir le visage de M^{me} Lagorge. Déjà je suis à quatre pattes dans le vestibule, à la poursuite de mes pièces et proférant des exclamations rageuses. M^{me} Lagorge, qui ne peut avoir de ma personne qu'une vue cavalière, me reconnaît à ma voix, à ma carrure et à mes vêtements, car elle pousse de légers cris de sollicitude. Il n'y a personne dans le vestibule et, après l'avoir traversé, je puis gagner la porte de mon bureau en tournant le dos au guichet. Ce premier succès m'encourage, mais je suis un peu inquiet de n'avoir pas entendu la voix de ma secrétaire faire écho à celle de M^{me} Lagorge. Je crains que Lucienne ne se trouve dans mon bureau où son travail l'appelle assez souvent en mon absence.

À midi, à l'instant de son départ, je l'ai priée

justement de préparer tantôt un dossier dont la plupart des pièces sont dispersées dans mes tiroirs. À toute éventualité, j'ai tiré mon chapeau sur mes yeux, mais c'est un « bord roulé » qui ne dissimule pas grand-chose. Pour plus de sûreté, j'enfouis mon visage dans mon mouchoir largement déployé et j'entre dans mon bureau en feignant de me moucher. Ce luxe de précautions m'empêche moi-même de rien voir. J'interroge à mi-voix : « Rien de nouveau ? » Pas de réponse. Je suis donc seul. Je me dirige aussitôt vers l'armoire où j'ai l'habitude de ranger ces documents relatifs à certaines affaires en suspens et j'entrouvre les deux battants de porte, de façon à les faire bâiller sur un trou d'ombre où je trouverai tout à l'heure un refuge. Je m'assieds ensuite à ma table pour y signer un chèque. D'une seconde à l'autre, Lucienne peut frapper. Je me hâte avec précaution en économisant mes mouvements. Le temps me manque de vérifier l'état de mon compte en banque, mais je sais qu'il reste une cinquantaine de mille francs. Je fais un chèque de quarante mille au nom de Lucienne qui est connue dans l'établissement. Le

caissier de la banque ne fera aucune difficulté pour le lui payer. Je suis encore en train d'écrire le nom du bénéficiaire lorsque j'entends frapper à la porte de communication entre les deux pièces. Je ne réponds qu'au deuxième coup frappé et, laissant alors mon chèque signé sur la table, je cours jusqu'à l'armoire. Enfoncé entre les deux battants, il est impossible d'apercevoir de moi autre chose que mon dos et pourtant, je ne me sens pas complètement à l'abri de Lucienne. Nous travaillons ensemble depuis plus de cinq ans et, à la fin de l'année dernière, elle a été ma maîtresse. Notre liaison n'a d'ailleurs duré qu'une quinzaine de jours, car l'idée que je trompais ma femme m'était insupportable. La crainte d'être deviné et un remords authentique m'ont fait vivre ces deux semaines comme dans une maladie. Lucienne a très bien compris mes raisons de rompre et m'a déclaré qu'elle s'y attendait depuis le premier jour. Je ne peux pas dire que j'ai été honteux de ma conduite à son égard. Cette belle et grande fille de vingt-cinq ans a accepté avec une sérénité qui m'a mis à l'aise, de voir ainsi tourner court la première aventure

de sa vie. Il est vrai qu'elle a d'étranges revanches qui me laissent anxieux et humilié. En effet, lorsque nous travaillons à ma table, l'un en face de l'autre, il lui arrive de poser tranquillement son stylo ou son papier, de prendre mon visage entre ses grandes mains chaudes et de me regarder ardemment au fond des yeux tandis que, silencieuse, elle s'empourpre soudain, comme un homme. Écrasé, le souffle raccourci, j'attends qu'elle me donne des ordres. Je l'espère même. Elle le sait, mais si je me risque à faire un geste, elle me laisse avec un sourire bienveillant et revient à son travail. J'en ressens toujours une vive déception qui s'atténue dès que je suis seul et devient même un sujet de contentement lorsque je me trouve auprès de ma femme.

Lucienne entre et, aussitôt, je me mets à parler en surveillant mon débit, car je redoute sa perspicacité. Je dois, sans me départir du ton grave et avantageux qui m'est habituel, faire paraître dans ma voix et dans mes paroles, une certaine allégresse discrète.

« Lucienne, je pars tout à l'heure pour Bucarest. Je viens de rencontrer le petit Meyerhold de la B. B. S. qui m'a présenté à Brown de la Métal Union. Nous avons eu, Brown et moi, une longue conversation au sujet de certaines possibilités qu'offre en ce moment le marché balkanique, et nous avons déjà envisagé de travailler ensemble. »

J'invente une histoire qui rend plausible un voyage de deux ou trois semaines à l'étranger.

« De Bucarest, j'irai probablement en Yougoslavie. Mais je vous expliquerai tout à l'heure. Allez vite me toucher le chèque que je vous ai préparé sur la table. La banque va fermer. »

Courbé en deux, je remue des papiers au fond de l'armoire. J'entends sur la moquette le pas étouffé de Lucienne qui s'approche de moi. Je crains qu'elle ne veuille, émue par l'idée de mon départ, éprouver une fois de plus son pouvoir et, cette fois, me donner un ordre. J'ai peur et je suis tenté.

« Vous cherchez quelque chose ? me

demande-t-elle. Je pourrais sans doute vous éviter une perte de temps.

– Merci. Je cherche des notes que j’ai prises il y a un mois au sujet de certains achats effectués en Roumanie par Poulet-Bichon. À croire que je pressentais l’affaire d’aujourd’hui. Mais j’arriverai bien à mettre la main dessus. Allez vite.

– Oui. J’ai d’ailleurs le temps. Il est moins vingt. »

Elle s’est encore approchée. J’entends sa respiration.

« Je vous en prie, dis-je, ne me faites pas sécher d’anxiété. La banque va fermer.

– Je pars. »

Elle est sortie. J’ai au moins dix minutes devant moi. Je m’assieds à ma table et m’offre le luxe d’ôter mon chapeau, car je suis en sueur. En passant la main sur mon visage, je suis surpris par la forme de mon nez. Je n’avais pas oublié le changement survenu en moi, mais plutôt son étrangeté, comme si cet événement bouleversant

n'avait déjà plus pour moi que le degré de présence des choses les plus familières. L'étonnement de ma main me rend la conscience de ma situation, pour un temps du reste très bref. Avant tout, je dois faire face aux difficultés du moment qui sont loin d'être résolues et, comme le souvenir de ma métamorphose revient me surprendre, je l'écarte d'un geste agacé. En cette minute dangereuse, l'idée que je vis dans l'absurde me paraît de la métaphysique. Je ne veux voir que la réalité dans ce qu'elle a de plus actuel et de plus étroit.

Il m'est arrivé plusieurs fois de décider ainsi un voyage à l'improviste. Il n'y a pas plus de trois semaines, je suis parti pour Londres en avion sans prendre le temps de passer chez moi. Mon départ précipité pour Bucarest n'a donc rien qui doive paraître suspect à ma secrétaire. Tout ira pour le mieux si je puis lui dissimuler encore mon visage. Dans moins de cinq minutes, elle sera revenue de la banque. Comment vais-je l'accueillir ? Il faudra lui parler longuement, donner des instructions, faire des recommandations. Je ne peux pourtant pas me

remettre à fouiller l'armoire. Il y aura d'ailleurs le moment des adieux. Tout cela ne saurait se faire en tournant le dos. J'ai déjà songé au débarras dont la porte se trouve au fond de mon bureau. C'est un réduit sans fenêtre, ayant à peu près un mètre et demi de large sur deux de profondeur. Il n'est obscur qu'à la condition de n'y pas allumer l'ampoule électrique, ce qui paraîtrait au moins singulier. En outre, je ne vois pas comment expliquer à Lucienne ma présence dans cet endroit où la femme de peine range ses balais et autres ustensiles de propreté parmi les vieux bottins, les vieux journaux et des piles de dossiers intéressant des affaires depuis longtemps classées. Je me presse la tête pour en faire jaillir une idée, mais rien ne vient et je m'affole. Je résiste à l'envie de prendre mon chapeau et de m'enfuir.

J'entends claquer la porte du palier. Lucienne est dans le vestibule. Je me rue dans le cabinet de débarras et, le cœur détraqué, je me tiens immobile dans l'obscurité sans oser refermer la porte sur moi. On frappe. Entrez. Je suis perdu.

« Voilà, dit Lucienne. Trente-neuf billets de mille et dix billets de cent. »

Je crois qu'elle me cherche dans l'entrebâillement de l'armoire. Je me manifeste en toussant et en faisant tomber un balai.

« Tiens, vous êtes dans le réduit ? Mais vous n'allumez pas ? »

Par la porte à peine entrouverte, j'aperçois la haute silhouette de Lucienne qui fait le tour de la table et se dirige vers moi. Je me mets la cervelle à la torture, inutilement. Tant pis. Je suis grillé. Cette pensée me délivre d'une sorte de pression intérieure qui empêchait mon esprit de se déployer librement.

« On n'a pas fait de difficultés pour vous payer ? mes compliments. J'attendais presque un coup de téléphone de la banque. Dites, c'est idiot, pour une fois où j'entre dans cette cambuse, l'électricité ne marche pas. Du reste, ça ne me gêne pas. Vous savez ce que je fais ?

– Non. Je suis curieuse de savoir.

– Je change de linge, parce que je crains de

n'avoir pas le temps de passer chez moi. Vous voyez comme je fais sagement d'avoir toujours ici de quoi me changer. Pour ne pas perdre de temps, je vais vous faire mes dernières recommandations. L'obscurité me permet de laisser la porte entrebâillée. »

J'allais ajouter : « sans manquer à la décence », mais je m'aperçois que je n'ai déjà que trop insisté. Comme tous les gens soucieux de ne pas attirer l'attention sur la singularité de leur conduite, j'éprouve le besoin d'expliquer la mienne et de mettre les points sur les *i*. Je devrais me souvenir que les actions les plus banales n'ont bien souvent aucune justification apparente et qu'elles s'en passent aisément, chacun, à son insu, faisant crédit au bon sens des autres. Pour ma part, je profite mal de ce crédit. Une honnêteté de chien, qui frise la bassesse, me fait une obligation de montrer mon jeu à tout instant, alors que personne ne me demande rien. Mon cousin Hector, qui est un garçon très instruit, ayant d'assez jolies relations dans les milieux intellectuels, me dit souvent que j'ai un complexe. Si c'est vrai, je dois en souffrir

maintenant plus que jamais, car j'ai conscience de vivre en contrebandier de la raison. Cependant, Lucienne est venue s'adosser au mur près de la porte du réduit, de telle façon que la moitié droite de son corps déborde dans l'entrebâillement. À tout hasard, elle a pris sur ma table un crayon et un bloc-notes pour ne rien perdre de mes paroles qui lui soit utile. Je parle des principales affaires en cours et d'abord du rendez-vous que j'ai manqué tout à l'heure. Cet entretien sur le travail, je m'y abandonne avec plaisir, sans avoir besoin de ruser ni de me contraindre en rien. J'y mets certainement plus de vivacité qu'à l'ordinaire. À la veille de prendre leur retraite, les vieux employés qui vivent leur dernière journée de travail, doivent connaître une exaltation semblable à la mienne. Jamais je n'ai eu l'intelligence aussi prompte et aussi lucide. Je trouve coup sur coup deux solutions pratiques à un problème que nous avons, Lucienne et moi, remué en vain depuis près de quinze jours. Elle admire la clarté de mes exposés, la vigueur de mes raisons, certaine aisance d'expression, qui m'est peu habituelle, car je me surveille malgré

moi presque constamment, et que je viens de retrouver. Ce n'est pas trop dire que Lucienne est sous le charme. Cela m'est d'autant plus doux que mon visage n'y est pour rien. Insensiblement et sans doute sans y penser, elle a pivoté sur elle-même presque d'un quart de tour et, adossée au chambranle, se trouve maintenant tout entière dans le bâillement de la porte. De trois quarts, parfois de profil, sa silhouette m'apparaît à contre-jour et, invisible dans ma pénombre, j'en réjouis mes regards sans me gêner. Je suis assez près d'elle pour respirer son odeur candide, d'eau de Cologne et de blonde laiteuse, qui me fait penser d'habitude à une fermière modèle et à une monitrice de gymnastique suédoise. Je n'ai qu'à allonger la main pour la toucher et je n'y résiste pas. Je lui prends le bras, je lui prends la taille, je l'attire dans l'obscurité. Chose curieuse, ma conscience d'époux ne me fait point de reproches et je me pardonne facilement d'oublier mes sages résolutions en songeant qu'avant de me séparer pour toujours de cette jeune fille, je lui dois un tendre adieu. Du reste, après le bouleversement survenu dans ma vie, je ne peux plus prétendre

me guider sur les mêmes principes. Il faut bien, si je ne veux pas que mon exil soit complet, me résoudre à adopter une morale de resquilleur. Cependant, Lucienne retire son visage d'auprès du mien et d'un geste ferme commençant à se dégager, elle articule le plus posément du monde :

« Il ne faut pas vous mettre en retard. Il est au moins quatre heures et quart. »

Je proteste que c'est sans importance et qu'en cet instant les affaires ne comptent plus. Comme elle résiste pour sortir du réduit, je claque la porte sur nous et nous nous trouvons dans l'obscurité la plus complète.

« Soyez raisonnable, me dit Lucienne, nous ne pouvons pas revenir tous les quinze jours sur ce qui a été décidé une bonne fois. »

Avec autorité, elle tente de m'écarter. Je la serre contre moi en lui nouant les bras. Aussi forte qu'un homme, elle parvient à libérer ses deux mains et résiste avec méthode. La sonnerie du téléphone qui retentit dans mon bureau, nous sépare brusquement.

« Allez répondre, dis-je à mi-voix. Vous direz que je ne suis pas là et vous reviendrez. »

Lucienne ouvre la porte sans avoir rien promis. Elle s'assied sur le coin de la table, à côté des quarante mille francs et prend l'appareil. Je ne me lasse pas d'admirer la santé de son corps et la fraîcheur de son teint.

« C'est M^{me} Cérusier qui demande à vous parler », dit-elle en se tournant vers le réduit.

Il n'y a pas la moindre ironie dans le ton de ses paroles, mais je n'y prends pas garde.

« Répondez que je viens dans une minute. »

Lucienne transmet, puis s'éloigne discrètement, mais sans affectation. Je ne la verrai plus, car je vais profiter de sa disparition pour m'enfuir aussitôt après avoir téléphoné à Renée.

« Allô, Raoul ? Je me trouve à Saint-Germain avec les enfants. Je te téléphone parce qu'il est déjà quatre heures et demie et que l'oncle Antonin veut encore nous conduire à Pontoise pour nous faire connaître de vieux amis. J'ai peur

que ça ne nous mène tard. Qu'en penses-tu ?

– C'est un peu loin. En tout cas, ne te dérange pas pour moi. Dans trois quarts d'heure, je prends l'avion pour Bucarest. »

Émue, Renée module un cri. Je lui expose les raisons de mon départ.

« Tu es sûr, demanda-t-elle, de ne pas t'embarquer dans une affaire dangereuse ? »

Cette inquiétude m'attendrit. Je reconnais bien là l'épouse ordonnée dont la prudence et l'économie font ma fierté. Chère Renée. Je n'ai jamais fait un seul placement d'argent sans la consulter et je m'en suis toujours bien trouvé. Quand je pense qu'il n'y a qu'un moment, je pressais ma secrétaire dans l'obscurité, le rouge de la honte me monte au front. Je suis tout de même un triste personnage. N'était la crainte de peiner ma femme, je lui avouerais tout. C'est une chose remarquable que le son de sa voix suffise à éveiller en moi une fringale de pureté. Elle parle et aussitôt, tout ce qui pouvait flotter dans ma mémoire de têtes de femmes, de jambes, de chevelures, de croupes, se réduit et se ratatine

comme à la poêle et vient à rien. Chère Renée. Jamais plus je ne me laisserai aller à ces jeux révoltants dont le souvenir, dans une minute comme celle-ci, m'humilie et me crispe de crainte. C'est à l'instant où je te perds que je comprends toute la splendeur de mon devoir de fidélité.

Renée me demande si je compte être longtemps absent. Cela dépend du développement que prendra là-bas ma nouvelle affaire. Je ne peux rien dire de certain. Je ferai l'impossible pour que mon voyage soit bref. Du reste, j'écirai très régulièrement (ce qui est facile à dire). Renée renifle. Pauvre petite et moi aussi. Embrasse bien les enfants. J'ai le gosier pincé et houleux. Avant de m'arracher au téléphone, je beugle un grand coup dans l'appareil : « Chérie ! » J'empoche les quarante mille francs posés par Lucienne sur la table et il me semble que je suis en train de me voler moi-même.

IV

Après avoir quitté mon bureau avec des précautions de cambrioleur, je pris la décision de me rendre chez moi, supputant que la bonne n'aurait pas manqué de mettre à profit l'absence de ma femme pour laisser la maison en plan. Ce fut dans le taxi qui m'emportait rue Caulaincourt que je songeai pour la première fois à séduire Renée. L'échec d'une pareille tentative ne me parut pas douteux, mais avec un peu de chance, je pourrais faire accepter une amitié discrète. Les femmes ont souvent de la reconnaissance à qui leur donne l'occasion de faire paraître leur vertu. Et plus tard, dans deux ou trois ans, lorsque le souvenir de son mari serait malgré tout moins vif, peut-être Renée songerait-elle à donner un père à ses enfants.

Ainsi que je l'avais prévu, la bonne n'était pas à l'appartement. Sans être dérangé, je pus prendre

du linge, des objets de toilette et un complet. En sortant de l'immeuble, je remarquai au-dessus de la porte d'entrée l'écriteau : « Appartement à louer » et ces trois mots en capitales s'accompagnaient de la mention « meublé », tracée à la craie. Je me rendis chez Manière qui est le café le plus important de la rue Caulaincourt et j'y laissai ma valise, mon pardessus et mon chapeau. La température était assez douce pour me permettre de sortir en taille et tête nue. Cette précaution était du reste superflue, car j'avais la quasi-certitude que la concierge ne m'avait pas vu entrer dans la maison, ni en sortir. Il était cinq heures et demie lorsque j'allai frapper à la porte de sa loge. Elle me fit visiter l'appartement meublé, au cinquième, c'est-à-dire à l'étage au-dessus de chez moi, et à six heures je m'installais dans ma nouvelle demeure sous le nom de Roland Colbert qui me permettait de garder mes initiales. Le prix de neuf cents francs par mois, que j'acceptai, était assez raisonnable. Le logement, composé de trois pièces, d'une cuisine et d'une salle de bains, était meublé confortablement et avec beaucoup plus de

goût que le mien. De la fenêtre de ma chambre à coucher qui donnait sur la rue, je dominais le grand balcon du quatrième que j'avais encore arpenté le matin même après le petit déjeuner en fumant une cigarette et sur lequel je voyais maintenant la grosse poupée de son de Toinette. En me penchant, j'apercevais l'extrémité d'un tapis de notre chambre à coucher qui se trouvait juste au-dessous de moi. Par la suite, je devais souvent faire tel rêve : debout sur le rebord de la fenêtre, je m'en éloignais à reculons en marchant dans le vide jusqu'à ce que je fusse assez loin pour voir l'intérieur de l'appartement du quatrième, mais le plus souvent les persiennes fermées m'empêchaient de rien voir et je reculais sans fin, jusqu'en province, dans mon village natal, ou bien je flottais sur la rue en attendant l'ouverture des persiennes et la fatigue me faisait enfler de telle sorte que je finissais, énorme, soufflé, scrofuleux, par me coincer entre les deux rangées de maisons et la vie ne valait plus rien.

Un moment, je me promenai de pièce en pièce, désœuvré et ahuri. L'ameublement avait dû être conçu par une femme, car il y avait une

profusion de miroirs disposés commodément. Je pus me voir de face, de trois quarts et de profil. Je me trouvais moins séduisant qu'il m'avait semblé dans le petit café de la rue Saint-Honoré. Tous les traits de mon visage étaient d'une beauté remarquable et se composaient harmonieusement. Mais il y manquait je ne sais quoi d'imprévu, quelle défectuosité ou quelle rupture de symétrie, qui eût donné de la vivacité à cette physionomie un peu éteinte. Il y a dans la perfection une stabilité qui n'est pas de la vie, et qui l'empêche de se défaire en elle. Je fis l'effort de rire et de sourire dans le miroir, de face et de profil, et mon visage s'éclaira avec une distinction liquoreuse. Il est vrai que le cœur n'y était pas. Mais même en tenant compte d'un certain état d'abrutissement qui devait se refléter sur ma figure, je me voyais un air de langueur assez insupportable : « Ce n'est pas avec cette tête-là que je peux espérer plaire à Renée, pensai-je. Si l'idée lui venait jamais, pauvre enfant, de manifester ses préférences pour un certain type d'homme, ce n'est sûrement pas celui-ci qu'elle choisirait. » Et je regrettais ma bonne vieille tête d'autrefois,

renfrognée, obstinée, mal avenante, mais dont tous les traits s'animaient d'une vie robuste à la moindre émotion.

Je sortis vers 7 heures moins le quart pour une courte promenade dans les environs immédiats, car j'espérais assister au retour de Renée et des enfants. La rue Caulaincourt, qui décrit une courbe au flanc de Montmartre, est la plus belle de Paris. Elle ressemble à un chemin de paradis, car elle part d'un cimetière, le cimetière Montmartre, et monte vers le ciel en tournant, et ses arbres sont jeunes et naïfs en toutes saisons. Dans sa partie la plus noble, c'est-à-dire vers le sommet de sa courbe, elle ne croise aucune autre rue. Sur une longueur d'au moins deux cents mètres, elle se trouve encaissée, sans un seul regard latéral, entre deux hautes rangées de maisons aux façades cintrées. L'étranger qui chemine dans cette gorge profonde sans autre bagage que l'espoir de déboucher sur le Sacré-Cœur, frissonne à la pensée de quelque sortilège et demande son chemin avec une aimable modestie. Deux files de voitures immobilisées le long des trottoirs épousent la courbe de la rue et

se rejoignent à l'infini. Elles appartiennent aux habitants aisés qui les laissent ainsi devant leurs portes tandis qu'ils mènent pisser leurs chiens sur le seuil des boutiques des commerçants pauvres, pour se faire bien voir des quelques marchands de comestibles et aussi pour leur plaisir. Particularité bien rare et peut-être unique dans les quartiers nord de Paris, cette population des gorges n'a point de café, ni même de bougnat et il lui faut monter jusque chez Manière pour se désaltérer, là où la rue fait craquer ses murailles et s'épanouit, mêlant ses arbres aux arbres de l'avenue Junot, se gonflant, s'ouvrant des espaces. C'est à ce carrefour que je demeurais depuis une dizaine d'années avec ma famille.

Je descendis en flânant près de chez Paul, café important du carrefour Lamarck, après lequel la rue Caulaincourt change de physionomie et voisine assez familièrement avec les rues du quartier. Les gens qui me saluaient d'ordinaire ne me reconnaissaient pas, mais dans la douceur de ce soir d'automne, les lieux et les choses me restaient fidèles. Je veux dire que je n'étais nullement dépaycé et que je retrouvais sans y

penser les habitudes de mes flâneries, avec les mêmes curiosités pour les mêmes boutiques et les mêmes paysages. Je finis par m'en aviser après être resté plusieurs minutes en contemplation devant la montée de la rue des Saules, qui a toujours été à mes yeux comme un beau paysage du Japon, et si vrai qu'il m'est arrivé de le voir sur un fond de cratère neigeux. Je me dis que j'avais en somme, avec la rue des Saules, avec les vitrines des magasins, les mêmes échanges que par le passé et qu'il n'y avait donc pas grand-chose de nouveau en moi. Simplement, mon ménage allait se dédoubler du fait que j'habiterais désormais à l'étage au-dessus de ma famille. Dans deux ou trois ans, quand je me serais fait une situation lucrative, digne de tenter une mère prévoyante et que, redevenu sous un autre nom le mari de ma femme, je réintégrerais le quatrième étage, tout serait comme si rien d'étrange n'était survenu.

Apaisé et moins attentif aux témoignages de mon malheur, je revins sur mes pas. Le jour baissait. Les passantes rentraient chez elles avec un œuf à la main. Il y en avait de jolies, mais les

hommes ne les voyaient pas, car ils tenaient un journal dont les titres énormes leur faisaient saillir et injectaient les yeux. Pour moi qui n'avais encore rien lu, je remarquai que nombre d'entre elles m'admiraient ou même se retournaient pour me suivre des yeux. À l'immeuble d'angle, qui avance comme la proue d'un vaisseau sur le confluent de l'avenue Junot et de la rue Caulaincourt, une jeune femme que j'avais vue bien souvent dans les parages prit le tournant devant moi. Brune, d'œil noir, la poitrine un peu forte et la hanche aussi, elle était sanglée et cintrée et ses jambes étaient belles. La veille encore, je l'avais rencontrée, et comme chaque jour, reluquée sournoisement. Elle ne m'avait pas regardé. Elle ne me regardait jamais. Il m'en montait parfois à la gorge une parole de violence. Lorsqu'il m'arrivait d'y songer en dehors de ces rencontres éclairs, et c'était bien rare, je l'appelais la Sarrazine, sans doute à cause de ses yeux noirs et d'un léger roulement des hanches. Or, ce soir qu'elle tournait dans la rue Caulaincourt, la Sarrazine me regarda, et non pas fortuitement, mais à plusieurs reprises et d'une

façon soutenue. Ce regard, qui répondait soudain à tant de muettes interrogations, me remua le sang. Un moment la Sarrazine se trouva marcher à côté de moi et, comme elle me dévisageait avec de pudiques précautions, je faillis lui adresser la parole, mais la pensée de ma femme me retint. Je la laissai gagner sur moi et l'ayant vue se diriger vers chez Manière, je rebroussai chemin. En y réfléchissant alors de sang-froid, je compris quelle cause de trouble pouvait être dans ma vie la séduction de mon nouveau visage. Les disciplines que je m'étais imposées naguère ne me concernaient plus. Je me sentais un peu ridicule. L'homme pauvre peut bien s'enorgueillir d'être fort en face des tentations auxquelles il voit succomber les riches. En réalité, il ne sait pas ce que c'est que d'être tenté d'abuser de sa richesse. Il existe au moins deux degrés de tentation, le second étant de plain-pied avec l'Enfer. Du temps que j'étais laid ou pour mieux dire, d'une figure commune, j'étais fier de me sentir hors des atteintes de la Sarrazine. Il me semblait surmonter mon émoi, alors que nos rencontres ne posaient pas de question.

Il se faisait tard et ma femme ne rentrait pas. L'éclairage municipal chassait les dernières lueurs du jour et les passants devenaient rares. J'entrai au *Rêve*, café de peu de façade, mais qui commande tout le carrefour. En m'asseyant à l'intérieur, tout contre la vitre, j'étais assuré de ne pas manquer le retour de ma femme.

Ce n'était jamais sans une gêne que je pénétrais au *Rêve* où l'on coudoie ordinairement un monde qui sent la sueur et où il est reçu de trinquer avec le patron. Le hasard m'ayant fait connaître quelques artistes du quartier, il m'arrivait de les suivre dans ce petit café, et d'y consommer avec eux sur le zinc. Je n'y prenais aucun plaisir, mais j'aimais à m'en vanter auprès de mes amis, ce qui était une occasion de leur faire entendre que je connaissais des artistes en renom et que j'étais moi-même parvenu à une situation assez importante pour me permettre d'entrer boire au *Rêve* sans du tout risquer d'être pris pour un commis de nouveautés ou un chauffeur endimanché. En été, lorsque nous avions des invités, Renée ne manquait jamais de leur montrer, du haut du balcon de l'appartement,

la minuscule terrasse du café et de leur dire en riant : « Voilà le club de mon mari. C'est dans ce bel établissement qu'on peut le voir accoudé au zinc avec des artistes. » Les invités voulaient bien se tordre, comme si l'idée de ma présence au *Rêve* eût fait naître dans leurs esprits celle d'un contraste désopilant. Et moi, je riais aussi.

Ne trouvant pas à m'asseoir commodément, je me fis servir au zinc. À côté de moi, Joubert, un sculpteur de la rue Girardon, devisait avec un locataire de ma maison, nommé Garnier. Je ne prêtais qu'une oreille distraite à leur conversation, car je surveillais la rue avec attention. Tout en bavardant, mes voisins laissaient errer leurs regards sur le trottoir et c'est ainsi qu'ils virent passer, en tablier blanc, la bonne de la maison, qui rentrait chez nous avec un papier blanc contenant du jambon ou du gruyère râpé.

« Tiens, dit Joubert le sculpteur, voilà la bonne de Cérusier. À propos, qu'est-ce qu'il devient, ce pauvre Cérusier ?

– Pauvre ? protesta Garnier. Il n'est pas à

plaindre.

– Je ne dis pas qu’il soit à plaindre, mais c’est quand même un pauvre type. »

Quoi qu’il en eût dit, le ton de ses paroles exprimait une commisération profonde à mon égard. Cette fois, Garnier ne protesta pas et ne prit pas non plus la peine d’approuver. C’était un petit homme maigre aux joues creuses, aux yeux vifs et francs. Bien qu’il habitât le même étage que moi, je le voyais rarement, car il était régisseur d’un théâtre, et n’était généralement pas chez lui entre six heures du soir et minuit. Il m’avait toujours été sympathique. De toute évidence, l’affirmation de Joubert ne lui semblait pas discutable. J’en eus un saisissement, presque un vertige.

À ce moment, je vis la voiture de l’oncle Antonin faire le tour de la place pour aller se ranger devant chez moi et je sortis aussitôt. Troublé par ce que je venais d’entendre, j’avais, sans le faire exprès, pris le journal de Joubert, qu’il avait posé sur le zinc. Il devait me rendre d’appréciables services. La voiture de l’oncle

Antonin, qui nous avait causé bien des tracas, à Renée et à moi, me procura cette fois un plaisir sans mélange. Abrité derrière le journal de Joubert, que je faisais semblant de lire, je souris d'attendrissement. L'oncle Antonin, un oncle de ma femme, qui exploitait une porcherie à Chatou, avait la manie de construire lui-même ses voitures automobiles avec des pièces détachées achetées à la ferraille. Pour douze ou treize cents francs, il se flattait de fabriquer une voiture qui fût « coquette, robuste, économique et sous bien des rapports, supérieure à certaines voitures neuves de série ». L'oncle Antonin était un homme charmant et nous aimait beaucoup, mais Renée le tenait à l'écart à cause de ses guimbardes qui nous faisaient peu d'honneur auprès des voisins. Renée a toujours eu un sens architectural de la société, surtout à l'échelle de la famille. Étant donné l'argent que je gagnais, elle pensait en somme avec beaucoup de sagesse, que notre vie dût s'ordonner en conséquence jusque dans les moindres accessoires et, qu'il s'agît du service à gigot ou de mes fixe-chaussettes, se montrer digne d'être honorée à

son rang. Renée, par exemple, ne voulait pas me laisser acheter une voiture parce que nous n'avions pas le moyen d'en posséder une de quatorze chevaux et qu'elle jugeait peu reluisant de rouler à moindre équipage. De tels soucis peuvent sembler mesquins, ridicules et même odieux à des gens tels que Garnier et Joubert le sculpteur, mais encore aujourd'hui, je ne suis pas loin de croire qu'ils ont tort. Ce sont ces soucis-là qui donnent à la vie une saveur âcre, mais forte, celle des réalités domestiques baignant dans notre bile et qui contiendra peut-être sur notre lit de mort, toutes nos certitudes. Bien loin de supposer que sa nièce pût éprouver de la gêne à rouler dans une voiture de moins de quatorze chevaux, l'oncle Antonin lui téléphonait une fois par semaine et ingénument, lui proposait de venir chercher toute la famille dans sa dernière création. Il fallait bien, au moins une fois par an, accepter. Pauvre Renée. Tout ce qu'a pu imaginer, en fait de tacots, le génie comique du cinéma américain, n'a jamais approché des réalisations de l'oncle Antonin. En fait, il n'eut jamais qu'une seule voiture à laquelle il apportait

à chaque instant des améliorations et dont il disait lui-même qu'elle se transformait plus vite qu'un porc de trois mois. L'un des secrets de ses amusantes réussites résidait dans le contraste entre ses ambitieuses conceptions et la modestie des moyens mis en œuvre pour les réaliser. Quand l'oncle venait à la maison, il n'était pas rare de voir un attroupement autour de sa voiture. Renée en souffrait beaucoup. Par le canal de la concierge et pour atténuer le scandale, elle avait fait répandre dans l'immeuble et aux environs que le propriétaire de cette curieuse automobile était un homme très riche, mais vieux célibataire maniaque et un peu artiste.

La dernière bagnole de l'oncle n'était pas inférieure aux précédentes. Sa caractéristique la plus importante me parut résider dans le fait que les roues arrière étaient beaucoup plus hautes que celles d'avant. L'oncle Antonin descendit, la physionomie animée, ses longues moustaches flottant bonnement sur le soir et voilà ce qu'il fit : dressé sur la pointe des pieds afin d'atteindre à un regard de mica servant de portière au siège arrière, il cria d'une voix qui emplit le carrefour :

« Ne bougez plus ! » et gagna l'avant de la voiture, mais sans se presser, car son arrivée n'était pas passée inaperçue et, tandis que des fenêtres s'ouvraient aux étages de la maison, un premier noyau de curieux se condensait sur le trottoir. Je m'étais arrêté, attentif à ne rien perdre du spectacle, car je savais que les arrivées et les départs réservaient généralement les plus gracieuses surprises. Ayant évalué l'importance de son public, l'oncle sauta à califourchon sur le capot de façon à regarder le pare-brise et, à l'adresse des passagers qui restaient invisibles à l'intérieur, il eut un bon sourire et un geste d'encouragement.

« Si j'ai cru devoir sauter à cheval sur le capot, expliqua-t-il aux spectateurs, c'est tout simplement que j'ai besoin d'atteindre les deux tirettes qui se trouvent de chaque côté du moteur. »

Il piqua du nez vers le pare-brise, mais se ravisant :

« Ces deux tirettes, ajouta-t-il, je pourrais les tirer l'une après l'autre. Le résultat cherché

s'obtiendrait alors en deux temps. Mais à la fois, c'est plus joli. »

De nouveau, il plongeait, les bras ouverts, et fit le geste d'étreindre la voiture. On entendit bientôt un fort bruit de crécelle couvrant celui du moteur qui continuait à tourner. Tout à coup, la capote de la voiture, faite d'un tissu noir imperméable tendu sur des arceaux, se replia vers l'avant comme le soufflet d'un appareil photographique, tandis qu'à l'arrière, le fond de la carrosserie, constitué par un écran vertical en même tissu, s'affaissait avec discipline. Alors apparut ma famille, figée par l'ordre de ne plus bouger que lui avait intimé l'oncle. Mon fils Lucien était à l'avant et ma femme, ayant à côté d'elle Toinette et le chien de l'oncle, se trouvait juchée sur une sorte de haut pavois, car en raison de la hauteur des roues, la partie arrière de la voiture était considérablement surélevée, au point qu'il eût été dangereux pour Renée d'en descendre seule. Il y eut parmi les assistants un murmure de gaieté auquel je m'associai malgré moi. L'industrie de l'oncle Antonin me coupait l'émotion du revoir. Je me sentais du reste cette légèreté d'humeur

que connaissent bien la plupart des hommes échappés pour quelques jours au regard de leurs épouses et je riais facilement. Et toutefois, je comprenais et je plaignais le martyr de Renée. La chère âme, prisonnière sur son pavois, rouge sous les regards de la rue Caulaincourt, n'osait seulement tourner la tête. Enfin l'oncle vint la délivrer. En appuyant encore sur un déclic, il fit basculer un panneau dont la face intérieure était munie d'un escalier pliant.

« Simple, n'est-ce pas ? fit-il en se tournant au groupe des curieux. Mais les autres voitures n'ont quand même pas ça. »

Renée, nerveuse, pressait les enfants avec des paroles brèves et évitait de regarder autour d'elle. En attendant son retour, mon dessein avait été de manœuvrer pour me trouver avec elle dans l'ascenseur et, dès ce soir-là, me faire connaître au moins de vue. J'y renonçai et fis sagement. Elle ne m'aurait jamais pardonné de l'avoir vue perchée sur la bagnole de l'oncle. Je me cachai derrière mon journal, avec le regret de n'avoir pu seulement rencontrer son regard. Elle était déjà à

la porte de l'immeuble avec les enfants lorsque j'eus à subir un assaut imprévu. Texas, le chien, qui suivait à quelques pas en arrière, me reconnut au flair et sautant après moi, voulut me lécher la figure.

« Voilà une bête qui vous aime bien, fit observer l'oncle Antonin en le prenant au collier. C'est même assez surprenant de sa part. Moi qui suis son maître, c'est tout juste s'il a confiance en moi. »

L'oncle fit ses adieux dans le vestibule de l'immeuble. Je vis les enfants lui sauter au cou avec une fougue affectueuse dont je me sentis presque jaloux. Cependant, Renée entraînait le groupe vers le fond du vestibule, car les embrassades à la vue des passants la gênaient. Je ne voyais plus personne, mais j'entendis encore la grande voix de l'oncle Antonin qui couvrait celle de la T. S. F. de la concierge.

« Je viendrai vous chercher dimanche matin, disait-il. Ne dis pas non, ma grande. L'absence de ton mari me crée des devoirs. Du reste, avec moi tu n'as pas besoin de te gêner. Donc entendu.

Comment ? mais sang Dieu, puisque je te dis que c'est entendu. Je te promettrais bien de venir plus tôt, mais il me faut le temps de rééquiper ma voiture. Le cabriolet décapotable, c'est très joli dans la belle saison... »

En sortant du vestibule, comme il arrivait sous les arbres, l'oncle cracha en l'air. Il avait visé une branche et, l'ayant manquée par défaut de hauteur, il recommença. Le visage rouge, l'œil flambant de colère, il s'y reprit à quatre fois. Enfin, il put souffler et me voyant auprès de sa voiture :

« J'y suis tout de même parvenu, me dit-il. C'est curieux, je ne sais pas si vous l'avez remarqué, il y a des jours où l'on n'arrive pas à faire les choses.

– Ce n'était pas facile non plus, fis-je observer en déguisant ma voix.

– C'est vrai. Surtout pour moi qui suis un homme du matin. Ah ! le matin, par exemple, il faut me voir. Le matin, je crache à des hauteurs incroyables. Mais dites-moi, je peux vous emmener. Je rentre à Chatou par l'Étoile. Bien

entendu, si vous allez quelque part dans le centre je peux faire un crochet.

– Vous êtes bien aimable, dis-je. Justement, je voulais vous demander si vous n’alliez pas vers l’Étoile.

V

La bagnole se rangea le long du trottoir qui sert d'allée cavalière. Sauf quelques voitures montantes, l'avenue du Bois avait perdu presque toute animation et l'allée cavalière était déserte.

« Ce n'est pas, dis-je, que je veuille descendre. Mais j'ai une confidence à vous faire. »

J'avais, en prononçant ces paroles, repris ma voix naturelle. L'oncle eut un sursaut d'étonnement et alluma une lampe de poche pour mieux voir mon visage.

« Bon Dieu, dit-il, j'aurais juré que je venais d'entendre la voix de mon neveu.

— La voix de Raoul ? Eh ! bien, vous ne vous êtes pas trompé. Oncle Antonin, je suis votre neveu Raoul. Oncle Antonin, je vous le jure. Je suis Raoul Cérusier. Tout à l'heure, vous avez vu, Texas m'a reconnu. C'est moi qui ai épousé

Renée Rabilleur, la fille de votre sœur Thérèse. Il m'est arrivé cet après-midi une aventure terrible. Tout d'un coup, sans que je puisse dire au juste à quel moment, j'ai changé de visage.

— Par exemple, murmura l'oncle. C'est renversant.

— Oncle Antonin, vous ne me croyez pas.

— Mais bien sûr que si, puisque tu me le dis. Mais j'ai quand même bien le droit de dire que c'est renversant. Ma parole, tu voudrais que je trouve ça tout naturel ? »

L'oncle réfléchit une minute et m'accorda en hochant la tête :

« Après tout, ce n'est pas si extraordinaire. En général, les métamorphoses s'effectuent insensiblement, mais il arrive aussi qu'elles soient foudroyantes. Ainsi, je me rappelle une fois ma voiture... »

Façon de me faire entendre que ce que peut l'industrie de l'homme, Dieu le peut et mille de plus, l'oncle me raconta comment il avait, en un matin d'avril, transformé sa voiture au point de

passer auprès d'elle onze fois dans l'après-midi sans la reconnaître. Et me la décrivit avant et après, passa ensuite au moteur, vanta en termes techniques des commodités de son invention et, désirant me faire apprécier l'excellence de ses reprises, finit par remettre la voiture en marche.

« Au fait, où faut-il déjà que je vous descende ? » me demanda-t-il en entrant dans le bois, car il avait oublié ma métamorphose. De quoi un peu vexé, moi sèchement :

« Je vous rappelle que je suis votre neveu Raoul. »

Confus, l'oncle s'excusa et nous arrêta auprès du grand lac. Pour moi, je commençais à regretter qu'un besoin d'abandon m'eût fait me confier à cet excellent homme. Je pouvais me demander si sa beauté et sa gentillesse protégeraient mon secret contre son étourderie.

– Ta nouvelle tête n'est pas mal, me dit l'oncle pour se faire pardonner. Qu'en dit Renée ?

– Mais elle ne sait rien !

– Oui, c'est vrai, tu n'as pas eu le temps.

Allons vite lui montrer ta tête.

– Lui montrer, mais voyons, c'est impossible.

– Pourquoi ?

– Mais parce qu'elle ne croira jamais qu'une aventure pareille ait pu arriver.

– Je l'ai bien cru, moi, rétorqua l'oncle.

– Bien sûr, mais vous, ce n'est pas la même chose.

– C'est ça. Moi, je suis un idiot. Dis-le.

– Au contraire, oncle. C'est même tout le contraire. Comment vous expliquer. L'idée de me confier à vous m'est venue tout d'un coup quand je vous ai vu chevauchant le capot de la voiture. Vos yeux riaient. Vos belles grandes moustaches frémissaient comme des antennes. J'ai senti qu'en face d'une réalité difficile à croire, vous étiez homme à pouvoir vous passer du consentement de votre raison. Je me suis dit, ce que son cœur accepte, l'oncle Antonin l'admet. C'est une disposition rare et plus encore qu'on ne pense. Vous me direz les poètes. Ah ! là là. Pour eux, l'absurde, c'est du lunaire, c'est du

brouillard en chemise de nuit, des trucs qui se dégonflent toujours au dernier moment. Un poète, ça flâne derrière sa raison avec des airs de la bouter, mais en se gardant bien de lui marcher sur la queue. Non, il n'y avait peut-être que vous au monde. Et comme je vous aime beaucoup, je vous ai tout raconté. Ça me fait du bien. Ça me repose. Oh ! je sais bien que vous ne pouvez rien pour moi. Ce que je vous demande, c'est de ne pas me trahir, sans le vouloir, par inattention. Mettez-vous dans la tête que si je prétendais publiquement être Raoul Cérusier, je serais sûrement interné.

— Tu me prends pour une andouille, protesta l'oncle Antonin. Je comprends très bien que tu es dans une situation délicate. Sois tranquille, je ne suis pas homme à commettre un impair. Par exemple, tu as tort de penser que je ne peux rien pour toi. Sais-tu ce que je vais faire ? Je vais aller trouver Renée et la mettre au courant. Moi, son oncle, elle me croira. »

Il était de plus en plus clair que je devais m'attendre, de sa part, aux plus énormes bévues.

J'étais désespéré. Je me fâchai.

« Si jamais vous faites une chose pareille, je prends le train pour l'étranger et j'abandonne tout. Comprenez donc une bonne fois que ma métamorphose est une chose inadmissible. Il faut bien qu'il en soit ainsi, sans quoi n'importe quel pouilleux, après avoir fait disparaître l'Aga Khan, pourrait usurper sa personne et ses biens, n'importe quel voyou s'introduire dans la couche d'une jolie femme qu'il convoite.

– Quand même, Raoul. Ce qui est vrai est vrai.

– À condition de le prouver ou alors pour quelques-uns. Bien sûr, si deux ou trois mille personnes s'accordaient à déclarer que mon aventure est véridique, Renée y croirait. Et encore, je connais ma femme. Elle ne tient guère à des certitudes qui n'ont pas cours partout.

– Faut pas dire ça, Raoul, faut pas dire ça.

– Tenez, à supposer même qu'au fond de son cœur, elle soit persuadée que je suis toujours son mari, eh bien, je suis presque sûr qu'elle ferait semblant de ne pas le croire. Elle aurait raison.

Ce n'était pas dans le contrat. Pour les autres, pour les amis, ça ferait mauvais effet. Pour les enfants, aussi. On ne peut pas élever des enfants dans cette idée que l'ordre naturel des choses peut être renversé et qu'il faut compter avec l'absurde. Non, croyez-moi, il faut renoncer une fois pour toutes à mettre Renée au courant et qui que ce soit d'autre. Savez-vous à quoi vous nous exposeriez tous les deux en affirmant mordicus que je suis Raoul Cérusier ? Ce ne serait pas le cabanon, mais la prison. On chercherait le dénommé, on ne le trouverait pas et on nous accuserait de l'avoir fait disparaître. »

L'oncle Antonin soupira, choqué et découragé par la vision d'un monde aux mailles serrées ne laissant point de place aux vérités d'un usage trop restreint.

« Quand je vous disais que vous ne pouviez rien pour moi, ajoutai-je, je me trompais. En réalité, vous serez mon seul refuge, vous serez le seul être pour lequel je n'aurai pas cessé d'être Raoul Cérusier. Voyez, il n'y a pas une demi-journée que je suis en exil et j'ai déjà senti le

besoin de vous confier mon malheur. Il y a aussi un autre aspect de ma solitude. J'arrive comme un naufragé dans un monde qui ne me connaît pas. Il ne sera pas mauvais pour moi d'avoir un répondant. »

L'oncle m'offrit de vivre chez lui à Chatou. Je le seconderais dans la tâche d'élever les porcs qui sont, disait-il, des créatures attachantes. Pour achever de me séduire, il me promit de me fabriquer une voiture de cinq chevaux, élégante et confortable. Je le remerciai et lui fis part des dispositions que j'avais déjà prises. Mon projet de séduire ma femme lui parut admirable et d'une irrésistible drôlerie. La tête renversée, il partit de son plus grand rire qui roula dans le désert du bois comme une orgie d'harmonium dans une église vide. Et cela dura. De temps à autre, il reprenait haleine et s'écriait à plein gosier :

« Tordant ! cette pauvre Renée qui va se faire une fête de tomber dans les bras de qui ? de son époux ! Ah ! non, laisse-moi rire. »

Il repartait de plus belle et j'essayais en vain de calmer son hilarité. J'avais beau élever la voix,

il riait si fort qu'il n'entendait rien. À nous deux, nous faisons un tapage à réveiller les cygnes du grand lac et qui n'était pas sans m'inquiéter. À gauche de la voiture, je vis tout à coup sur l'asphalte le reflet d'une lumière sourde. Je bourrai les côtes de l'oncle Antonin, trop tard. Deux agents cyclistes, alertés par le bruit et l'aspect de la bagnole, s'étaient approchés.

« Vous n'avez pas de feu de position, fit observer l'un d'eux d'un ton plutôt paterne.

– Tiens, c'est vrai, reconnut l'oncle. Je me suis arrêté, il faisait à peine nuit et l'endroit était éclairé. »

L'oubli réparé, les agents seraient peut-être repartis, mais l'oncle, repensant à sa nièce, éclata d'un énorme rire gargouillant, à la face du cycliste qui se trouvait encore penché à la portière.

« Montrez-moi votre permis, dit celui-ci d'une voix sèche.

– Voilà », répondit l'oncle sur le ton de l'ironie agressive et cependant, il fouillait l'une

des poches intérieures de son veston. N'y trouvant pas son permis de conduire, il explora l'autre poche, puis revint à la première en jurant entre ses dents. Je sentais venir une catastrophe. Une fois de plus, il avait oublié son permis et sa carte grise. Il faudrait aller au poste, on en profiterait pour me demander mes papiers et ce serait miracle si l'oncle Antonin ne faisait pas une réflexion qui donnerait l'éveil à la police. Quel démon m'avait poussé à lui faire des confidences ? Je voyais mon aventure finir misérablement. L'oncle en était à la poche arrière de son pantalon et grondait d'une voix déjà haute contre « l'enfant de sorcière qui lui avait égaré son permis ».

— Vous ne le trouvez pas ? demanda l'agent avec une douceur révoltante. »

Courbé sur son siège, une main sur la fesse et suant à déboutonner sa poche, l'oncle se redressa, l'œil en feu, et rugit :

« Votre permis, vous savez ce que j'en fais de votre permis ? »

Il s'interrompt. Je me préparais à ouvrir la

portière, à prendre ma course au plus épais du bois. Il s'interrompit et son visage s'éclaira d'un large sourire. Tirant de sa poche arrière un porte-carte, il reprit d'un ton négligent :

« Mon permis ? eh bien, le voilà, mon permis. »

Après examen, l'agent prit des notes et informa :

« Vous avez une contravention pour défaut de lumière. »

Nouveau rugissement de l'oncle. Je le fis taire à coups de pied dans les jambes et, les cyclistes partis, je vociférai à mon tour :

« Vous le faites exprès, n'est-ce pas ? vous avez juré d'attirer l'attention sur moi par tous les moyens ? vous avez décidé ma perte ? Ah ! si j'avais su, bon Dieu. Allons, conduisez-moi à l'Étoile et restons-en là pour ce soir. »

Penaud, l'oncle démarra. De temps à autre, il me regardait, craintif et désolé, mais je restais sur ma colère. Enfin, il m'offrit timidement de me reconduire jusque chez moi.

« Pour que Renée ou les enfants me voient descendre de votre voiture ? Ce serait le bouquet. »

Je lui accordai pourtant de me déposer au bas de la rue Caulaincourt. Chemin faisant, il me demanda s'il pouvait compter me revoir bientôt.

« Aujourd'hui, convint-il, je suis dans un mauvais jour. C'est une malchance, voilà tout. Mais sois tranquille, mon petit. Tu verras, je suis sûr que j'aurai des idées excellentes.

— Alors, attendez que je me manifeste pour m'en faire part. Et surtout, ne venez pas me voir. Je vous téléphonerai. N'oubliez pas non plus que je m'appelle désormais Roland Colbert. »

Au moment de nous séparer, il me demanda si j'avais besoin d'argent. Tu n'auras qu'à me le dire. Au revoir oncle. Je m'engageai dans la rue Caulaincourt. Tournante et profonde, le ciel y est rare et l'éclairage provincial. Quelques passants surgissent dans le cercle d'un bec électrique, meurent dans la nuit et renaissent sous un autre bec. Je me persuadai que je rêvais. La lumière de la rue était celle de mes rêves, qui n'est ni du jour

ni de la nuit, une lumière dénaturée dans laquelle les choses apparaissent comme à travers un verre fumé. Je cheminais, infime, entre deux murailles sans fin, car l'étranglement de la perspective reculait à mesure que je progressais sur la courbe et cette poursuite tenait aussi du rêve. Enfin, mon impossible métamorphose m'était la preuve que je rêvais. En avançant la main, j'allais toucher l'épaule tiède de Renée et, délivré d'un poids d'angoisse, reconnaître mon lit dans un demi-sommeil. Toutefois, j'avais faim et je ne fus pas trop déçu d'apercevoir les feux de chez Manière.

En entrant dans la longue et étroite salle du café-restaurant, j'étais un peu ébloui par la vie et je ne vis d'abord que des groupes confus. Quatre ou cinq tables étaient occupées. Je m'assis sans choisir et après avoir fait mon menu, je songeai, les coudes sur la table, à Renée et à mes enfants qui dînaient à cent mètres de là en parlant de mon voyage à Bucarest. Les hors-d'œuvre sur la table, je pris connaissance de l'entourage. Près de moi dînait un couple d'étrangers de la cinquantaine, deux costumes de sport taillés dans des étoffes d'Europe centrale. Dans la rangée faisant face à

la mienne je reconnus plusieurs têtes du quartier. Le peintre et dessinateur Chasord, assis en compagnie à sa place habituelle, torturait amicalement un convive avec des questions à la fois innocentes et insidieuses dont l'ironie restait incertaine pour sa victime. À la table voisine, des gens de cinéma parlaient fondus et montage. Et plus loin, la Sarrazine assise sur la banquette à côté d'une jeune femme, me regardait. Toutes deux dînaient en face d'un homme chauve et corpulent qui me tournait le dos. Je fixai leur groupe en affectant un air lointain, distrait. Un instant, j'examinai la Sarrazine et feignant de ne pas voir la direction de son regard, comme si sa silhouette n'eût été qu'un accessoire de ma méditation. Elle avait un visage plein auquel une ossature apparente, un profil délié, donnaient pourtant un relief dur, un peu masculin, que deux rouleaux symétriques de cheveux très noirs, haut relevés, accusaient encore. Les yeux noirs n'avaient pas cette humidité qui leur donne souvent de la douceur. Ils brillaient d'un reflet d'anthracite. Sa poitrine un peu forte, solide, était haute et la soie lourde du corsage semblait y être

accrochée. Le bonhomme assis en face d'elle devait voir dedans. Tout en mangeant, tout en parlant, elle ne cessait de me regarder. Parfois, elle tournait la tête vers sa voisine et ses yeux ne me quittaient pas. Un moment, je voulus soutenir son regard. Ses yeux brillaient d'un éclat plus vif, j'eus la sensation d'être prisonnier. Elle eut un demi-sourire en me voyant rougir et rougit elle-même légèrement, mais ce n'était nullement par timidité. Dans la salle, on commençait à remarquer ces prises de regards. Les yeux sur mon assiette, je me fis la morale. Renée, les enfants, les bons principes, le devoir de rester fidèle à moi-même, le danger de compliquer une aventure déjà tragique. Mais je ne pouvais m'empêcher de songer que j'étais libre ce soir, que personne ne me demanderait compte de mon temps. La vertu de ma femme me fournissait même des raisons de céder à la tentation. Pour vaincre ses scrupules, ne me faudrait-il pas acquérir une technique du séducteur ? j'avais néanmoins des retours vigoureux et mes habitudes d'époux honnête et timoré finissaient par l'emporter. Ayant, sans l'avoir voulu, du

moins il me sembla, retrouvé le regard de la Sarrazine, je détournai le mien sur la nuque de l'homme qui dînait à sa table et l'examinai avec une insistance que je voulus agressive. Il devait être riche, j'en jugeai au lustré de ses cheveux blancs et à sa nuque, d'un rose anglais et d'un grain délicat. Un monsieur très bien ayant le moyen d'entretenir une jolie fille. Je crus voir la Sarrazine esquisser un geste de dépit, comme si elle avait deviné le sens de mes réflexions. Très satisfait, je revins à mon assiette sans repasser par ses yeux et me mis à lire le journal. J'avais presque oublié la jeune femme. On m'apportait un camembert lorsque ses deux compagnons de table se levèrent. Elle-même, j'en eus au cœur comme un coup de manivelle, ne bougea pas et alluma une cigarette. Vraiment, demanda l'homme à la nuque, vous ne venez pas au théâtre ? Elle s'excusa sur un mal de tête. Les autres se penchèrent sur la table et firent des plaisanteries que je n'entendis pas. Elle rit avec eux, plus fort qu'eux, et resta. Elle les suivit des yeux jusqu'à la porte et, une fois seule, renversa la tête en arrière et me regardant par la fente des

paupières, souffla vers moi un jet de fumée qui vint mourir sur mon camembert. Je l'ai déjà dit, les femmes ne m'avaient pas habitué à les voir se mettre en frais pour moi. Cet appel me remua la tripe et les viscères. Mon regard prit la Sarrazine aux jambes et remonta comme un soc jusqu'à ses yeux d'anthracite. Je pressai mon dîner. Quand j'eus fini, elle sortit.

Elle marchait lentement sous les arbres de la rue Caulaincourt, au bord du trottoir. En la rejoignant, je m'excusai avec des paroles maladroites en ajoutant que pour la première fois de ma vie, ce qui était vrai, j'accostais une femme sans y être autorisé.

« Autorisé ? dit-elle, vous l'êtes suffisamment par ma façon de vous dévisager. J'espère même que vous saurez ne pas trop vous en souvenir. Comment vous appelez-vous ? »

Elle parlait d'une voix un peu rauque, assez émouvante, et avec une remarquable maîtrise de soi-même. Je lui répondis que je m'appelais Roland Colbert et que j'habitais le quartier.

Comme je faisais dévier la conversation sur la

pièce de théâtre qu'elle avait manquée, elle fit observer :

« Vous n'avez pas très envie de parler de vous. Ni de moi. Vous ne me demandez pas comment je m'appelle.

– Parce que je vous ai déjà donné un nom depuis très longtemps.

– Depuis très longtemps ? mais je ne vous avais jamais vu avant ce soir.

– Mais moi je vous connaissais. Il y a quinze jours, vous portiez une robe couleur aubergine avec des parements blancs. Je vous appelle la Sarrazine avec un z. Votre vrai nom ?

– Pour aujourd'hui, la Sarrazine. Il me semble qu'il me va bien. »

Elle rit, montrant deux belles rangées de dents et avec force, serra le bout de mes doigts dans sa main gantée. Nous nous étions arrêtés sous un arbre. D'un ton sec, elle arrêta mes entreprises, puis dirigea la conversation. Sa façon de s'exprimer était garçonnière ou plutôt d'un célibataire averti, mais sans vulgarité. Elle me

regardait avec une curiosité gourmande et bienveillante, sans coquetterie, me traitant, quoiqu'elle eût vingt-six ans et m'en donnât trente-deux, comme un jeune cousin dont on se promet du plaisir, mais envers lequel on se reconnaît aussi des devoirs d'aînée. Cette prise en tutelle m'était agréable. Nous allions d'un arbre à l'autre en faisant des stations. Elle vint à me parler, comme d'une chose à réviser, d'un certain désaccord qu'elle avait déjà observé entre ma façon d'être et ma physionomie. Frappé par cette remarque, ému aussi, je m'étais arrêté pour lui répondre, lorsque j'entendis le pas sec et pressé d'un talon de femme et, de l'ombre où nous nous tenions, je vis s'avancer Renée qui descendait la rue Caulaincourt. Elle passa près de nous sans nous voir et, un peu plus loin, traversa la rue pour changer de trottoir. Jamais Renée ne sortait le soir sans moi, du moins à ma connaissance. La pensée qu'elle mettait à profit, pour aller rejoindre un amant et dès le premier jour, une séparation qui aurait dû lui être pénible, et qu'elle abandonnait nos deux enfants à la maison, me transporta de colère et de haine. La Sarrazine me

regardait, étonnée de mon brusque silence et peut-être aussi de l'expression de mon visage. Je lui empoignai la tête brutalement et pressant son corps et ses lèvres avec une violence qui était comme un entraînement au meurtre, je lui dis bouche à bouche : « Demain chez Manière. Il faut que je parte. »

Je marchais silencieux dans les zones d'ombre. Devant moi marchait Renée sur l'autre trottoir. Je ne la perdais pas des yeux et j'entendais le bruit de son pas vif et martelé. De basses injures me montaient à la gorge et parfois un attendrissement prêt à mûrir en sanglot. Au bas de la rue Caulaincourt, elle s'arrêta, je la vis sonner à une porte. Ce fut une soudaine délivrance. Le cœur allégé, je reconnus la maison où demeuraient nos amis, les Marion. Je me souvins qu'un de leurs enfants venait de tomber malade. Sans doute avaient-ils téléphoné à Renée ou elle à eux, et elle venait voir le petit malade. Heureux et fondant d'un tendre remords, je m'accusai d'avoir pu soupçonner une épouse parfaite alors que j'étais moi-même tout prêt à tomber dans les bras de la première femme

venue. Il m'apparut que je ne méritais pas d'avoir épousé Renée.

Elle ne fut pas plus d'une demi-heure chez les Marion. Je lui laissai prendre de l'avance dans la rue Caulaincourt et, avant d'arriver chez nous, j'allongeai le pas pour être avec elle à la porte. Je la lui ouvris et m'effaçai devant elle sans obtenir qu'elle prît garde à moi. Si présente et inaccessible, je ressentis presque aussi vivement qu'au début de l'après-midi la monstruosité d'une aventure à laquelle je m'étais déjà habitué et l'idée de cette accoutumance me fit horreur. Elle avait un air triste et préoccupé que j'attribuai à mon départ et qui me serra la gorge d'émotion. Avant de mettre l'ascenseur en marche, je lui demandai à quel étage elle allait. En me répondant quatrième, le regard de ses yeux gris, un peu froids, se leva sur moi et il me sembla une seconde qu'elle s'intéressait à mon visage. Je réfléchis que ma voix gardait pour elle des inflexions connues, quoique la nouvelle conformation de ma bouche et de mes mâchoires me donnât toutes facilités de la déguiser.

D'ailleurs, Renée ne m'accorda plus le moindre regard. Elle rentra chez nous. Je rentrai chez moi.

VI

En m'éveillant dans mon nouveau logis, mon premier soin fut d'aller au miroir. Je me vis la même tête que la veille au soir. Dehors, temps maussade, accès de pluie fine alternant avec des coups de vent froid. Je mis plusieurs fois le nez à la fenêtre sans découvrir personne des miens sur le balcon du quatrième. En expédiant ma toilette, je refis, au sujet de ma métamorphose, la plupart des réflexions auxquelles je m'étais déjà livré et me trouvai au seuil d'une longue journée difficile à meubler. N'ayant aucun moyen de provoquer les rencontres avec ma femme, et obligé de m'en remettre au hasard, je ne pouvais trouver là une occupation. En attendant les circonstances heureuses qui nous rapprocheraient, si toutefois elles devaient se produire, Renée était pour moi aussi lointaine que si j'eusse été réellement en voyage. Ce que j'imaginais de la vie quotidienne à l'appartement du quatrième, j'aurais pu le faire

aussi bien de Bucarest. Il arriva même qu'au bout d'un instant, l'idée de ce voisinage inutile devint quelque chose de lassant et presque ennuyeux, à la façon d'un problème récréatif qu'on a trituré longtemps sans avoir entrevu la moindre solution. L'image de la Sarrazine que j'avais écartée plusieurs fois depuis mon réveil revenait avec une présence insistante et je finis par l'accueillir. Les reproches que je m'étais faits la veille à son sujet me paraissaient beaucoup moins fondés. Dans ma solitude inhumaine d'homme invisible, l'amour d'une femme devenait à mes yeux un droit autant qu'une nécessité. J'ai dit, je crois bon de le rappeler, que je m'étais toujours montré attentif à mes devoirs d'homme, et malhabile aux compromis avec ma conscience. Au seul début de ces confessions, on pourrait juger ces dispositions bien superficielles. Au contraire. J'étais cet homme, d'une espèce robuste, heureusement très ordinaire, né pour le travail, le dévouement, l'amitié, les coups de sang patriotiques, l'obéissance, le mariage, et que la double anarchie de l'oisiveté et du célibat livrait tout d'un coup à ses mauvais démons. Surtout

l'anarchie du célibat. Il faut avoir été dans ma situation, c'est-à-dire délivré des liens du mariage sans cesser d'en éprouver la réalité, pour comprendre tout ce que lui doit un homme. Le despotisme de son épouse, qui le canalise, lui impose des œillères, bride ses défauts aimables ou inutiles, le harcèle au milieu de ses rêveries dangereuses et lui permet ainsi de s'accomplir dans l'art de gagner de l'argent, est un bienfait irremplaçable. Je m'étais souvent demandé pourquoi j'avais épousé Renée. Elle était jolie, mais il y en a cent mille, elle n'était pas riche. En dehors de quelques surprises qui coïncident rarement avec l'idée de fonder un foyer, on ne devient amoureux, passé vingt-cinq ans, que lorsqu'on le veut bien. Cela ne compromet pas la dignité du mariage. Le choix, qui a une importance fondamentale, implique une liberté de jugement que la passion ne favorise guère. Dans mon nouvel appartement de célibataire, je comprenais, sans avoir besoin d'y réfléchir, que j'avais épousé pour remettre une part de ma vie, celle toujours incertaine, muable, rêveuse, brouillonne, généreuse, en proie aux démons qui

poussent le fils de famille à s'inscrire aux partis de désordre et les vieux garçons à se lever à minuit pour aller rôder par les rues. Profitant d'un sentiment qu'elle m'avait inspiré, j'avais choisi Renée pour lui remettre les clés de l'armoire aux surprises et maintenant que ma métamorphose remettait tout en question, je songeais à la Sarrazine pour lui donner ces clés que je m'effrayais de retrouver en ma possession. Ce que j'avais aperçu la veille de son caractère despotique m'y incitait vivement.

J'étais habillé et prêt à sortir à huit heures et demie, heure à laquelle je quittais ordinairement mon domicile pour me rendre au bureau. Quoique n'ayant pas pris mon café habituel, je n'étais pas pressé de descendre dans la rue où je n'avais que faire. J'explorai encore une fois les trois pièces de l'appartement pour en découvrir les ressources. Les livres y étaient rares. Dans le salon-boudoir, les œuvres du P. Massillon et l'Histoire de France en douze tomes par le R. P. Daniel, le tout en veau, occupaient un rayon d'étagère, pour l'œil. J'espérais un roman de Dumas dans un placard, mais rien. Avisant alors

le téléphone, je m'assurai qu'il fonctionnait et l'idée me vint de téléphoner à Renée. Après quelques exercices vocaux, je fis le numéro.

« Allô », dit Renée, et moi avec une petite voix de tête :

« Montmartre trente-deux ? on vous parle. » Un silence, je comptai jusqu'à vingt, et repris avec ma vraie voix, un peu assourdie :

« Allô, Renée ? Ici Raoul. Je te téléphone de Bucarest. Voyage excellent. Allô. Je t'entends mal.

– Je suis contente, mon chéri. J'étais inquiète. Ce voyage en avion. Tu n'as pas été malade ?

– Pas une seconde, chérie. Et la promenade en bagnole ?

– Je m'en serais passée. L'oncle Antonin m'a téléphoné ce matin à 6 heures. Pour me parler de toi et de je ne sais quel changement qui pourrait se produire en toi, pendant ton voyage. Je n'y ai rien compris.

– Pauvre homme. Je ne voulais pas te le dire, mais à plusieurs reprises, j'ai remarqué qu'il

perdait la tête. S'il t'ennuie, envoie-le promener. Et les enfants, ça va ?

– Oui. Cet après-midi, j'ai l'intention de les conduire au musée. Si tu savais, ici, comme c'est vide depuis ton départ. Mon chéri, je crois que nous parlons depuis un bon moment. De Bucarest, les minutes coûtent cher. Soyons raisonnables.

– Tu as raison. Au revoir, chérie. Je t'écirai. »

Ce souci de la valeur du temps, alors qu'elle aurait dû être toute à son émotion, me parut un peu mesquin, mais me fut profitable. Je me sentis rappelé à l'ordre, repris en main, et capable de me concentrer sur les problèmes pratiques que posait ma métamorphose. Je me fis honte d'avoir redouté l'ennui d'une journée trop longue. N'avais-je pas mieux à faire que de m'occuper des femmes, fût-ce de la mienne ? Les quarante mille francs que j'avais pris la veille, les soixante et quelques d'économies dont Renée pouvait disposer ne seraient pas éternels et la famille allait désormais vivre à doubles frais ou presque. Il me fallait donc travailler à me faire une

nouvelle situation, sans perdre une minute. Les minutes coûtent cher. Je descendis au *Rêve*, avalai un café sur le zinc, comme un homme pressé, et pris l'autobus. Durant le trajet, je trouvais une situation. Simple comme l'œuf : je n'avais qu'à me présenter à ma secrétaire avec un mot de recommandation de ma propre main.

Vers 11 heures, je me rendis à mon bureau. Lucienne était en conversation avec un client et M^{me} Lagorge me fit faire antichambre. L'attente était mélancolique. Je me faisais l'effet d'un colonel rengageant comme un simple soldat. M^{me} Lagorge, qu'en raison de sa maigreur, j'appelais parfois la gorge sèche, m'adressa à plusieurs reprises, par l'ouverture de son guichet, un sourire assez familier qu'elle devait réserver, j'en eus l'impression, aux solliciteurs les plus recommandables. Au bout d'une demi-heure, je fus introduit dans mon bureau. Lucienne était bien telle que je l'avais vue la veille, mais avec un visage plus heureux, un regard plus clair, sans doute parce qu'elle était allégée, aussi cher que lui fût le patron, de ne l'avoir plus sur le dos. Je me présentai et lui tendis la lettre que je venais de

rédiger dans un bureau de poste. Elle me fit asseoir et après en avoir pris connaissance, s'assit en face de moi, dans le fauteuil directorial.

« J'ai rencontré mon ami, M. Cérusier, hier soir au Bourget où je venais accompagner un parent. Nous avons causé et je lui ai confié l'embarras où je me trouve actuellement.

– Oui, et vous avez le désir de travailler pour le compte de M. Cérusier. Dans quelle partie ?

– M. Cérusier m'a conseillé la vente des métaux et, accessoirement, la publicité.

– Il vaudrait sans doute mieux vous en tenir à une seule chose, du moins au début. Vous avez, naturellement une idée au moins approximative de ce qu'est le travail. Puis-je vous demander ce que vous avez fait jusqu'ici ? »

Je répondis que je m'étais occupé de vente de textiles. Lucienne m'écoutait d'un air froid, les yeux baissés, en jouant avec mon coupe-papier. À son attitude, je devinais sa volonté arrêtée de me liquider et de rattraper ce qu'elle considérait évidemment, de la part de son patron, comme un

regrettable entraînement du cœur à l'égard d'un vague camarade. Ma tête de joli garçon lui inspirait peu de confiance. Elle m'avait souvent entendu dire que, seules, les natures très douées peuvent se partager entre le travail et les femmes.

En outre, elle pensait avec raison qu'un homme d'une activité nulle ou médiocre serait nuisible à nos affaires et que, trop débrouillard, il risquait un jour de nous quitter en nous dérobant une partie de la clientèle. En effet, à cette échelle modeste, mon affaire de métaux n'était intéressante qu'à la condition de rester entre les mains d'un seul.

« En somme, dit Lucienne en me regardant, rien ne vous a préparé spécialement au genre de travail qui se fait ici. Je crains qu'au cours d'une conversation trop courte, M. Cérusier n'ait pas eu le temps de vous renseigner suffisamment, ni de se renseigner lui-même sur vos moyens. »

Je voulus protester. La voix de Lucienne se fit plus dure.

« Vous semblez croire qu'il s'agit de faire une besogne de commis voyageur. C'est tout autre

chose. On ne vend pas des tonnes de métaux comme on vend l'article de Paris. Il faut avoir des relations, connaître certains milieux. C'est un travail qui exige, avant d'être productif, une longue préparation. En supposant que vous ayez quelques aptitudes et beaucoup de persévérance, il vous faudra attendre six mois et plus, vos premiers gains. »

Elle fit une pause pour juger de l'effet de ses paroles. J'admirais sa lucidité et surtout son acharnement à défendre mes intérêts. Je répondis malgré moi, avec un secret enthousiasme :

« Évidemment. »

De me voir désarmé à si peu d'efforts, elle eut un regard de commisération, mais n'en décida pas moins de m'achever.

« En outre, reprit-elle, le taux des commissions que vous aurez chez nous sera certainement très inférieur à ce que vous attendez, à ce qu'il pourrait être dans une maison plus importante que la nôtre. En mettant les choses au mieux, vous ne pouvez pas espérer en vivre. Si vous avez vraiment le désir d'entrer

dans cette voie-là, il vaudrait beaucoup mieux travailler pour le compte d'une entreprise dont les moyens seraient moins réduits. Je puis d'ailleurs vous aider dans ce sens. Je puis même le faire tout de suite. Voulez-vous ? Je vais demander pour vous un rendez-vous avec le sous-directeur de la Stube. »

Déjà, elle tendait la main vers le téléphone. Logiquement, j'aurais dû m'incliner, car je souscrivais à part moi à toutes ses raisons et je n'en avais point de valable à lui opposer, mais il fallait bien opérer un redressement. Je le fis d'une manière sèche, car j'étais humilié du peu de cas qu'elle faisait de ma lettre. Je l'arrêtai d'un geste et répondis :

« Je suis encore trop jeune dans cette maison pour apprécier vos arguments à leur valeur, mais j'ai promis mon concours à M. Cérusier. C'est, je crois, ce dont il vous informe dans sa lettre.

– Bien, dit Lucienne sans ciller. Quand vous mettez-vous au travail ?

– Aujourd'hui même.

– Je vais donc vous donner quelques indications utiles. Ce ne sera pas long. »

Sur une feuille de papier, elle écrivit les noms des maisons d'importation dont j'aurais à vendre la marchandise, les prix de vente limites pour chaque catégorie et quelques autres renseignements d'ordre secondaire. Le tout ne faisait guère plus d'une demi-page.

« Voilà, dit-elle en me tendant la feuille. Maintenant, vous pouvez travailler. »

Elle se leva. Je restai assis.

« Pardonnez-moi, dis-je, mais j'aurais besoin aussi d'être renseigné sur la clientèle.

– Les clients déjà acquis ne peuvent pas être de votre ressort. Ce serait un revenu vraiment trop facile.

– Ne les connaissant pas, je risque d'aller les trouver sans savoir qu'ils sont déjà clients.

– J'en doute, fit Lucienne d'un ton ironique. Mais vous n'aurez qu'à me faire part de vos projets. Je vous renseignerai. »

De l'autre côté de la table, elle eut un

mouvement du corps vers la porte. Je ne bougeai pas.

« Mademoiselle, puis-je savoir, pour le cas où l'un de mes futurs clients vous demanderait des renseignements sur mon compte, si vous êtes disposée à lui en fournir d'honorables ? »

J'étais stupide. Ayant sur elle l'avantage de connaître l'envers des cartes, j'aurais dû rire en moi-même de l'accueil peu aimable qui m'était fait. Mais j'entrais si bien dans mon nouveau personnage que l'attitude hostile de Lucienne me peinait et m'irritait.

« Je ne comprends pas cette question, dit Lucienne en rougissant légèrement.

– Il ne semble pas que les amis de M. Cérusier vous inspirent beaucoup de confiance, ajoutai-je en ricanant. J'avoue qu'il m'avait laissé espérer un accueil plus chaleureux.

– Je ne suis que sa secrétaire. Ce n'est pas à moi à réchauffer votre vocation. »

Le regard dont elle me toisa en prononçant ces paroles me mit hors de moi. Je ne distinguais plus

bien nettement ma véritable individualité. La misère de ma métamorphose et celle du personnage que je jouais se mêlaient dans mon esprit et cette confusion à moitié volontaire avait fait naître en moi le sentiment douloureux et violent d'être un réprouvé. Sans doute le regret de ne pouvoir me faire connaître de cette belle fille que j'aimais y fut-il aussi pour quelque chose. Lucienne, avec dignité, faisait le tour de la table à pas lents, le regard fixé sur la porte pour me signifier que l'entretien était rompu. Le sang aux joues, peut-être aux yeux, je me dressai devant elle en grondant :

« Vous n'avez pas besoin de me le dire. Non, ce n'est pas à vous à réchauffer la vocation d'un homme malheureux qui a tout perdu et n'a plus rien à espérer de la vie. Vous avez raison, ne donnez pas vos sympathies à un malheureux, à un misérable. Il n'y a rien à y gagner. Écartez-le de votre route par tous les moyens et si, par hasard, il lui reste une chance, une pauvre chance, faites de votre mieux pour la lui ôter. Poussez-le au désespoir. Dites-lui, tu as perdu ta femme, tes enfants, la fortune, tu es sans argent, sans métier,

eh bien crève, et pas un verre d'eau, pas un os, tu vaux moins qu'un chien, crève, crève, à la voirie, tu n'es plus rien, plus rien. »

Les mots me raclaient la gorge, je m'étranglais. Des larmes jaillirent de mes yeux. Je me détournai et m'en fus à la fenêtre où je pleurai à gros sanglots qui me secouaient tout le corps et s'achevaient parfois en une plainte. Quand j'étais enfant, j'ai entendu pleurer de cette façon-là sur un mort qu'on enlevait de la maison. Cela dura plusieurs minutes. Il me semblait que mes larmes ne tariraient jamais. J'en éprouvais du reste un certain bien-être, une sorte d'amélioration de mon équilibre, comme si un pareil désespoir eût été une manifestation à la mesure de mon incroyable aventure. Cependant, Lucienne s'était approchée de la fenêtre en silence et se tenait derrière moi. Je l'entendis murmurer :

« J'ai eu tort. Je vous demande pardon. »

Je ne répondis pas tout de suite. Il me fallait encore laisser crever deux ou trois sanglots.

« J'ai eu tort, répéta-t-elle. Vraiment, je m'en

veux.

— Non, c'est moi qui suis stupide, répondis-je sans tourner la tête. Vous avez fait ce que vous deviez.

— Je ne devais pas vous décourager comme je l'ai fait. Je suis sans excuse. »

Nous échangeâmes ainsi quelques protestations, moi reniflant et lui tournant le dos. J'étais honteux d'un accès de désespoir où entraît une bonne part de comédie. Je fis une brusque volte-face et, traversant le bureau à grands pas, je gagnai la porte.

« Je regrette de vous avoir donné ce spectacle. Vous direz à M. Cérusier que j'ai renoncé à notre projet.

— Je vous en prie, dit Lucienne qui m'avait suivi. Soyez généreux, oubliez ce qui s'est passé. Je ne me pardonnerais pas de vous avoir mal reçu et M. Cérusier ne me le pardonnerait pas non plus. »

Elle m'avait rejoint à la porte. Ses bons yeux honnêtes étaient humides de regret, de tendresse.

Je baissai la tête, comme si j'hésitais.

« Revenez cet après-midi ou demain. Je vous donnerai des indications plus détaillées qui vous faciliteront la tâche. Il y a un mécanisme de notre affaire qu'il est indispensable de connaître. Vous voyez, ajouta-t-elle en souriant, je ne peux pas reconnaître mes torts plus franchement.

– Si au moins j'étais sûr que vous ayez eu tort, murmurai-je. Enfin, nous verrons. Puisque vous me le proposez de si bonne grâce, je reviendrai, mais je reviendrai quand j'aurai enlevé au moins une affaire. »

Nous nous séparâmes sur une poignée de main émue dans laquelle Lucienne mit un élan presque maternel. Il était environ midi. Je déjeunai dans un restaurant des environs où je prenais parfois mes repas, lorsque le temps me manquait de monter à Montmartre. Il y avait toujours affluence, en majeure partie des gens d'affaires du quartier, qui avaient là des habitudes plus ou moins régulières. J'avais fini par en connaître un certain nombre et je n'entrais jamais sans échanger quelques saluts. Je m'assis à une petite

table, ayant pour voisin le plus proche un certain Couesnon avec lequel j'avais entretenu des relations d'affaires l'année précédente. Il me regarda passer sans me voir. Tout en mangeant de fort bon appétit, je songeais avec une espèce d'effroi à la grande scène que je venais de jouer dans mon bureau. Ce qui m'effrayait, ce n'était pas tant ma crise de larmes que l'habileté féminine avec laquelle j'avais manœuvré Lucienne. Sans le vouloir très précisément, j'avais joué un jeu louche, de femme rouée et coquette, celui qui consiste à étaler sa désarmante faiblesse, rendue plus touchante encore par de jolis yeux, et à gagner en protégée un cœur viril. Alors que j'aurais dû être gêné par la nécessité de recourir à une première supercherie, je l'avais compliquée d'une autre, en fin de compte superflue et d'un caractère suspect. Et je me demandais à quel besoin nouveau répondaient cette duplicité et ce comportement assez bassement féminin dans le mensonge. Jusqu'alors, je m'étais toujours montré un mâle un peu lourd, conscient de ma dignité d'homme, et l'idée me fût-elle venue, même dans un cas

pressant, d'employer ces détours qui m'avaient si bien réussi avec Lucienne, je l'aurais écartée avec dégoût, exposé bien plutôt à tenir le rôle de dupe. Pourtant, ma métamorphose n'était qu'extérieure. J'avais, pour m'en assurer des repères assez probants. Il me suffisait de passer en revue mes sympathies, mes goûts, mes aversions ; qu'il s'agît d'hommes, de femmes, de politique, de lectures ou de cuisine, rien n'avait bougé. Il fallait donc croire que cette disposition si peu conforme à mon caractère viril existait avant ma métamorphose, tout en restant secrète pour moi-même. Mon nouveau visage ou, si l'on veut, la conscience que j'en avais pris, éveillait soudain cette harmonique enfouie, étouffée, durant toute ma vie d'homme, par des tendances plus autorisées qui avaient su trouver leur chemin d'expression. En somme, ce qui venait de se passer confirmait mon pressentiment de la veille. Entre le visage d'un être et sa vie intérieure, il existait réellement certains accords et des réactions, des reflets de l'un sur l'autre. Ces réflexions me faisaient craindre l'avenir. Lorsque mes traits me seraient plus familiers, jusqu'où

n'irais-je pas dans la voie regrettable où je m'étais engagé tout à l'heure, à quelle abjection, peut-être ? À la dérobée, j'examinai la tête de mon voisin Couesnon, une grosse face osseuse, la mâchoire puissante, piquée de poils roux échappés au rasoir, une gueule de mâtin avec des yeux de renard et un nez petit, gourmand. Pour l'avoir fréquenté, je le savais brutal, avide, rusé, dépourvu de tout scrupule, mais non pas foncièrement méchant. Je me rappelais l'avoir vu dans des moments d'abandon mélancolique qui l'inclinait à une sorte de générosité honteuse, comme si son cœur se fût lassé d'être en accord avec sa face de brute. En le regardant manger, tandis qu'il rudoyait un garçon d'une voix rogue, j'essayais de lui modeler un autre visage qui eût libéré un être meilleur, enténébré et sommeillant dans les limbes de sa conscience.

Au sortir du restaurant, pour chercher le réconfort d'une voix amie, j'allai téléphoner à l'oncle Antonin.

« Allô, dit la voix de l'oncle, c'est toi, Raoul ?

– Oui, mais vous avez déjà oublié mes

recommandations. Je vous répète que je m'appelle Roland Colbert.

– C'est ça, Laurent Gilbert. Je ne l'avais pas oublié, mais je pensais qu'au téléphone, c'était sans importance. Mon petit, je suis content de pouvoir te parler. J'ai une grande nouvelle à t'apprendre. Ce matin, j'ai téléphoné à ta femme.

– Oui, je le sais. Elle me l'a dit.

– Elle te l'a dit !

– Je lui ai téléphoné comme si j'appelais de Bucarest.

– Ça, par exemple, murmura l'oncle, comme idée, c'est magnifique. Je n'y aurais pas pensé, moi.

– Une idée qui n'arrange rien. Mais, dites-moi, oncle, j'ai quelque chose à vous demander de très important. Réfléchissez avant de me répondre. Voilà. Quelle impression vous a faite ma nouvelle tête ?

– Excellente, répondit l'oncle sans réfléchir seulement une seconde. Tu as l'air d'un charmant garçon, mais je te trouve aussi une physionomie,

je ne sais pas comment te dire au juste. Tiens, avec ta tête de maintenant et tel que je te connais au fond, tu me rappelles ma voiture au printemps dernier, quand je l'avais équipée avec un moteur de six cylindres. Je ne sais pas si tu la revois, élégante comme pas une, mais frêle, légère. On n'aurait jamais pensé qu'elle pouvait supporter un moteur aussi puissant. Et le fait est qu'un beau jour, tout a sauté. Je ne sais pas si je t'ai raconté. C'était sur la route d'Orléans...

— Je sais, vous m'avez raconté. Et, maintenant, je suis fixé sur votre impression. À part ça ?

— Rien de nouveau. Mais si. J'avais commencé tout à l'heure. Une idée étonnante. Mon petit Raoul, je veux dire mon petit Gontran, je suis sûr que tu vas en bâiller. Ça m'est venu ce matin à six heures, tout d'un coup. Je pensais à toi et j'ai réfléchi que dans ton affaire, ce qui surprend le plus, c'est que tu aies changé de tête instantanément. C'est ça qui peut paraître incroyable à Renée. Mais si, au contraire, la transformation s'est opérée lentement, par exemple pendant les trois ou quatre semaines de

ton voyage à Bucarest, elle est beaucoup plus facile à admettre. »

Quelques secondes, je me laisse séduire par la logique de l'oncle Antonin, puis je hausse les épaules. La notion de mesure ne s'applique pas au prodige. C'est une question d'essence. Si au lieu d'être totale, la métamorphose n'avait affecté que le haut de mon visage, elle n'en serait pas moins prodigieuse et il n'importe pas davantage qu'elle se soit accomplie en un mois ou en une minute.

« J'ai donc téléphoné à Renée, poursuit l'oncle, pour la préparer à l'idée qu'elle te trouverait changé à ton retour de voyage. Je n'ai pas besoin de te dire, que, pour une première fois, j'y suis allé très doucement.

– Je m'en doute. Vous ne craignez pas que Renée soit surprise de votre don de double vue ?

– C'est que je me garde bien de lui prédire quoi que ce soit. Je lui suggère les choses, voilà tout. » Et l'oncle ajouta avec un contentement manifeste :

« Sans avoir l'air de rien, naturellement. »

Je balançais si je le décourageais de pousser son entreprise. Inquiet de mon silence, il demanda :

« Tu es content ?

– Bien sûr, oncle, bien sûr.

– Ce qui me satisfait aussi dans mon idée, c'est qu'elle te permet de renoncer à ton projet de séduire Renée. Joli garçon comme tu es maintenant, tu aurais été capable de réussir et pour cette pauvre petite, c'était tout de même attristant, et pour toi aussi. Alors, tu me donnes carte blanche, c'est entendu ? »

Pauvre homme, il n'a même pas réfléchi que je suis le voisin de ma femme et qu'elle m'aura vu cent fois dans l'ascenseur pendant le temps de mon prétendu voyage. Je me garde bien de lui dire que, tout à l'heure, je me rends au muséum dans l'espoir d'y faire la connaissance de Renée.

VII

J'errais parmi les squelettes des monstres antédiluviens en songeant que leur histoire, justiciable des lunettes de la science, était moins étonnante que la mienne. À l'idée de quoi, flatté, je regardais avec bienveillance les sauriens et les herbivores géants dont les carcasses faisaient penser à un chantier de carénage. Je tenais ostensiblement un carnet sur lequel je prenais des notes et parfois le croquis d'une mâchoire de brontosauve ou d'un tibia de ptérodactyle, mise en scène qui devait, dans ma pensée, piquer l'intérêt de ma femme et peut-être fournir une entrée en matière. J'hésitais du reste encore si je me donnerais pour un naturaliste ou un architecte cherchant une inspiration dans ces monuments des premiers âges de la vie. La profession d'architecte, dont le caractère artistique ne compromet pas la dignité, plairait à Renée. D'un autre côté, j'escomptais, naturaliste, un effet de

surprise profitable, sachant qu'elle se représentait cette variété de savant sous l'aspect d'un vieillard à longs cheveux blancs et à lunettes d'or.

J'aperçus d'abord mes enfants. Ils contemplaient le thorax, vaste comme un navire, du mégathérium.

« C'est formidable, dit Lucien comme j'arrivais auprès d'eux. Quand on pense que ça ne bouffait que de l'herbe. Et les femelles, alors, qu'est-ce qu'elles devaient avoir comme lait.

– Les femelles ? demanda Toinette en levant la tête pour regarder son grand frère de douze ans.

– Les vaches, si tu aimes mieux. »

Je pris prétexte de cette réflexion pour manifester ma présence.

« En effet, dis-je, les vaches de cette espèce-là étaient de bonnes laitières. On a pu calculer qu'elles fournissaient, par jour, de douze à quinze cents litres de lait. »

Décidément, j'étais naturaliste.

« Formidable », murmura Lucien avec une

sympathie respectueuse qui allait plutôt au mégathérium qu'à moi-même. Je sentis qu'il avait des questions à me faire, mais timide, il n'osa pas. Toinette, peu sensible à l'énormité du chiffre, leva sur moi ses beaux yeux marron et, voyant que je la regardais avec amitié, me fit un sourire confiant. L'émotion me rendit soudain tremblant. J'aurais voulu les serrer contre moi, embrasser leurs bonnes joues. À la maison, je n'étais occupé que d'eux, docile à leurs questions, aidant à leurs travaux d'écoliers et me mêlant à leurs jeux. Lorsque j'arrivais, Toinette se pendait à mon cou, sa tête contre ma tête, ses jambes enserrant mon buste comme un gros arbre, et maintenant, plus jamais ; pourtant, elle était là.

Je me détournai d'eux pour leur cacher mon trouble et j'aperçus Renée qui se tenait à quinze mètres de là entre les membres antérieurs du monstre comme sous un porche de cathédrale. Elle était en conversation avec une personne que l'un des tibias du géant me dissimulait en partie. La présence d'un tiers contrariait mes plans. À tout hasard, je me dirigeai du côté de ma femme

en prenant des notes. L'occasion était manquée. Le mieux que j'eusse à faire était sans doute de passer auprès de Renée sans paraître la remarquer. J'y gagnerais au moins, si elle me reconnaissait, d'attirer son attention sur moi. Au dernier moment, je ne pus m'y résoudre. Tirant une loupe de ma poche et sans réfléchir à ce qu'il pouvait y avoir de paradoxal dans le fait d'examiner un mégathérium à la loupe, je me penchai sur les doigts de pied du squelette. En me relevant, je me trouvais nez à nez avec l'oncle Antonin qui semblait s'intéresser à mon manège. Sous le coup de la surprise, il laissa échapper :

« Tiens, voilà Raoul.

– Raoul ? dis-je en lui jetant un coup d'œil furieux.

– Je voulais dire Gontran, rectifia l'oncle Antonin, mais qu'est-ce que tu fiches ici ? »

J'aurais voulu pouvoir l'anéantir. Je me contraignis pourtant à lui répondre d'un ton courtois.

« Monsieur, je vous demande pardon, mais je

ne m'appelle ni Raoul ni Gontran. Et j'ajoutai en me tournant vers Renée avec un sourire simplement aimable : « Mon nom est Roland Colbert.

– C'est ça, Laurent Volbert, mais je me demande... »

S'avisant probablement que mon visage aurait dû rester secret pour Renée et voyant tous ses plans par terre, l'oncle eut un grand geste désespéré et se mit à jurer entre ses dents.

« Mais ne seriez-vous pas le professeur Urusborg de Stockholm ? demandai-je. Dans sa dernière lettre...

– Quoi ? professeur ? il n'y a pas de professeur, il n'y a ici que l'oncle Antonin. Maintenant que tout est fichu, ces comédies-là ne riment plus à rien. »

Je témoignai ma surprise de ces paroles par un mouvement des sourcils et je fis mine d'hésiter sur l'attitude qu'il me convenait de prendre. Enfin, je me décidai, comme si la présence d'une femme adorable m'eût, seule, empêché de

remettre en place le malotru.

« Excusez-moi, encore une fois dis-je en m'adressant à Renée. Je suis naturaliste et j'avais à moitié convenu d'un rendez-vous ici avec un correspondant suédois que je n'ai jamais vu. Vous comprenez maintenant ma méprise. Je suis confus. »

Renée ne put faire moins que de protester aimablement.

« Votre profession doit être bien attachante », ajouta-t-elle de cette voix mondaine qui m'avait toujours un peu gêné lorsque nous recevions des amis. « Vous êtes spécialisé dans la paléontologie ? »

Elle était fière de ce mot de paléontologie qu'elle venait de prononcer. Je sus marquer par un sourire de complicité respectueuse et par un ton plus abandonné, que cette érudition me mettait à l'aise sur mon terrain professionnel.

« Non, la paléontologie ne m'occupe qu'exceptionnellement, mais je suis en train de préparer un ouvrage sur ce que j'appelle

l'évolution des vertébrés vers l'état omnivore. Au premier abord, c'est une thèse qui paraîtra peut-être audacieuse à beaucoup, mais mes arguments sont puissants. Je suis venu ici, du reste, pour confronter quelques-unes de mes intuitions avec la réalité et j'avoue n'être pas entièrement satisfait. Mais vous semblez être vous-même très entendue à ces questions, madame ?

– Oh ! très entendue... C'est-à-dire que je m'y intéresse beaucoup », répond Renée qui n'a jamais su distinguer une abeille d'un bourdon.

La bonne opinion que je parais avoir de ses connaissances l'a ravie, au point de faire monter à ses joues une rougeur de plaisir. Je sens, avec une certaine appréhension qu'elle me trouve charmant. Cependant, l'oncle Antonin, qui ne m'a sans doute pas encore pardonné de m'être mis en travers de son jeu, se met à bougonner :

« Naturaliste. À quoi ça ressemble. C'est moi qui étais dans le bon chemin. Naturaliste.

– Oncle, lui dit Renée, veux-tu voir si les enfants ne s'éloignent pas trop ? »

Tandis qu'il s'en va toujours grommelant, elle s'excuse de la familiarité avec laquelle il m'a interpellé tout à l'heure et de ses réflexions saugrenues. Elle parle d'une certaine bizarrerie d'humeur de son oncle et s'efforce d'en donner une explication satisfaisante, mais honorable pour sa famille. Il ne s'agit pas de laisser supposer que l'oncle est un demi-fou. Comme elle a du mal, je lui tends la perche.

« Votre oncle me paraît être un original délicieux. »

J'ai dit exactement ce qu'il fallait dire. Flattée, détendue, Renée me sert quelques anecdotes qui témoignent, en effet, de l'originalité de l'oncle. Toutes sont plus ou moins inventées et je mesure ainsi qu'elle se met en frais pour moi, car elle montre ordinairement peu de goût pour le mensonge ou l'exagération. Je note qu'elle n'a fait aucune allusion à la voiture de son oncle.

« Vous avez une façon charmante de raconter qui suffirait à rendre votre oncle sympathique. Mais je dois vous avouer que je suis moins curieux de cet excellent homme que de vous-

même. C'est que j'ai la certitude de vous avoir déjà rencontrée. Puis-je vous demander si vous n'étiez pas avant-hier au cocktail de la comtesse de Valdoie ? »

À regret, Renée répond qu'elle n'y était pas et je vois dans son regard que l'aventure vient d'entrer dans sa vie. Ce n'est pas qu'elle soit snob le moins du monde, ni romanesque, mais elle aime les garanties, les belles références. Prendre un amant est une grosse dépense de tranquillité, de scrupules. Pour le prix, il lui faut un amant signé.

« Je vous parle de ce cocktail parce que c'est la première réunion à laquelle j'ai assisté depuis mon retour à Paris. Je suis rentré la semaine dernière d'un voyage en Afghanistan. »

Ce voyage, je le sens, renforce encore ma situation. Je parle assez distraitement de l'Afghanistan et soudain, j'ai une illumination, je me souviens. Nous nous sommes rencontrés dans un ascenseur. Tout s'éclaire et nous apprenons que nous sommes voisins. Ma femme paraît troublée et gênée par cette attention un peu

louche du hasard. Je feins d'en être moi-même intimidé comme si je venais de commettre une indiscretion et nous sommes quelques secondes silencieux. Je remets la conversation sur les vertébrés, je parle du mégathérium et d'autres espèces disparues pour n'avoir pas compris que l'avenir était aux omnivores. Il me semble que Renée me regarde plus qu'elle ne m'écoute. Ses yeux gris, ordinairement froids et lucides, brillent d'un reflet chaud et humide que je ne leur ai jamais connu. Dans ce regard chargé d'une mélancolie ardente, je crois pouvoir deviner l'inquiétude d'une femme de trente-quatre ans qui n'est pas sûre de plaire, car je suis jeune et beau. Pourtant, Renée est restée jolie. Son fin visage, un peu mièvre au temps de ses vingt ans, a plutôt embelli avec les années. Quelques contours, mous et puérils, se sont épurés alors que certains volumes trop minces venaient à une maturité seyante. Dans l'ensemble des traits comme dans sa silhouette un peu sèche, je retrouve l'équilibre de ses facultés. Je le retrouve également dans sa toilette d'une élégance composée qui ne doit rien au caprice de

l'inspiration. Cependant, l'oncle Antonin, accompagné des enfants, nous a rejoints. Il paraît s'être résigné à l'effondrement de son plan et met un empressement gênant à nous jeter dans les bras l'un de l'autre.

« Vous parlez toujours de sciences naturelles ? C'est une chose qui m'intéresse diablement. Il faut vous dire que je suis de la partie. Ma nièce vous l'a dit ?

– Mon oncle est éleveur, informe Renée qui ne tient pas à préciser autrement.

– Je fais le cochon. J'ai des bêtes magnifiques. Il faudra que vous veniez voir ça un de ces jours. Renée vous amènera ou plutôt, je viendrai vous prendre tous en voiture. Hein, ma grande ? »

Renée, furieuse, proteste contre cette invitation indiscreète. Elle est humiliée d'être la nièce d'un marchand de cochons et je crains qu'elle ne me le pardonne pas. J'essaie de la mettre à l'aise.

« C'est un métier que je connais bien, car c'était celui de mon père et j'ai parfois regretté de

ne pas lui avoir succédé dans son état. Les années d'enfance que j'ai passées dans la compagnie des bêtes ont du reste été pour beaucoup dans ma vocation de naturaliste. »

J'ai été bien inspiré. Renée s'apaise aussitôt et je lis dans ses yeux qu'elle admire l'aisance et la simplicité avec lesquelles un jeune savant choyé par les comtesses avoue la modestie de ses origines. Je ne suis pas loin de penser que, de son côté, elle ne rougirait plus d'avouer la bagnole de l'oncle Antonin, qui doit attendre dans la rue. Je me dérobe poliment à l'invitation qui m'est faite d'aller visiter la porcherie de Chatou ou plutôt j'accepte avec des formules vagues en me hâtant de parler d'autre chose. Je m'intéresse aux enfants et je rapporte à leur mère, qui en rit, notre conversation de tout à l'heure sur la capacité laitière du mégathérium. Toinette m'écoute d'un air sérieux et il me semble que ma présence dans le groupe familial lui inspire quelque appréhension. L'oncle Antonin nous enveloppe, ma femme et moi, d'un regard attendri, lourd de complicité, et son désir de nous voir brûler les étapes est de plus en plus impatient. De temps à

autre, il lui arrive de me tutoyer et à Renée qui s'en étonne, il répond avec un clin d'œil qu'il me considère comme faisant déjà partie de la famille. Je ne sais quelle contenance prendre. Tandis que je me tourne vers les enfants pour répondre à Lucien qui m'interroge sur la date probable de la disparition du mégathérium, j'entends l'oncle Antonin murmurer :

« Ce garçon-là est amoureux de toi, ça crève les yeux. Il en sèche. »

Renée le rabroue, mais la plupart de ses paroles m'échappent. Je n'ai du reste pas l'impression qu'elle est vraiment irritée. Lorsque nos regards se rencontrent de nouveau, je vois briller dans le sien une lueur d'allégresse. Je me demande ce qu'elle voit dans le mien. L'oncle, comme s'il n'y avait plus une minute à perdre, propose d'emmener goûter les enfants et de nous laisser seuls une heure ou deux pour, dit-il, nous permettre d'échanger des vues sur l'évolution des vertébrés. Cette fois, Renée est sur le point de se fâcher et je lui fais l'économie d'une colère en prenant congé. Je sens frémir dans la mienne sa

main chaude qu'elle a dégantée tout à l'heure, sans doute pour me la faire admirer, car elle a une main fine et d'une forme charmante. M'étant éloigné d'une dizaine de pas, je jette un coup d'œil en arrière. Son regard me suit et, sans chercher à ruser, elle sourit.

Je suis entré par désœuvrement dans un café du boulevard Saint-Germain. Je ne ferai plus rien de mon après-midi ni, me semble-t-il, de ma vie. Ma rencontre avec Renée, je cherche pourquoi, m'a laissé un goût de désespoir. Ce n'est pas que j'éprouve une grande désillusion de la sentir prête à me trahir. Je souffrirais plutôt de ne pas l'éprouver plus amère. Mais ce coup d'œil oblique qu'à la faveur de ma métamorphose je viens de jeter sur le centre de ma vie me fait froid au cœur. J'ai vu ma place vide sous le soleil et j'ai la sensation qu'il en est presque toujours ainsi. Là où je ne suis pas de ma personne, je n'existe plus. C'est visible. Encore n'est-il pas bien sûr que ma présence, au temps où elle se manifestait encore, ait jamais conféré à mon existence une réalité bien solide. Il faut avoir eu loisir d'examiner sa vie avec un lucide regard

d'outre-tombe et pénétré en étranger dans ses propres secrets pour penser de telles sottises. On a une femme, des enfants, un métier, des habitudes, en somme un univers dense, épais, opaque, au centre duquel on est soi-même installé, lové, répandu, et d'un seul coup, on voit à travers tout ça comme si tout ça n'était plus rien. Il reste encore une épouse, des enfants, mais ce n'est plus cet univers qui gravitait autour de moi. Je retrouve une idée d'enfant qui m'a hanté aux environs de ma dixième année : le monde feint d'exister, sans autre but que de m'induire en erreur, et si je pouvais me retourner d'une façon assez rapide et inopinée, je ne trouverais derrière moi que le néant. Machinalement, je me retourne, mais pas assez vite, car je découvre des glaces, des banquettes, des consommateurs et parmi ceux-ci Julien Gauthier que je n'ai pas vu entrer. Ce n'est d'ailleurs pas tout à fait par hasard que j'ai choisi ce café où il est comme chez lui. Du temps où nous étions clercs de notaire, Julien avait une chambre dans un hôtel voisin et c'est ici, durant les longues soirées de café crème, qu'il rêvait à d'autres destins. Devenu un homme de la

rive droite et des Champs-Élysées, il aime à s'y retrouver seul, surtout dans les moments d'incertitude. Je le regarde avec une insistance qui finit par attirer son attention et je comprends à certaine expression de son visage qu'il reconnaît en moi le personnage étrange qui l'arrêta hier après-midi sur le Pont Royal. Depuis hier, j'ai souvent débattu si, au cas d'une rencontre, je lui parlerais et j'ai chaque fois décidé de l'éviter, mais je me lève presque malgré moi. Julien me voit venir à lui sans marquer la moindre surprise et m'accueille avec un regard aimable.

« Monsieur Julien Gauthier, dis-je en m'asseyant en face de lui, vous avez dû juger sévèrement mon attitude hier tantôt et je vous dois quelques explications, mais je veux d'abord vous poser une question. Est-ce que ma voix ne vous rappelle pas une autre voix que vous connaissez bien ?

– Parfaitement, vous avez tout à fait la voix d'un de mes amis. Je l'avais déjà remarqué hier.

– N'avez-vous pas remarqué aussi que j'ai la

même silhouette que votre ami ?

– Mon Dieu... oui, à peu près. La coïncidence n'a du reste rien de rare.

– Et cette cicatrice, qu'en dites-vous ? »

Je lui montre, sur la paume de ma main gauche, une longue et fine virgule blanche, souvenir d'une profonde estafilade qu'il me fit sans le vouloir, voici quinze ans, un jour qu'étant seuls dans le bureau de maître Lécorché, nous nous amusions, un parapluie dans la main droite et un porte-plume dans la gauche, à mimer le fameux duel de Jarnac. C'est un épisode de notre vie de clercs que j'ai souvent rappelé à Julien Gauthier et il n'a pas plus que moi oublié la forme de cette cicatrice. Il la regarde d'un œil froid. Je le sens sur ses gardes.

« Qu'un simple porte-plume ait pu faire cette balafre, dis-je, il faut l'avoir vu pour le croire. Le sang a giclé jusque sur une minute de testament. Un vrai coup de Jarnac, n'est-ce pas ? »

Le visage de Julien laisse paraître une assez vive curiosité et même quelque surprise, mais

non pas la stupeur sur laquelle je comptais.

« Où voulez-vous en venir ? » demande-t-il.

J'hésite à lui répondre. Je voudrais lui rappeler d'autres souvenirs de notre intimité des heures de travail, dont quelques-uns sont entre nous comme des secrets, mais j'ai le sentiment que rien ne saurait témoigner en faveur d'une vérité absurde.

« Ce que j'avais à vous dire est tellement incroyable que je préfère y renoncer. Pourtant, j'aurais souhaité que vous ayez de moi une autre opinion que celle que vous vous êtes faite hier sur le Pont Royal, quoique à vrai dire, ce ne soit pas tellement ce souci-là qui m'ait incité aux confidences.

– Vous ferez ce que vous jugerez bon, dit Julien d'une voix affable. Je ne veux pas être indiscret, mais je dois avouer que je serai déçu par votre silence. »

J'hésite encore à me livrer, mais le diable me pousse.

« Après tout, je ne risque pas grand-chose puisque aussi bien, tu es déjà persuadé d'avoir

affaire à un fou. Julien, ce que je vais te dire est absurde, monstrueux, mais je suis ton ami Raoul Cérusier. Quand je t'ai rencontré hier, je venais, sans m'en apercevoir, de changer de visage. »

Julien n'a pas sourcillé et c'est bien ce qui m'inquiète. Je voudrais rattraper mes paroles.

« Tout est possible, murmure-t-il poliment.

– Mais non, il n'y a pas moyen de me croire. Ne dis donc pas que tout est possible. Fais-moi au moins la charité de réagir un peu, de me poser des questions gênantes. Considère-moi comme un aliéné, mais capable d'entendre raison. Qui sait ? tu pourrais me guérir, me convaincre que je ne suis pas Raoul Cérusier. Voyons, que penses-tu de ma voix et de ma cicatrice ?

– Évidemment, ce sont des coïncidences curieuses, répond Julien qui entre dans mon jeu avec une répugnance mal déguisée. Ce ne sont pas des preuves.

– En effet, il ne peut pas y avoir de preuves. Tout à l'heure, j'ai eu envie de te rappeler certains souvenirs connus de nous seuls et puis je

me suis dit à quoi bon ? Pour toi, c'était simplement la preuve que j'étais bien renseigné. Je suis sûr que tu seras à peine surpris si je te rappelle qu'un soir, ici même, assis à cette petite table de coin, nous avons tiré au sort un cigare chipé l'après-midi dans l'étui du père Lécorché. C'est toi qui avais opéré pendant que j'attirais l'attention du vieux ailleurs en lui soumettant le brouillon d'une réponse à une lettre de la mère Francgodet lui reprochant sa partialité en faveur de son cousin Maîtrot dans la succession Chenevières. Nous avons posé le cigare entre nous deux sur un journal du soir et il avait été convenu qu'il reviendrait à qui des deux devinerait la couleur des bretelles de l'autre. Tu avais déclaré que les miennes étaient violettes et moi que les tiennes étaient blanches. J'avais gagné. En constatant que je portais des bretelles écruës, tu m'as dit : "Raoul, je t'ai sous-estimé."

Julien approuve à petits coups de tête et son regard se fait plus aigu. Je poursuis :

« Des souvenirs comme celui-là, je pourrais en

dévider jusqu'à demain, mais je conviens que je perdrais mon temps. Cérusier a pu raconter à n'importe qui et par le menu, certaines circonstances de sa vie.

– Il ne faudrait pas non plus diminuer, de parti pris, l'étrangeté de ces souvenirs. En admettant que Cérusier vous les ait racontés, ce n'en est pas moins troublant.

– Ce qui serait encore plus troublant, dis-je tout excité, ce serait de m'entendre répondre à vos questions. À la rigueur, j'aurais pu retenir par le détail certains épisodes de la vie de Cérusier, mais non pas toute sa vie. Interrogez-moi.

– Volontiers. Un matin donc, à l'étude, en l'absence de maître Lécorché, je recevais un notaire de Château-Thierry dont j'ai d'ailleurs oublié le nom...

– Le nom ? Maître Bourquin, peut-être ?

– Justement. Me croyant seul dans la pièce, mon camarade Cérusier est entré...

– Est entré en chantant : "Ça ira, ça ira... Tous les notaires on les pendra." Le pauvre notaire de

Château-Thierry en a laissé échapper son binocle et toi, jouant la colère, tu m'as dit : "Monsieur Cérusier, pour vous ôter le goût de ces facéties, je prierai maître Lécorché de rejeter votre demande d'augmentation."

– C'est bien ça, murmure Julien. Et le dossier Torcaillon ? Il présentait une particularité...

– Oui, une coulée d'encre rouge en avait maculé presque toutes les pièces.

– De plus en plus troublant. Je ne crois pas utile de poursuivre. Si vous me racontiez plutôt comment vous avez pris conscience d'un changement survenu dans les traits de votre visage ? »

Sans me faire prier, je lui rapporte l'incident des photos d'identité, mes premiers soupçons, endormis par un désir de quiétude jusqu'à notre rencontre du Pont Royal. Julien me suit, au moins aussi attentif à mon regard qu'à ma parole.

« Et voilà comment je me suis trouvé tout d'un coup dépossédé de ma personne. Et de mes amis, Julien. Si j'ai pris la résolution de me confier à

toi, si j'ai souhaité te convaincre, c'est que j'avais besoin de retrouver un ami. Cette solitude soudaine dans un monde qui ne vous connaît plus, c'est une chose épouvantable. Julien, je ne peux pas te donner la preuve de ce que j'avance, je ne pourrai jamais te la donner telle que tu la voudrais. Il faut que tu fasses un pas vers moi. Tu le peux en te posant cette simple question : "S'il disait vrai ?" Je te supplie d'y penser. Imagine ça une minute, un vieil ami muré derrière un visage étranger. Julien, je me rappelle qu'un jour, dans ce même café où nous sommes, tu me disais en rêvant aux moyens de lâcher l'étude Lécorché : "Je ne vivrai jamais d'aventure assez extraordinaire pour me venger de ces tristes années de col dur." Tu vois, l'aventure inouïe que tu appelais comme une vengeance, c'est à moi qu'elle est arrivée. Aurais-tu perdu le pouvoir de la reconnaître, de la comprendre ? ou notre amitié est-elle si rouillée qu'elle n'en puisse supporter l'épreuve ? Si nous avons vingt-cinq ans, Julien, tu me croirais. Tu m'aurais cru aux premiers mots. »

L'émotion me brise la voix et je sens que

Julien Gauthier est lui-même ému.

« Évidemment, dit-il, ce serait une aventure extraordinaire, mais j'ai beau l'imaginer, tout ce qu'elle m'inspire reste au conditionnel. Je n'y peux rien. Ce que vous me demandez là est plus qu'un acte de foi, c'est un changement de religion et Dieu lui-même n'a pas de plus grandes exigences. Du moins, une chose est sûre à mes yeux, c'est que vous êtes un homme très malheureux et je voudrais vous aider. Comment m'y prendre ? c'est la question que je me pose depuis le début de l'entretien. Le mieux que je puisse faire, peut-être, est de m'exprimer librement sur votre cas. Puisque vous m'avez choisi pour me faire vos confidences, mes raisons ne vous seront pas indifférentes.

– Hélas ! je les connais. Ce sont les raisons de tout le monde.

– Justement. J'ai peur que vous n'ayez pas pris la peine de vous y arrêter. Vous prétendez être Raoul Cérusier. Comme vous le dites vous-même, vous n'avez aucun moyen de le prouver, mais vous semblez avoir beaucoup d'illusions sur

la valeur de certaines présomptions. Pour l'observateur impartial, il n'y a qu'une seule coïncidence, qui pourrait être le point de départ de votre erreur, c'est la ressemblance de votre voix avec celle de Cérusier.

– Les souvenirs ? nous en avons évoqué de bien précis.

– Cérusier a pu tenir un journal très détaillé de sa vie, et le mettre entre vos mains. En raison de la ressemblance de vos voix, vous vous êtes intéressé à ces pages et vous avez fini par vous identifier au confident, jusqu'à vous faire une balafre sur la paume de la main. Votre visage ne rappelant en rien celui de Raoul, vous avez ensuite imaginé une métamorphose. Votre cas, au fond, ne me surprend pas trop. Je crois que c'est ce qu'on appelle en médecine un trouble de la personnalité.

– Vous me conseillez d'aller voir un médecin ? »

Julien ne me répond pas tout de suite. Il baisse les yeux et je perçois dans sa voix un accent de prudence anxieuse.

« Il y a peut-être mieux à faire. Si vous pouviez voir Cérusier devant vous, je pense que vous seriez guéri. Voulez-vous que nous prenions rendez-vous avec lui ? nous allons lui téléphoner.

— Inutile. On vous dira qu'il est parti pour Bucarest.

— Venez quand même, nous verrons bien. »

Le ton est impératif. Je comprends tout d'un coup que Julien me soupçonne d'avoir supprimé son ami, ce qui serait en effet parfaitement logique si j'avais le genre de folie qu'il me prête. Nous nous sommes levés en même temps. D'un geste, il me montre le chemin et me fait passer devant lui. Tandis que nous descendons au sous-sol où se trouve le téléphone, je songe que j'ai oublié de lui soumettre un spécimen de mon écriture, mais je me garderai bien de le faire maintenant. Ce serait encore aggraver mon cas. Julien me pousse dans la cabine et me tend un écouteur.

« M. Cérusier est parti hier soir pour Bucarest, informe la voix de Lucienne.

– J’avais rendez-vous avec lui hier soir, insiste Julien. Je m’étonne qu’il ne vous ait pas chargée de m’avertir de son départ. À quelle heure l’avez-vous vu ?

– Il a quitté son bureau à quatre heures et demie.

– Bon. Il est parti pour longtemps ?

– Quinze jours, peut-être trois semaines.

– À son retour, veuillez lui dire qu’il me fasse prévenir immédiatement. J’ai à lui faire une communication de la plus grande importance. Je vous remercie. »

Visiblement délivré d’angoisse, Julien raccroche et me dit en sortant de la cabine.

« J’espère que vous n’allez pas m’accuser d’être de connivence avec la secrétaire. Donc, vous avez entendu comme moi que mon ami Cérusier était encore à son bureau hier après-midi à quatre heures et demie, c’est-à-dire plus d’une heure après notre rencontre sur le Pont Royal. Concluez vous-même. »

Je pourrais lui expliquer que la secrétaire a été

abusée par ma mise en scène, mais trop heureux de m'en tirer à si bon compte, je feins la confusion et l'humilité. Il a la charité de ne pas m'accabler et se contente de me rappeler discrètement, pour le cas où je ne l'aurais pas déjà compris, qu'il saura, sans perdre un moment, mettre son ami en garde contre mes agissements. Avant de le quitter, je m'efforce d'ailleurs de le laisser sous l'impression qu'il a eu affaire à un maniaque inoffensif, diminué par l'abus de la littérature et des stupéfiants. Je crois y avoir réussi.

Après deux heures de marche harassante à travers Paris, j'arrive chez Manière avec le désir d'y trouver la Sarrazine, mais je l'attends en vain. Je dîne seul, puis rentre chez moi où aussitôt couché, je m'ensevelis dans des cauchemars effrayants. J'essaie de me faire passer auprès de ma femme pour mon cousin Hector et je suis sur le point d'y réussir lorsque Julien et la Sarrazine découvrent qu'en réalité j'ai la voix de l'oncle Antonin et l'écriture du mégathérium.

VIII

Le lendemain matin, je pris le train pour Chatou avec l'intention de m'installer pour toujours chez l'oncle Antonin. La perspective de vivre à Paris dans une solitude traversée par d'aigres fantômes et l'esprit sans cesse occupé de cacher mon cadavre, me rendait malade. Je descendis vers neuf heures à la gare de Chatou et fis à pied les trois kilomètres qui me séparaient de la porcherie. L'oncle m'accueillit avec allégresse. Je le trouvai occupé à repeindre un panneau d'une camionnette de livraison sur lequel il avait, à la suite de son nom, tracé l'inscription : « Cochonnerie en tout genre. » Cette facétie dont l'idée lui était venue dans la nuit le transportait d'une joie enfantine. Il avait cent choses à me dire et d'abord que Renée était follement éprise. Après mon départ, elle l'avait querellé en lui reprochant de m'avoir mis en fuite et s'était montrée inquiète de l'opinion que

j'avais pu me faire d'elle et de sa famille. Enfin, ce qui lui paraissait le plus significatif était que sa nièce eût refusé de regagner Montmartre dans la bagnole dont elle s'était laissée aller à parler en termes très vifs.

« Ce n'est pas une preuve, oncle. Du reste, je dois vous dire que je suis à peu près revenu de mon projet de séduire Renée. C'est une trahison qui me dégoûte un peu et qui m'effraie encore davantage. C'est peut-être tentant de regarder le cœur de sa femme par le trou de la serrure, mais je ne vois pas qu'il faille en attendre rien d'heureux. Le peu que j'ai surpris de Renée hier m'a averti. Le bonheur d'un ménage est au prix d'un aveuglement réciproque, d'une volonté paisible de se méconnaître mutuellement. Les époux sont comme les rails de chemin de fer, ils vont l'un à côté de l'autre en respectant l'intervalle et si jamais ils se rejoignent, le train conjugal fait la culbute. Pourquoi voulez-vous que je séduise Renée ? Pour apprendre qu'on dit à un amant des choses qu'on ne dit pas à un mari, et le reste ? Je m'en doute déjà, mais je l'ignore habilement et je préfère continuer à ne pas savoir.

Et puis, tenez, tous ces raccourcis que m'offre ma situation actuelle pour pénétrer quels secrets inutiles, j'en suis las.

– C'est dommage, dit l'oncle. J'avais conçu un joli plan pour votre bonheur à tous. Tu couchais avec ta femme ces jours-ci et dans une quinzaine, j'arrangeais un bon petit suicide de Raoul. Au bord de la Seine, un matin, on trouvait son chapeau et son pardessus avec une lettre dans la poche. Voilà une femme dans la désolation, n'est-ce pas, et deux enfants à élever. Toi, noble cœur, tu viens, tu t'informes et tu dis, chère amie, je vous offre mon nom, ma fortune.

– Merci, je n'aime pas les veuves.

– Je ferai une dot à Renée et je garderai les enfants pendant votre voyage de noces.

– Le suicide de Raoul Cérusier n'est plus possible, il risquerait de m'attirer des ennuis. Hier, après vous avoir quittés, j'ai fait une chose idiote qui m'oblige à être prudent. »

Je rapportai à l'oncle ma conversation de la veille avec Julien Gauthier. Indigné, il me

reprocha de n'avoir pas donné une paire de claques à cet ami insuffisant. Puis il se prit à me considérer avec curiosité en jouant avec la pointe de ses moustaches dont il se chatouillait l'intérieur de l'oreille.

« Au fond, dit-il tout à coup, peut-être qu'il a raison et que tu n'es pas Raoul. »

Je me sentis pâlir et mon cœur battit moins vite.

« Du reste, poursuivit l'oncle, c'est sans importance. Du moment que tu es sincère, ça suffit. Je dis ça, mais je suis parfaitement sûr que tu es Raoul. Pour Renée, tu réfléchiras encore. Une jeune femme dont le mari tarde à rentrer est toujours un peu exposée. Tu entends bien que je suis très sûr de Renée, mais enfin, si le pire devait arriver, il vaudrait mieux n'avoir pas à le regretter. »

L'oncle se remit à peindre en parlant d'autre chose, mais ces dernières paroles m'avaient impressionné. Je rentrai à Paris le lendemain matin. Cette journée passée à Chatou m'avait fait grand bien. Je m'y étais soustrait à une solitude

désespérante, faite de la présence des autres, de leur vie trop proche et trop familière. Surtout, l'oncle avait une façon apaisante d'accepter mon cas. À l'entendre, on aurait pu croire qu'il s'agissait d'un accident simplement ennuyeux et en bonne voie de se résorber dans le quotidien. La première chose que je fis à mon retour fut de téléphoner à Lucienne pour lui soumettre le nom d'un client éventuel et, cette formalité accomplie, je me rendis à Clichy chez un usinier que je me proposais de visiter depuis quelque temps déjà. Je passai une heure dans son bureau et fus assez heureux pour amorcer une affaire importante. Je me présentai ensuite dans un établissement du voisinage où je n'eus que de vagues promesses. Ces deux visites m'avaient retenu à Clichy jusqu'à une heure après midi et j'en eus l'esprit occupé pendant le reste de la journée. Repris par le travail, je ne pensais guère à ma femme et j'oubliais la Sarrazine. Mes soucis s'ordonnaient, sans effort de ma part, dans une perspective commode. Il y a toujours intérêt à examiner un problème difficile, s'agit-il de complications sentimentales, à travers la besogne du moment.

Le travail est pour un homme une sorte de déroulement de soi-même, une méditation qu'il projette à l'extérieur et qui se noue aux choses et aux événements. Bien travailler, c'est bien vivre. On ne devrait pas avoir besoin de subir une métamorphose pour le savoir. Le lendemain et les jours suivants, je m'acharnai au travail avec la même volonté patiente qui m'avait permis de traverser sans sombrer les années de crise les plus dangereuses. Dans ce labeur souvent ingrat, qu'il me fallait accomplir sans être servi par l'autorité de ma personne, je retrouvais sinon la joie, l'équilibre des anciens jours. Le bouleversement survenu dans ma vie ne cessait pas de m'occuper, mais il était moins émouvant. Je prenais du drame une vue cavalière qui me permettait de le tenir à distance et d'en faire une sorte de toile de fond. Sans avoir besoin d'en débattre, simplement parce que je travaillais pour elle et pour les enfants et que cet effort m'imposait comme une évidence la nécessité de recréer un lien, j'avais décidé que Renée serait ma maîtresse et, s'il se pouvait, ma femme.

Je la rencontrai plusieurs fois en quelques

jours dans la rue Caulaincourt et chaque fois aux environs immédiats de la maison. Je me contentai de la saluer en mettant dans mon regard ce que je pus de passion et de mélancolie. Elle me sut gré d'être discret mais, je devais l'apprendre plus tard, elle en eut aussi quelque inquiétude.

Un après-midi, ayant su par l'oncle Antonin qu'elle avait affaire dans un magasin près de la Madeleine, je me postai et vins à elle comme elle sortait de la boutique. Elle eut un sourire d'accueil et me tendit la main avec un air de gêne et d'empressement. Le trouble dans lequel la jetait cette rencontre imprévue était touchant chez cette femme dont le sang-froid avait toujours été la qualité maîtresse. Pour moi, je n'étais pas trop ému, pas même assez. L'idée que je la manœuvrais, le sentiment de ce qui m'était dû, me laissaient la tête très libre. Renée ne représentait plus l'aventure absurde, elle entraînait dans mon plan de travail et je réglais un problème de politique intérieure entre deux rendez-vous d'affaires. Sans embarras et dès après les premières politesses, je lui parlai de mon amour que je présentai comme un sentiment solide,

médité, sur lequel j'entendais fonder ma vie de célibataire. Je lui demandais pardon de lui offrir un amour secret, mais il ne tenait pas à moi que l'union de nos deux cœurs ne se fît au grand jour. Le hasard s'était attardé. Renée, bouleversée, les joues chaudes, me regardait avec une confiance peureuse, comme buvant mes paroles, et toutefois, ne parlant que pour se défendre et objecter.

« Je suis habituée à une vie sans mensonges. Je souffrirais d'avoir à dissimuler chez moi. Je me sentirais moins libre avec mes enfants, moins libre partout et avec tout le monde.

— Je sais ce que vous me dites. Oui, je demande beaucoup et j'en suis plus persuadé que vous ne pouvez l'être vous-même. Vous avez raison de peser l'aventure. Ne vous pressez pas de faire une réponse. Même si vous l'avez toute prête, je vous prie de la remettre à quelques jours. J'aimerais penser que vous serez pendant ces quelques jours-là au moins, maîtresse de ma vie. »

Nous nous séparons sur un silence éloquent. Je

me retourne et je vois la fine silhouette de Renée se perdre parmi les passants. Je ne puis m'empêcher de songer avec remords que nous jouons un jeu inégal. L'ivresse de l'aventure n'est que pour elle. Je me reproche de ne pas m'exalter un peu. L'imagination d'un époux ne trouve pas souvent un recours aussi avantageux. Sans doute est-ce que ma métamorphose m'a déjà endurci aux situations piquantes et à l'imprévu. J'ai beau faire, il me semble que je cours après mes pantoufles et j'ai peur de manquer de romantisme. Il m'importe beaucoup pour la suite de mes projets d'être un amant incomparable ou au moins de ne pas décevoir Renée.

Dans la soirée, je fis l'achat de quelques timbres roumains oblitérés, d'un papier à lettres spécial, d'un pot de colle et de quelques autres accessoires de faussaire. Je voulais fabriquer à l'intention de Renée une lettre de Roumanie que je glisserais le lendemain dans le courrier à l'insu de la concierge. Le soir même, au sortir du restaurant, où la Sarrazine n'avait toujours pas reparu, je me mis au travail. La confection de l'enveloppe n'était pas le plus délicat. Je voulais

écrire une lettre qui, sans éveiller la jalousie d'une épouse, évoquât des soirs de beuveries et de grosse gaieté et dont la vulgarité affectueuse donnât motif à des comparaisons peu avantageuses pour l'absent. En voici un passage :

« À minuit, nous étions tous dans les vignes. Le père Brown a voulu absolument, avec son stylo, dessiner un clocher sur les fesses d'une grosse fille. Je n'ai jamais tant ri. Il paraît que moi aussi, j'ai été drôle, mais je dois dire que je m'en souviens mal. Tu vas penser que je mène une vie bien dissipée, mais rassure-toi. Tout ça ne va jamais plus loin que ce que je te raconte. Dis-toi bien, ma bonne petite Nénette, que nous arrivons à un âge à nous faire confiance mutuellement en toutes circonstances. »

Quatre jours plus tard, un lundi après-midi, je me trouvais avec Renée à l'ascenseur. Nous étions seuls, et j'étais décidé. Le lundi ne pouvait qu'être favorable à mes entreprises, car les tristes dimanches conseillent mal les épouses. Elle ne prit pas garde que j'appuyais sur le bouton du cinquième étage. Tandis que l'ascenseur nous

enlevait, je lui dis : « Renée, mon cœur éclate, je souffre comme un damné, ah ! bon Dieu, Renée, je ne peux plus attendre de savoir ce que vous pensez, quand je devrais en mourir là. » Tout ça que je me répétais depuis l'avant-veille sortit rauquement. Je m'étais dit qu'il fallait ne pas craindre le théâtre, le rugissement passionnel, au contraire éviter cette façon tiède et mesurée de sous-entendre l'amour, que j'avais crue élégante au temps de nos fiançailles et qui le lui eût rappelé. Renée me saisit la main et la serra très fort en murmurant mon prénom. Il arriva une chose à laquelle je ne m'attendais pas. Ce contentement prévu, espéré, me rendit furieux et malheureux. Un mouvement de colère, de désespoir jaloux, m'emporta contre l'épouse indigne. Je la pris aux épaules, serrant à lui faire mal et dis d'une voix blessée : « Renée, Renée, ce n'est pas possible. » Elle se méprit. L'ascenseur s'arrêta. Je la suivis sur le palier et ouvris la porte de mon appartement. Elle hésita à comprendre qu'elle était à mon étage et, saisie, le regard effrayé, fit « oh » en reculant d'un pas. « Quelqu'un pourrait vous voir, dis-je, entrez

vite. » Cela la décida. Le vestibule de mon appartement était sombre et je voyais mal le visage de ma femme, qui s'offrait à contre-jour. Ce fut une chance, car j'aurais pu y surprendre une lumière de tendresse et me laisser aller aux injures et pire. Elle eut, pour ôter son chapeau et le poser sur une console, un mouvement charmant d'abandon, qui faillit m'arracher un cri. Passant ses bras autour de mon cou, elle appuya sa tête contre mon épaule et me dit mon amour, plusieurs fois. Je me tenais à peine de ricaner, j'avais des gifles au bout des doigts et j'obéissais pourtant à peu près aux exigences de la situation. Je pressais Renée contre moi avec une fureur qui aurait pu être amoureuse, qui l'était aussi. Je me taisais, ce qui n'est pas mal non plus. Le nez écrasé dans les cheveux de ma femme, je regardais le bouton de la porte du cabinet de toilette. C'est tout de même malheureux, je pensais. J'avais en elle une confiance aveugle. J'étais confit en respect, en adoration. Quand je la trompais, c'était bien rare, le remords m'empêchait de dormir et voilà, le premier freluquet qui passe, un type qu'elle n'a pas vu

une heure en tout, elle est à son cou et mon amour.

Il fallait pourtant faire le nécessaire. On ne pouvait s'éterniser dans un vestibule. Je l'entraînai dans le salon, la fis asseoir sur le divan que surplombaient les œuvres en peau de veau du P. Massillon. Comme c'est joli chez vous. Je répondis avec brusquerie. Mais ma colère de mari se trouva bientôt distraite. Renée ne m'était jamais apparue aussi jolie, même au temps d'avant notre mariage. J'essayais de me persuader que je n'avais pas su la voir. Époux fidèle et dévot, j'avais pu vivre sur une image un peu candide qui m'avait dissimulé le vrai visage de ma femme. L'existence commune, l'habitude d'une présence, entretiennent de telles erreurs. Mais ce soir, Renée était vraiment une autre femme, son visage à ce point transformé qu'il me semblait le voir s'animer pour la première fois, comme d'une figure de statue soudain touchée par la vie. C'était bien le reflet d'une vie profonde, inconnue de moi et peut-être d'elle-même, qui se jouait sur ses traits, donnait à chacun une valeur nouvelle, à l'ensemble une

harmonie imprévue. Ses yeux d'une eau froide et limpide que son père appelait autrefois des yeux de contremaître, avaient ce soir un autre éclat, d'une douceur bouleversante, un peu animale. Sa voix même était changée. Je me penchais avec angoisse sur cette grande joie de femme qui trouvait pourtant en moi-même des échos et me montrait un bonheur nouveau. Malgré moi, j'étais ébloui, envahi par cette tendresse ardente qui la transfigurait. J'avais cru me jouer d'elle et je me laissais surprendre. C'était pour moi plus que le rajeunissement d'une présence ; un autre amour où tout était neuf et qui me faisait douter si j'avais jamais aimé Renée. Le sentiment robuste et sincère que je lui avais voué jusqu'alors me paraissait maintenant court et confus, presque ridicule ; il m'arriva même plusieurs fois d'en avoir honte. Dans une minute d'exaltation, je songeai aussi : « Bénie soit ma métamorphose, elle ne fait peut-être que commencer et m'a déjà dépassé. »

Nos vêtements étaient mêlés sur une chaise. Renée ouvrait les yeux et le sang revenait à ses joues pâlies. Attentif à mon émerveillement, je

craignais qu'il ne s'évanouît comme une illusion que mes muscles relâchés ne retiendraient plus. Il durait, cela même était un autre émerveillement. Renée arrêta longuement sur mon visage un regard pensif, d'une gravité presque sévère. Puis, refermant les yeux, elle approcha sa bouche de mon oreille et me dit à voix basse :

« Roland, je ne savais pas. Je ne savais rien de l'amour. Je le jure. Oh ! non, rien, rien, rien.

– Est-ce possible ? murmurai-je avec amertume.

– Roland, reprit-elle toujours à voix basse, je veux que vous sachiez pourquoi je vous aime mille fois plus qu'avant d'entrer chez vous. Ce qu'on me disait être l'amour, je ne l'ai jamais connu que comme un ennui.

– Renée, ne dites pas cela. C'est affreux.

– Non, c'est très beau. Si vous saviez. Un jour, je vous dirai. »

Pour la première fois depuis que j'habitais cet appartement, la sonnerie du téléphone retentit. Seul, l'oncle Antonin avait mon numéro.

L'appareil se trouvait dans la pièce voisine et la cloison était mince. Je ne bougeai pas. Renée s'en étonna.

« C'est peut-être une chose importante. Allez répondre, je vous en prie. »

J'obéis à regret, avec une lenteur calculée, dans l'espoir que l'oncle se lasserait. Je me trompais. Ce soir-là, il m'aurait attendu jusqu'à la fin du monde.

« C'est toi, Raoul ? je veux dire, c'est toi, Gontran ? Ici, ton vieil oncle. Tu n'as plus donné signe de vie depuis que tu es venu à Chatou. J'étais inquiet.

– Vous savez, je suis très occupé. Mon ouvrage sur les vertébrés me prend beaucoup de temps.

– Quoi ? Ah ! oui, les vertébrés, fit l'oncle en éclatant de rire. Enfin, puisque je te tiens, c'est bon. Mon petit, je suis content, tu sais, et toi, tu vas être content aussi. Figure-toi qu'il m'est venu ce matin une idée extraordinaire. Et d'abord tout est changé, bouleversé. Il n'est plus question pour

toi de séduire cette pauvre petite Renée.

– Nous en reparlerons. Ce qui me préoccupe pour l’instant, c’est l’adaptation au milieu chez certains vertébrés dont le type est fixé depuis longtemps, par exemple les lémuriens et les imparidigités. Vous comprenez ?

– Qu’est-ce que tu bafouilles ? Pourquoi me parles-tu toujours des vertébrés ?

– Parce qu’il le faut. Voyez les primates et les ovidés. On se trouve en face d’un automatisme d’inhibition.

– Bon Dieu, fit l’oncle Antonin et baissant la voix : Elle est là, n’est-ce pas ? elle est chez toi ? Une fois de plus, tu flanques tous mes plans par terre. Tout est fini. J’arrive trop tard, hein ?

– Eh bien, oui, trop tard.

– C’est ignoble, Raoul, ce que tu as fait là. Pauvre petite. Il faudrait peut-être que je lui fasse une visite demain ?

– Mais non, surtout pas. Je vais réfléchir à vos objections. Cher monsieur, bonsoir. »

En raccrochant, je me regarde une minute dans

le miroir mural placé au-dessus de l'appareil. Je regarde mes beaux yeux auxquels il faut bien rapporter le miraculeux changement survenu chez Renée et cette soudaine montée de sève. Il a suffi d'un nouveau visage, il a suffi d'un masque. L'amour est-il une chose si fortuite et de si peu de racines ou le visage a-t-il tant d'importance ? Peut-être qu'après tout, Renée saura découvrir sous ce masque charmant l'homme d'autrefois et n'aura bientôt plus pour lui que le sentiment placide d'affectueuse solidarité sur lequel elle a vécu pendant treize ans de mariage. Je ne sais quelle présomption m'empêche d'y croire. Il reste que quelque chose lui aura été révélé et dût-elle revenir d'une illusion, ce ne sera pas sans butin. Mais surtout je sens qu'elle a découvert en moi, sans parler du visage, des régions vierges où je ne m'étais pas encore aventuré, une sensibilité, peut-être même une intelligence nouvelles et il me semble plus subtiles. Tout à l'heure, auprès d'elle, j'ai éprouvé la réalité de certains échanges dont le point de départ et d'aboutissement se situe en moi à des profondeurs inconnues. Est-ce si surprenant ? Je reviens à certaines réflexions que

j'ai faites l'autre jour, touchant une interdépendance du visage et de l'être intérieur et les réactions de l'un sur l'autre. Si mon âme est pour moi l'expression d'un rapport entre ces deux facteurs, pourquoi ne le serait-elle pas également pour les gens qui m'observent ? Je crois vraiment que la transparence d'un visage n'est pas une vaine métaphore, le visage d'un homme laissant réellement paraître son âme et la réfractant selon l'indice de réfraction qui lui est propre. Ce mode de connaissance n'aurait rien d'illusoire. Le soleil nous chauffe et nous éclaire selon l'état du ciel : limpide, nuageux ou brumeux. Optique de l'âme, comme on la voit, on la saisit.

Dans le miroir, je vois s'ouvrir la porte et Renée, son manteau jeté sur les épaules, se pousser timidement dans l'entrebâillement. Je lui dis, vous étiez inquiète ? Elle répond oui.

« Je ne vous entendais plus. J'ai eu peur. Je me suis mise à trembler. D'abord, j'ai pensé c'est bête, puisque au téléphone, il était question de vertébrés. Mais je me suis mise à supposer. Je croyais vous voir réfléchir, le menton sur le

poing. Qu'est-ce que vous faites, Roland ?

– Je me regarde dans la glace. Je voudrais me voir comme vous me voyez.

– Vous ne pouvez pas. Je vois si loin au fond de vos yeux.

IX

Si j'avais eu la certitude d'être cru sur parole, je me serais bien gardé de mettre Renée au courant de ma métamorphose. Un soir, je me trouvais avec l'oncle Antonin dans un café de l'avenue de Wagram.

« Maintenant, me disait-il, qu'elle est follement amoureuse de toi, tu peux lui faire croire tout ce que tu veux. Pourquoi ne lui dirais-tu pas la vérité ? »

Je secouai la tête. J'avais rougi tout d'un coup.

« La situation en serait tellement simplifiée, fit observer l'oncle. Au lieu de perdre votre temps et vos forces à ruser chacun de votre côté, vous pourriez vous concerter et peut-être trouver un biais pour reprendre la vie commune. Hein ? pourquoi ne pas lui dire tout ?

— Non, jamais ! je m'étais écrié en colère.

Surpris, l'oncle me regarda avec curiosité.

– Je vois, dit-il en souriant. L'intimité des amants a plus de charme que celle des époux.

– Ce n'est pas ça du tout. Mon plus grand désir serait de reprendre la vie commune, je vous assure. »

Je n'ai pas menti, mais je n'ai pas dit non plus toute ma pensée. Il attend la suite. Je biaise en alléguant que ma métamorphose reste une aventure incroyable pour Renée. Je pourrais dire à l'oncle la vérité, mais elle me concerne si secrètement que ma pudeur hésite. Il comprendrait mal que l'idée de réintégrer le personnage de Raoul Cérusier me fasse horreur. Il ne comprendrait pas que ma métamorphose gagne chaque jour en profondeur et que je suis déjà un autre homme.

Certes, je ne prétends pas avoir en tout dépouillé le vieil homme. Je reconnais en moi à chaque instant bien des façons de sentir, de penser, mais le plus souvent accompagnées et comme doublées de réactions nouvelles, encore timides, ne se manifestant guère que par des

regrets furtifs, mais d'autres fois s'imposant avec autorité. Dans le détail et à la seconde, ces changements sont subtils et je les perçois au passage sans pouvoir les préciser. J'en juge plus sûrement lorsque j'examine un trait essentiel de mon caractère, par exemple ce sentiment du devoir qui était naguère ferme comme une borne. Il est encore en moi, mais combien plus délié, plus nuancé, plus critique et pour tout dire moins solide, j'ai eu plusieurs fois l'occasion de l'éprouver. Je suis du reste assez méfiant dans le compte de ces transformations secrètes et je fais la part de ce qui peut être suggéré. Mais certaines découvertes ne trompent pas et il est impossible d'y voir un jeu de l'imagination ; ainsi lorsqu'une émotion nouvelle, un sentiment, une parole que j'ai entendue ou prononcée moi-même, me procurent un bien-être physique ou une souffrance. Renée, sans le vouloir, m'aide souvent dans ces explorations délicates.

Il est certaines découvertes que je ne puis me défendre d'apprécier avec mes habitudes d'esprit d'autrefois et qui m'inquiètent. D'une part, je me sens mieux pourvu pour goûter la vie, d'autre

part moins bien armé pour la défendre. Mais je ne regrette rien, au contraire, et il me tarde que mon âme achève de se modeler sur mon visage.

Depuis que Renée vient chez moi, je travaille moins, car je lui consacre la plupart de mes après-midi. Je n'en ressens jamais le remords qui me gâtait naguère les loisirs que je prenais sur mes heures de travail. Ma conscience de tâcheron n'en est pas troublée, de chef de famille non plus. J'ai acquis la faculté de me détacher facilement de certains soucis. Ils ne me suivent plus, comme autrefois, là où je n'en ai que faire. J'en ai d'ailleurs d'autres, plus égoïstes ; de me connaître, d'exprimer de la vie ce qu'elle peut me donner, de me tenir toujours dans cet état d'abandon anxieux qui me rend plus accessible aux émotions et aux sensations. Il me semble bien que ma passion pour Renée est d'une vivacité exceptionnelle et je n'avais sûrement jamais rien éprouvé de comparable. Il m'arrive de désirer une occasion de lui sacrifier ma vie. Pourtant, je pense à notre amour comme à un moment de mon existence, un bonheur à épuiser. Mon cœur n'ignore pas qu'elle a trente-quatre

ans. J'imagine parfois en sa présence le grand chagrin qu'il me faudra lui faire et je l'en aime davantage, ce qui ne saurait empêcher le dénouement, ni même le retarder. Je vois ma vie se poursuivre, tourmentée, passionnée, et la sienne se dérober dans une ombre triste. Les enfants. Je ne les aime pas moins, mais je m'habitue à les situer en dehors de ma vie. Ce que je considérais comme ma raison d'être et qui l'était, j'ai tendance à le voir en marge de mon destin. J'aspire à rejeter toutes les contraintes que j'acceptais peut-être d'un cœur libre. Pour le peu de temps que je donne au travail, j'obtiens des résultats assez satisfaisants. Avec des moyens d'action très réduits, mon rendement est au moins égal à ce qu'il était. Depuis dix jours que je me suis mis en campagne, j'ai engagé plusieurs négociations dont trois sont en voie d'aboutissement et j'ai conclu une affaire importante. Je ne faisais pas mieux autrefois en travaillant davantage et dans des conditions plus faciles. Ma réussite ne tient pas à un sens des affaires plus aigu ou à une psychologie plus subtile du client. D'autre part, dans ma

profession, les arguments sont peu de chose et il n'y a guère à faire valoir la marchandise. Tout revient à proposer un prix et à produire des références d'exactitude. D'ordinaire, je ne m'aventurais que muni de recommandations flatteuses qui me mettaient de plain-pied avec l'hôte, et toujours sur un terrain préparé. Ma métamorphose me prive aujourd'hui du bénéfice de mes relations et je ne puis en faire état que d'une manière évasive. Mon secret consiste simplement à intéresser les gens à ma personne. J'y réussis presque sans m'efforcer. On a envie de me revoir, on m'invite à revenir ou à dîner. Mon nouveau visage y est évidemment pour quelque chose, car il me donne une aisance que je n'avais pas. Surtout, on s'intéresse à ma personne parce que l'on sent que je m'y intéresse moi-même tout le premier.

Hier matin, j'allais à mon bureau pour y rendre compte de l'affaire que j'avais conclue la veille. Je n'avais pas revu Lucienne depuis le jour des larmes. Elle parut moins surprise de ma réapparition que d'un certain changement qui s'était opéré en moi. Quelques instants

auparavant, je lui avais téléphoné de Bucarest pour lui demander ce qu'elle pensait de mon ami Roland Colbert. Elle avait parlé de lui avec une compassion chaleureuse et, regrettant qu'il ne fût pas revenu au bureau, exprimé à son sujet des craintes presque maternelles. Le pauvre garçon n'était pas armé pour se défendre dans une situation aussi difficile, pas plus qu'il ne l'était pour réussir dans le métier qu'il avait choisi. Elle aurait souhaité le revoir et le diriger vers une autre voie.

Je vis tout de suite que sa pitié était déçue. Je portais un complet neuf, en étoffe riche et d'une coupe remarquable. Je venais lui faire constater que j'avais réussi, contre ses prévisions, à traiter une affaire. J'essayai de ranimer sa sympathie en lui représentant que j'étais son obligé : « J'ai été servi par une chance extraordinaire, mais je n'aurais pas su en profiter si je n'avais pas été encouragé par le souvenir de votre attitude si cordiale et si généreuse.

— Vous n'avez pourtant pas à vous en féliciter, fit observer Lucienne. Si elle avait été cordiale

dès le début de notre entretien, vous auriez pu vous mettre au travail avec une foule de renseignements qui auraient simplifié votre tâche. J'ai d'ailleurs pensé à vous les faire parvenir, mais je n'avais pas votre adresse.

– C'est vrai, j'ai oublié de vous la laisser. Mais pour les renseignements, croyez bien qu'ils m'auraient été moins précieux que ne l'a été mon désir de me rendre digne de votre confiance. J'ai tant souhaité me racheter à vos yeux, vous faire oublier la scène ridicule et pitoyable que j'ai jouée devant vous. »

Touchée de mon humilité, flattée aussi de l'importance que je lui accordais, Lucienne protesta. J'eus le tort de revenir à la charge. Spéculant malgré moi sur son besoin de compatir et de protéger, je l'entretins longuement de l'incertitude et de la veulerie qui, à m'en croire, étaient le fond de ma nature.

La complaisance avec laquelle je parlais de moi et cet étalage de ma faiblesse, prétentieusement indécent, devaient choquer Lucienne, je ne m'en rendis compte qu'après

l'avoir quittée. À me le rappeler, tout ce que je venais de lui dire, et j'avais été bavard, sonnait faux, ressemblait à une pâteuse confession littéraire tournant parfois au madrigal de carrefour. J'en étais dégoûté et inquiet. J'avais une meilleure opinion de moi. J'accusai Raoul Cérusier d'avoir opéré un retour fâcheux. Je me pris à penser que toutes les métamorphoses en profondeur que j'avais cru découvrir en moi pouvaient bien n'être qu'une illusion agréable dont j'étais redevable à Renée. Je n'étais qu'un amant docile, naïvement empressé à me voir et à me montrer tel que me voulait une femme amoureuse, mais adroite et volontaire.

Sur le quai du métro où m'avaient conduit mes réflexions, j'avisai la glace qui surmontait la bascule automatique et j'y contemplai longuement mon visage. Mes appréhensions me semblaient malheureusement justifiées. Ces jolis yeux au regard quêteur, je me rappelais les avoir vus chez certains hommes rongés par le souci de plaire qui fait appel à toutes les formes du mensonge. J'avais laissé passer une rame de métro. À côté de moi, des voyageurs s'étonnaient

de l'intérêt exagéré que je portais à mon image. Je rencontrai dans la glace le regard insistant d'un employé du métro et, pour justifier ma présence sur cette bascule qu'il aurait pu me reprocher d'accaparer, j'introduisis une pièce de cinq sous dans la fente de l'appareil.

Je pus constater que j'avais maigri de six ou sept kilogrammes, sans doute à cause des soucis et des émotions que m'avait valus ma métamorphose. Sur l'instant, le fait n'attira pas autrement mon attention. Une autre rame arrivait. Lorsque je fus assis, les kilogrammes perdus me revinrent en mémoire et soudain, l'idée jaillit en moi que j'avais changé non seulement de visage, mais de corps et de tout : de bras, de jambes, de cœur, de poumons, de cerveau, d'orteils, de système nerveux, en sorte qu'il ne me restait plus rien de Raoul Cérusier que l'illusion de le continuer.

Je regardai mes mains. Il semblait bien qu'elles n'eussent pas changé. C'étaient toujours les mêmes mains courtes aux doigts carrés. La gauche portait encore la cicatrice que j'avais

montrée à Julien Gauthier. Je ne voulus pas me rendre à ce seul témoignage et déjeunai à la hâte pour être plus vite chez moi. Devant le miroir je notai un amincissement de ma taille et de mes épaules, mais comme j'avais perdu six ou sept kilogrammes, ce n'était pas bien surprenant. Je n'avais pas l'habitude d'examiner ainsi mon corps dans la glace, sinon distraitement. Je crus pourtant me souvenir que j'avais autrefois dans les environs du nombril un grain de beauté qui ne s'y trouvait plus. Toutefois, je n'étais pas absolument sûr qu'il eût existé. Je pouvais confondre avec le nombril d'un ami ou celui d'un parent. Je mettais du reste beaucoup de bonne volonté à entretenir le doute dans mon esprit, me réservant peut-être d'adopter l'une ou l'autre personnalité selon qu'il me serait commode. Je disputais encore en moi-même, lorsque Renée, les enfants partis pour l'école, vint me rejoindre. Elle avait une jolie robe neuve et je ne pus m'empêcher de penser qu'elle avait dû coûter un bon prix. Je lui fis compliment. Elle rit, contente, mais point joyeuse et se serrant contre moi, murmura :

« Je voudrais tant être belle. J'ai peur, j'ai déjà peur. Il me semble que vous ne faites que passer, que vous n'êtes pas vraiment installé ici, que vous êtes plein d'incertitude sur vous et sur tout. J'ai tort, n'est-ce pas ?

– Oui, Renée, bien tort. Je suis ce qu'on pourrait appeler le contraire d'un homme inquiet. J'ai une stabilité de caractère et de sentiments, une assiette dont il m'arrive même parfois d'avoir un peu honte. Certainement, il y a en moi quelque chose de changé depuis que je vous connais, Renée, et qui marque ma vie et mes attitudes. Il est vrai que je suis inquiet, mais d'une inquiétude qui répond justement à la vôtre. Moi aussi, j'ai peur. Je suis tenté de me dire que votre vie...

Elle ne voulut pas me laisser achever. « Oh ! non », dit-elle trois fois de suite et se mit à pleurer avec une grande douleur. Je lui disais mon cœur, il ne faut pas pleurer. Elle pleurait sur mes joues, sur mes mains. J'étais bouleversé, je me sentais compatissant comme un buvard. Chérie, doux cœur et petit canard, voilà ce que je

lui disais dans les oreilles.

« Roland, je vous demande pardon, j'étais un peu malheureuse. Depuis déjà cette nuit. Je vous ai téléphoné, pardon Roland, téléphoné et vous n'étiez pas là.

– Comment ? c'était vous ? deux fois, n'est-ce pas ? la première, j'ai cru que j'avais rêvé. La deuxième, mal réveillé, je suis venu trop tard au téléphone. Ma petite enfant, mon Dieu, si j'avais su. Naturellement, j'aurais dû, ah ! oui, dû.

– Surtout, n'allez pas penser que je vous ai appelé pour savoir si vous étiez chez vous à une heure du matin. Je jure que non. J'étais triste, j'avais besoin d'entendre votre voix, oh ! Roland, je voulais vous entendre dire mon nom. Ce matin, j'avais envie de pleurer et il y a eu encore cette lettre.

– Une lettre ? vous m'effrayez.

– Mais non, ne soyez pas inquiet, ce n'est rien. Une lettre de Bucarest, insignifiante, quatre pages insipides pour ne rien dire, mais j'ai senti passer une ombre, une menace. Oh ! ne croyez pas que

son retour nous empêche de nous voir. Il ne peut même pas en être question et quand je parle d'une menace, je ne pense qu'à moi, à ce retour dans ma vie, dans tous les jours de ma vie. Si vous saviez, si vous le connaissiez. J'aurais voulu ne jamais rien vous dire de lui, mais mon cœur crève, je ne peux plus me taire. C'est vraiment un être odieux, détestable. Mais non, j'exagère, je ne dis pas la vérité. Ni odieux, ni détestable, même pas foncièrement stupide, il faut lui reconnaître aussi certaines qualités. Mais lourd, voilà ce qu'il est. Lourd. Et il ne le soupçonne même pas. Du reste, il ne sent rien, ne devine rien. Il n'y a pour lui que les évidences solides, les sentiments de grosse confection. Tout ce qui échappe à l'expression lui échappe et bien d'autres choses. Où ai-je trouvé la force et la patience de vivre avec un homme aussi médiocre ? peut-être dans je ne sais quel espoir, quel pressentiment de notre rencontre. Dites, Roland ?

— Ça se peut bien, Renée. Oui, ce doit être ça. Les femmes ont souvent de ces pressentiments. Et les hommes aussi, vous savez, Renée. Les hommes aussi.

– Mon chéri, tu es beau, tu es fin, tu es noble, toi, tu comprends. Je peux tout vous dire, à vous. Avec vous, je n'ai pas de pudeur, je parle, je pleure, je parle encore, je suis votre Renée tout le temps. Comme c'est étrange. Vous êtes là et j'ai besoin d'être claire, d'être simple. Et vous ne me connaissez pas, triste ménagère, petite-bourgeoise pincée, vaniteuse, avare, l'épouse d'un homme, quoi. Je suis ainsi parce qu'il faut bien qu'en face de lui, je me retranche. Lourd, je vous dis qu'il est lourd. Une façon de regarder toute chose comme un comestible. La veille de son départ pour Bucarest, à déjeuner, il mangeait du boudin. Il a dit avec un clappement : « Un bon morceau de boudin, c'est quand même bien bon. » Mon Dieu, je ne lui reproche pas d'aimer le boudin et de le dire, même avec un clappement. Mais pourquoi faut-il que chaque fois qu'il est sur le point d'ouvrir la bouche, je m'attende à une phrase comme celle-là ? Le pire est peut-être qu'étant lourd et d'une grosse écorce, il n'y ait pourtant rien dans sa conduite qui prête à un reproche sérieux. Jovial et consciencieux, il est aussi un bon père et un bon époux. Il fait ce qu'il

peut pour m'être agréable, il n'y a pas à dire le contraire. C'est justement ce qui me crucifie, car si je souffre des attentions d'un homme irréprochable à qui m'en prendrai-je, sinon à moi-même ? Je ne puis que m'accuser de mon erreur, de mon humiliante, de mon avilissante erreur. Un homme peut bien s'être trompé de femme et vivre avec elle et en souffrir. Il la supporte. Mais un homme qu'elle n'aime pas, une femme le subit. C'est ça qui est salissant et que rien ne peut racheter. J'ai honte de lui, j'ai honte devant vous à en mourir, mais j'ai bien plus honte de moi qui me suis trompée. Regardez-moi, méprisez-moi. J'aurai passé des années à essayer de m'accommoder et de tirer parti de mon erreur. C'est à peine si j'osais m'avouer la haine et l'éloignement que m'a toujours inspirés cet homme. Pourtant je le hais, je le hais.

– Il ne faut pas exagérer, Renée.

– Oui, je sais bien, mon cas est banal, il est classique, celui d'une femme qui croit avoir manqué sa vie, et qui rêve à d'autres destins plus beaux, plus dignes d'elle. Je suis de votre avis,

c'est assez comique. Il y a de quoi aiguïser la verve des gens d'esprit. Mais quand on est très bon, très indulgent, on se contente de sourire : Il ne faut pas exagérer. »

Renée eut encore une crise de larmes. Je me sentais moins bon, moins compatissant qu'à la première. Néanmoins, je fis de mon mieux pour la consoler. Pas de petit canard, mais des paroles graves, une façon un peu pédante d'examiner son cas et qui flattait sa douleur. Je comprenais sa tristesse, elle était la mienne, car je connaissais l'espèce d'homme dont elle avait à pâtir. Avec une délectation très amère, je lui en traçai un portrait assez ressemblant. En fin de compte, c'était celui d'un brave type. Renée y consentait, mais se rattrapait sur les ridicules du personnage qui devenait franchement amusant. Je me laissai aller à en rire avec elle. Je ne me sentais vraiment plus rien de commun avec ce pauvre Cérusier.

Vers 5 heures et demie, avant de regagner le quatrième étage, Renée eut encore une humidité à l'œil en songeant au lendemain qui était dimanche. Les enfants n'iraient pas à l'école et

lui prendraient son après-midi. Un jour sans me voir, c'était affreux. Timidement, elle me proposa de venir me rejoindre après le départ de la bonne, quand les enfants seraient couchés et endormis. À ces mots, ma conscience de père se révolta et tout d'un coup très Cérusier, je lui dis non, jamais de la vie, abandonner vos deux enfants, il peut arriver n'importe quoi. Mais :

« Si vous voulez, Renée chérie, c'est moi qui descendrai chez vous. »

Choquée, elle eut d'abord un sursaut et puis accepta, les yeux brillants. La perspective de m'introduire chez moi clandestinement me fit passer divers frissons et ondes, soit sur la peau, soit en dedans.

Après le départ de Renée, j'entrepris de mettre à jour ma correspondance d'affaires, ce qui me retint chez moi assez tard. Il était 8 heures et demie lorsque je descendis chez Manière. La Sarrazine, à laquelle je ne pensais plus depuis une semaine, dînait en compagnie. En me voyant entrer, elle eut un joli sourire heureux auquel je répondis par un sourire discret, presque distant.

La rencontre me gênait. J'étais tout à Renée, au drame de me retrouver chez moi le lendemain soir en étranger, et le retour de la Sarrazine, qui ne m'était pas indifférent, venait traverser ces émotions. À sa table, la conversation était animée. Elle s'y mêlait sans me regarder, avec un entrain et une allégresse dont je me sentais déjà presque jaloux. Je la vis plus belle que le premier soir où elle dînait à cette même place. Son beau visage aux traits un peu mâles m'apparaissait comme dans une lumière plus tendre, plus diffuse, et ses yeux d'anthracite avaient aussi un éclat plus doux. Elle était vêtue d'une robe de grosse étoffe laineuse, d'un bleu profond et moelleux avec un rang de boutons d'acier montant jusque sous le menton et dont la courbe en son renflement, bougeait à la cadence de son sein. L'une des séductions de la Sarrazine, j'y ai beaucoup pensé depuis, était sa propreté qui semblait être une vertu de son corps plus encore que le résultat de soins attentifs.

Je commençais à dîner lorsqu'elle vint s'asseoir à ma table en face de moi. Le menton appuyé sur le dos de la main, son regard dans le

mien, elle me dit de sa voix un peu rauque :

« Vous voilà. Vous m’avez quittée bien brusquement ce premier soir où je vous ai vu. J’étais fâchée. Je ne voulais plus vous voir. Je ne suis pas venue à votre rendez-vous du lendemain. Et puis je suis partie en voyage et là-bas j’ai pensé à vous. J’étais heureuse, mais j’avais peur de ne pas vous retrouver. Est-ce que vous m’avez attendue aussi ? Est-ce que vous avez pensé à moi ?

– Sarrazine, que vous êtes belle.

– Regardez à ma table, en face de vous, cette jeune femme brune. Un soir, à minuit, je suis allée la rejoindre dans sa chambre pour lui dire. Je lui ai dit que j’étais la Sarrazine, que je vous aimais. J’ai parlé de vous comme d’un fiancé. Je n’avais pas votre adresse, mais je vous ai écrit des lettres que j’ai déchirées, des lettres de seize ans. Que je me sens changée. Anna dit que je parais plus jeune. C’est vrai ? Vous ne dites rien. Je suis rentrée de voyage hier. Je repars ce soir, oui, tout à l’heure, pour cinq jours. Je serai rentrée jeudi soir au plus tard. Voulez-vous jeudi

soir ? à 8 heures ? où ? Bon, au Junot. Je vous aime. »

X

J'avais accueilli presque avec soulagement cette semaine de répit que me laissait le voyage de la Sarrazine. Au cours de notre bref entretien, elle avait fait allusion à un battement de deux heures qu'elle prévoyait entre la fin de son dîner et l'instant de partir pour la gare. J'aurais pu lui demander de m'accorder ces deux heures. Je savais qu'elle n'eût pas refusé, mais je ne dis rien. En me quittant pour aller rejoindre ses amies, elle avait murmuré, penchée sur ma table : « Votre joie ne se voit guère, mais je ne veux pas avoir peur. Pendant mon voyage, je reverrai votre air réservé et je me rassurerai en pensant que notre rencontre est pour vous une chose très grave. » À vrai dire, cette aventure n'avait pas encore à mes yeux beaucoup d'importance, mais je savais qu'elle en aurait le jour où elle commencerait vraiment. N'ayant plus d'épouse devant qui rougir d'un mensonge, il ne faisait

aucun doute que je me laisserais domestiquer par la Sarrazine. Je me sentais d'autant plus désarmé que j'aurais de belles raisons à me donner pour oublier Renée et mes enfants. Aussi n'étais-je pas trop impatient de me mettre dans ses griffes. Sans envisager de manquer notre rendez-vous, j'espérais vaguement de nouveaux sursis.

D'ailleurs, j'étais très occupé de cet autre rendez-vous que j'avais avec Renée le lendemain soir. J'y pensai toute la journée du dimanche. Une désillusion m'attendait au dernier moment. Le soir, en rentrant chez moi, je trouvai sous la porte une lettre de Renée m'informant qu'une de ses cousines de Blois, venue passer quelques jours à Paris, s'était installée chez elle. Nous l'avions toujours accueillie avec empressement et il n'était pas possible de l'envoyer à l'hôtel. Les jours suivants, Renée eut du mal à se rendre libre. Cousine Janette, qui l'aimait beaucoup, ne la quittait presque pas. Je téléphonai à l'oncle Antonin pour lui demander de venir la chercher et de la retenir à Chatou au moins pendant vingt-quatre heures, mais sa voiture était, selon son expression, dans une période de mue et il n'avait

pas le cœur à s'éloigner de la porcherie alors que le moteur, les roues, la carrosserie, écartelés et épars, réclamaient tous ses soins. L'esprit ailleurs, il ne s'intéressa que distraitement à mes préoccupations.

Renée m'avertit par un mot que le mardi après-midi, devant accompagner sa cousine au Bon-Marché, elle ferait en sorte de se perdre dans la foule et de me retrouver dans un café de la rue de Sèvres. Il était plus de cinq heures lorsqu'elle arriva au rendez-vous. Elle avait eu beaucoup de mal à tromper la vigilance affectueuse de cousine Janette qui l'avait rattrapée deux fois au milieu de la foule. L'attente m'ayant paru longue, mon humeur s'en ressentit et je vis d'assez mauvais œil qu'elle eût acheté un manteau de panthère. L'année précédente, j'avais eu toutes les peines du monde à lui faire accepter un manteau d'astrakan dont la dépense lui paraissait une folie inutile. Elle s'était finalement résignée à en choisir un au meilleur marché. Il avait probablement coûté moins cher que ce trois-quarts en panthère dont la qualité me parut des plus belles. Elle était très élégante, mais je ne lui

en dis rien, pourtant flatté de l'intérêt que suscita parmi les groupes attablés son entrée dans le café. J'écoutai d'un air assez froid ses plaintes au sujet de cousine Janette.

« Il est tard, fis-je observer au bout d'un moment. Si vous voulez, nous nous promènerons un peu. »

Nous marchions silencieux, dans la rue de Sèvres, Renée peinée de ma froideur et moi aussi. Elle levait sur moi des yeux que je devinais anxieux, mais je feignais d'être distrait. Rue du Dragon, elle prit mon bras et dit timidement d'une voix qui tremblait un peu :

« Roland, je vous ai fâché ? Je vous demande pardon.

— Mais non, pas fâché. Pourquoi voulez-vous que je sois fâché ? »

Renée ne répondit pas, déçue et blessée par ce refus de me laisser fléchir. La rue était sombre, peu passante. Un sot orgueil me retint encore de la serrer dans mes bras et d'apaiser son chagrin. Je sentais sa main trembler sur mon bras.

Quelques minutes, la promenade se poursuivait dans un silence douloureux. Nous arrivions auprès d'une station d'autobus du boulevard Saint-Germain lorsque Renée, serrant ma main dans les siennes, leva vers moi son visage égaré par l'angoisse.

« Roland, me dit-elle, ce n'est pas fini ?

– Renée, à quoi pensez-vous ? Je viens d'être bête et injuste. Punissez-moi, mais n'ayez plus peur. Quand on a fait souffrir un être cher et qu'on a vu dans ses yeux une si grande angoisse, il faut bien qu'on l'aime toute sa vie.

Son visage se détendit. Elle baisa la manche de mon pardessus, et, appuyant sa tête à mon épaule, eut un sourire ravi. Des voyageurs qui descendaient d'un autobus à l'arrêt regardaient cette joie si belle et, parmi eux, à l'instant où nous arrivions à sa hauteur, Julien Gauthier. Il m'avait certainement reconnu. Son regard, dur et insistant, s'était fixé sur le mien. La rencontre m'effraya un peu. Elle pouvait faire renaître dans l'esprit de Julien le dangereux soupçon qu'y avaient éveillé mes confidences. Mon intimité

avec Renée et le peu de soin que nous mettions à la dissimuler devaient non seulement l'indisposer contre moi, mais lui donner à penser que nous n'avions plus rien à redouter du mari. De là à supposer que je l'avais fait disparaître, il n'y avait peut-être qu'un pas. Me sachant l'amant de Renée, ma folie lui apparaissait sûrement sous un jour nouveau. Il pouvait très bien y voir le détour inconscient d'une volonté criminelle. Je ne fus pas longtemps à faire toutes ces réflexions. Renée n'avait rien vu et ne savait même pas où elle était. Je lui fis presser le pas, mais Julien Gauthier nous dépassa et, doutant peut-être s'il avait bien vu à mon bras la femme de Raoul Cérusier, tourna la tête vers nous et nous dévisagea sans se gêner, d'un regard menaçant et inquiet. Il parut hésiter s'il parlerait à Renée et je crois que, seul, dut le retenir un sentiment d'antipathie qu'elle lui avait toujours inspiré. Elle l'avait reconnu. Lâchant mon bras, elle murmura, l'air effrayé : « Un ami de mon mari. Vous avez vu avec quelle insistance il nous a regardés ? Quel mufle. Mais je l'ai toujours tenu à l'écart et il se venge aujourd'hui. » Elle lui avait, en effet,

toujours marqué, ainsi qu'à tous mes amis d'avant mon mariage, une hostilité qui était de principe, pressentant le danger de ces vieilles camaraderies qui peuvent réveiller chez l'époux le plus docile des habitudes de libre examen. Julien n'avait du reste jamais rien fait pour vaincre cette résistance, car ma femme l'agaçait presque visiblement dès les premiers temps de notre mariage et ils en étaient venus assez vite à se détester. Ce fut cette raison-là, je l'ai su depuis, qui le retint déjà d'aller la trouver le jour où je crus pouvoir le mettre dans mon secret.

Je fus un peu étonné de l'attitude de Renée et de l'anxiété que lui causa cette rencontre. À quelques mots qui lui échappèrent, je compris qu'elle avait très peur d'une indiscretion de la part de Julien. Pourtant, il n'y avait pas plus de cinq minutes, elle eût accepté avec indifférence de voir son foyer brisé pour une parole de moi qui la rassurât. Je me dis qu'elle était disputée par son rôle d'épouse et par celui d'amante, comme je l'étais moi-même par mon double personnage, et de conclure que tout ce que m'avait apporté ma métamorphose, le premier venu peut le trouver en

soi. Cependant, Julien nous précédait de quelques pas dans la rue des Saints-Pères où j'avais cru devoir le suivre en homme qui n'avait rien à craindre de lui. Il se retournait parfois et, nous voyant marcher l'un à côté de l'autre en gardant un intervalle correct, il pouvait croire que notre abandon de tout à l'heure n'avait été qu'une apparence. De plus en plus nerveuse, Renée finit par me prendre à partie.

« Pourquoi lui avoir emboîté le pas ? dit-elle. C'est ridicule, on dirait que vous vous ingéniez à le provoquer. »

Je voulus lui expliquer mon calcul. Elle ne m'en laissa pas le temps.

« Naturellement, vous n'écoutez que votre fantaisie sans vous soucier des suites que peut avoir cette rencontre. Vous êtes libre, vous, mais moi, j'ai un mari, j'ai des enfants. Vous n'êtes pas obligé de vous y intéresser, mais c'est ma vie.

— Ne vous emportez pas, Renée. Il pourrait vous entendre et croire à une querelle d'amoureux. »

Au bout de quoi j'éclatai d'un petit rire sec, comme on fait au théâtre pour ajouter à l'acidité d'une réplique. Renée, toute à son inquiétude et âcreté d'humeur, n'en perçut pas l'intention. Nous tournâmes vers la rue Jacob et, Julien hors de vue, elle me dit avec un tendre sourire, mon chéri, j'ai été méchante. Je lui répondis mais non, vous êtes sans artifice, voilà tout. Oh ! Roland, vous ne voulez pas comprendre. Mais si, à merveille. Et ainsi de suite jusqu'à 6 heures et demie. Le vrai drame commença pour moi vers 9 heures du soir dans la solitude de mon appartement, à me demander ce qu'allait faire Julien Gauthier. S'il se décidait à avertir la police, j'étais perdu. Sans doute ne pourrait-on faire la preuve que j'avais supprimé Cérusier et j'étais bien décidé, le cas échéant, à renier les confidences que j'avais faites à Julien. Mais je n'avais pas d'état civil, pas de répondant. Les faux papiers que je songeais à me procurer ne m'auraient servi à rien en pareille occasion. Je me rassurais en songeant que Julien croyait tenir la preuve que son ami était parti pour Bucarest. Il devait craindre qu'à son retour de voyage,

Cérusier ne se trouvât en danger de mort et peut-être en avait-il acquis ce soir la certitude, mais rien ne l'autorisait à penser que le crime fût accompli. On pouvait raisonnablement supposer qu'il se bornerait à surveiller le retour de Raoul afin de le mettre en garde sans perdre un instant. Peut-être même lui écrirait-il. En tout cas, s'il avertissait la police, il n'oserait, pour alimenter de simples soupçons, faire état de la trahison de Renée. Il lui faudrait donc se contenter de rapporter notre conversation au café et de donner un signalement assez vague de ma personne. La police enquêterait chez moi, à mon bureau, téléphonerait au consulat de Roumanie où j'avais eu soin de faire viser mon passeport et, rassurée, classerait l'affaire. L'absence de Cérusier se prolongeant de façon anormale, il lui faudrait bien, un jour, rouvrir le dossier, mais d'ici là, j'aurais eu le temps de prendre mes dispositions. Je dormis très mal. Je passai une partie de la nuit à imaginer mon arrestation et surtout mon interrogatoire. « Donc, me disait le commissaire, vous êtes né à X... le 1^{er} juin 1900. Bon. Vos parents exerçaient dans cette ville la profession

d'horloger. C'est bien ça ? – Oui, monsieur le commissaire. – Vous mentez une fois de plus. Pas plus à X, qu'à Y, qu'à Z, vous ne figurez sur les registres de l'état civil. À la fin, j'en ai assez de vos mensonges. Brigadier Lefort, travaillez-moi cet homme-là jusqu'à ce qu'il décline sa véritable identité. – Monsieur le commissaire, je vais tout vous dire. J'ai subi une métamorphose. – Une métamorphose, mais c'est très intéressant. Je me suis toujours passionné pour les métamorphoses. – Oui, un jour brusquement, j'ai changé de visage. J'ai pris celui d'un autre homme. Je ne pouvais plus prétendre à être Raoul Cérusier. J'ai dû aussi changer de nom. – Comme c'est curieux. Brigadier, approchez un peu, pour le cas où notre ami aurait besoin de vous. Ainsi vous avez changé de visage. Vous avez dû en être bien malheureux. – Je vous crois, monsieur le commissaire. Pensez quel bouleversement. – Soyez tranquille, mon garçon, vos misères vont prendre fin. On va bien vous soigner. Je connais justement un établissement où les médecins sont spécialisés dans les métamorphoses. – Non, laissez-moi partir ! Je ne veux pas ! Laissez-moi !

Je veux m'en aller ! Non, non, non ! – Brigadier, camisole. »

Cette mauvaise nuit me laissa au réveil dans un état d'inquiétude et de nervosité qui explique peut-être l'étrange conduite que j'eus avec Lucienne ce matin-là. Mon travail me donnait maintenant une raison de me rendre chaque jour à mon bureau et en tout cas un prétexte. En entrant, et en général lorsque j'y pensais à l'extérieur, je me promettais d'observer à l'égard de Lucienne une attitude qui me relevât dans son opinion, mais auprès d'elle, mon désir de plaire l'emportait et je revenais malgré moi à ces petites habiletés qui consistaient à me poser en protégé. Ce désir de plaire avait des excuses. C'était aussi celui de retrouver l'amour d'une femme et son amitié. Je sentais réellement le besoin d'être protégé contre l'isolement. Il y avait dans cette belle fille honnête au regard de lumière une force et une douceur qui invitaient à y chercher asile et il semblait qu'en la serrant dans ses bras on dût faire son salut. Pourtant, son attitude de plus en plus réservée qui allait souvent jusqu'à la froideur, ne m'encourageait pas à me livrer. Je

me risquais à lui dire, le regard noyé, mon Dieu que vous êtes charmante, ou bien lisant, tous deux au même papier, j'appuyais ma tête à la sienne ou encore, sous la table, les genoux. Chaque fois, elle me ramenait grand train à mes moutons, avec une façon sèche qui me laissait humilié.

Ce matin-là, je ne vis pas M^{me} Lagorge à son guichet. Je dis tiens, M^{me} Lagorge n'est pas là ? Elle m'a fait téléphoner tout à l'heure qu'elle était souffrante, répondit Lucienne. De nous savoir tous les deux seuls m'émut. Je me pris à penser aussitôt à des aveux à plein gosier, à des clameurs passionnées, un ronflement d'orgue à tout emporter. J'y pensais par jeu. Ce fut d'un ton posé que je fis part à Lucienne de ce qui m'amenait au bureau. Il s'agissait d'un client hésitant auquel il aurait fallu consentir des prix un peu au-dessous de la limite. Elle seule avait pouvoir d'en décider. Il y eut entre nous un échange de vues à ce sujet. Nous étions debout au milieu du bureau. Je plaçais l'importance de l'affaire, mollement, trop occupé de Lucienne, de son visage clair et sérieux, de son grand corps

d'athlète au parfum d'adolescence. Elle cherchait dans sa mémoire un précédent qui fût autorité et l'effort de réfléchir lui faisait pincer la bouche et froncer le sourcil. À la fin de la regarder, je me sentis tout en cœur. Prenant sa tête dans mes deux mains, je la pressai contre ma bouche en murmurant des paroles ferventes. Elle me repoussa d'une main rude et, les yeux pleins de colère, me dit d'une voix calme :

« Vous êtes idiot, complètement.

– Lucienne, je vous aime. Je vous en prie, écoutez-moi. Je vous demande de m'épouser.

– C'est impossible.

– Lucienne, comprenez-moi. Vous êtes fâchée. Je sais, je suis maladroit, je me fais détester de tout le monde. Ne dites pas c'est impossible. Ne répondez pas légèrement ou sous le coup de la colère. Vous êtes toute ma vie.

– Je vous réponds, cette fois sans colère : c'est impossible. »

Le ton était net. Il n'y avait pas à y revenir, mais j'étais gonflé de grands sentiments et mon

amour me semblait une très belle chose. Je ne pus accepter d'être ainsi arrêté dès le départ. Il me fallait au moins un débat pathétique qui donnât de l'étoffe à ma défaite. Mettant à profit l'absence de M^{me} Lagorge, je me mis à clamer que ma vie était brisée, que j'avais été bien fou de croire que le destin se ravisait. Voué au malheur d'une solitude qui étreignait tous les monstres hors série de mon espèce, voilà ce que j'étais. Moi si content de vivre, je maudis l'heure de ma naissance. Lucienne ne disait rien. Dans l'espoir d'accrocher le débat, je lui reprochai de s'être jouée de moi, d'avoir tout fait pour encourager mon sentiment alors qu'elle méditait une rebuffade. Excédée, elle se dirigea vers la porte.

« Je vous dégoûte ?

– Oui, un peu », dit-elle avant de passer dans l'autre pièce.

Le ton de mépris sur lequel Lucienne prononça ces paroles me mit hors de moi. Ce fut à cet instant-là que dut jouer le handicap de ma nuit d'angoisses et de cauchemars. Une colère de brute, qui me laissait pourtant assez de raison

pour comprendre l'ignominie de ma conduite, me monta à la tête comme un alcool. Je me précipitai derrière elle, je faillis arracher la porte. Lucienne était assise sur la table, une jambe pendante, la tête tournée vers la fenêtre. Je m'approchai d'elle et lui dis, cette fois sans crier, mais d'une voix que la rage embarrassait :

« Je vous dégoûte ? Et Cérusier, il ne vous dégoûte pas, hein ? Vous l'aimiez bien, lui. Au Bourget, il m'a tout raconté. Quinze jours, ça a duré. Il m'a tout dit. Un jour, un jour comme aujourd'hui, Lagorge n'était pas là. Vous aviez passé la matinée dans son bureau à classer des papiers et il vous avait prise dans ses bras plusieurs fois. À midi, il vous a dit à l'oreille : "Je vais fermer à clé la porte d'entrée." Vous êtes devenue toute rouge d'émotion, de bonheur. Je vous dis qu'il m'a tout dit.

Lucienne m'avait d'abord regardé avec effarement, puis son visage s'était durci et je pus croire qu'elle allait me gifler, mais elle détourna la tête vers la fenêtre. Je voyais battre ses cils et ses mâchoires se serrer dans l'effort qu'elle

s'imposait pour retenir ses larmes. Ma présence ne l'offensait plus et mes paroles ne l'atteignaient plus dans son orgueil. C'était en elle un effondrement, une blessure de l'âme. Je m'en rendis compte, mais je voulais voir ses larmes jaillir. J'attendais ce témoignage avec un sentiment d'âpre jalousie auquel se mêlait pourtant un autre sentiment, de reconnaissance et d'admiration. Mais la fureur d'abîmer, de salir, m'emportait.

« Je peux dire qu'il ne m'a rien laissé ignorer. Son voyage d'affaires à Nancy, dans lequel vous l'avez accompagné alors que vous étiez soi-disant souffrante pour M^{me} Lagorge. Les deux jours passés là-bas. Les deux nuits. Il paraît que vous aviez un pyjama blanc qui était un ravissement. Mon vieux, me disait Cérusier – vous savez comme il est, un peu vulgaire – mon vieux, on aurait dit une princesse des neiges. Oh ! je ne vous répéterai pas tout ce qu'il m'a dit, par exemple à propos d'une paire de bas, le premier matin à Nancy, ou d'une certaine promenade en taxi. Je ne pourrais pas. Je n'ai pas la chance de savoir me faire aimer, moi. Je ne suis qu'un

mufle, un triste sire, mais il y a encore des choses qui m'arrêtent. Eh bien, je vous assure qu'elles n'arrêtent pas Cérusier. J'en étais honteux pour lui, et triste pour vous avant de vous connaître. Quel déballage. Et pourtant je ne suis qu'un vague camarade, perdu de vue depuis dix ans. Ah ! vous le connaissez bien mal.

Elle pleurait, la tête droite, les yeux grands ouverts. Les larmes coulaient au long de ses joues, tombaient sur le col blanc amidonné de son corsage, où elles faisaient de petites boursouflures.

« Il est allé jusqu'à me rapporter, de vous, cette première parole après l'amour, si belle, vous savez : "Tes yeux..." »

Lucienne eut un sanglot, puis une plainte qui s'entendit à peine, une plainte de petite fille blessée. Je vis sa grande main qui pendait ouverte, comme n'ayant plus rien à retenir et laissant la vie s'en aller. Il me sembla que mon cœur, soudain, s'ouvrait en deux. Je tombai à genoux et lui demandai pardon.

« Ne me croyez pas, Raoul n'a jamais rien dit.

Je vous jure. Un jour, je vous dirai. Je vous écrirai comment j'ai su, mais soyez sûre que jamais Raoul ne m'a parlé de quoi que ce soit. Ah ! Lucienne, vous ne me croyez pas maintenant, vous ne pouvez pas me croire et c'est maintenant que je dis la vérité.

— Allez-vous-en, murmura Lucienne. Laissez-moi. »

Je me relevai et sortis sans bruit à reculons. J'étais désespéré et j'avais tant d'horreur de ma conduite et de moi-même que, dans la rue, je me mis à courir comme si j'avais voulu fuir et laisser loin en arrière, cette bête hideuse qui venait de surgir en moi. Dans ma course, je me heurtai à une sorte d'hercule en chandail, qui, d'une seule main me prit par le bras et dit en me faisant faire un demi-tour : « Eh ! l'artiste, il faudrait vous montrer un peu mieux éduqué. » Sans égard à la direction et toujours courant, je revins sur mes pas et m'arrêtai devant l'immeuble où se trouvait mon bureau. Une idée venait de surgir à mon esprit et me glaçait de peur. J'avais laissé Lucienne dans un tel état d'accablement et vidé

son âme d'un sentiment si plein que son bel équilibre naturel ne me semblait pas pouvoir y résister et qu'elle dût se tuer. Je voulais remonter auprès d'elle et je n'osais pas. La honte et aussi la crainte que ma présence odieuse ne l'inclinât justement à cette résolution me clouaient sur place. Mon angoisse devait être visible, car le costaud que j'avais bousculé tout à l'heure, venant à me dépasser, m'interpella de nouveau, cette fois avec un accent de sympathie. « Monsieur a des peines ? » dit-il sans attendre de réponse. Après plusieurs minutes d'hésitation, je pris le biais d'aller téléphoner à Lucienne de Bucarest.

« Allô ! c'est M^{me} Lagorge ?

— Non, dit une voix étranglée que j'eus de la peine à reconnaître.

— C'est Lucienne ? Ici Cérusier. Je vous téléphone de Bucarest, retour d'un voyage à Sofia. Ça va ?

— Je vous remercie.

— Rien de nouveau au bureau ? Les affaires

marchent ? Et le nouveau, il travaille un peu ?

– Oui, il travaille.

– Lucienne. Vous avez une drôle de voix. On vous dirait presque fâchée. Je vous ai téléphoné parce que j’avais envie de vous parler, d’être avec vous. »

J’entendis un sanglot dans l’appareil, puis un balbutiement.

« Lucienne, vous pleurez.

– Moi ? non. À propos, votre ami, M. Colbert, est venu tout à l’heure me demander s’il pouvait, exceptionnellement, consentir à un nouveau client une diminution de prix. »

Elle m’exposa l’affaire en détail et j’en profitai pour provoquer une discussion d’ordre professionnel. Lucienne semblait oublier son chagrin et reprenait du ton. Je finis par lui dire :

« Je vous aime tant qu’il faut bien que je vous donne raison. Faites donc comme il vous plaira. Mais jurez-moi que vous ne m’oubliez pas.

– Mon Dieu, soupira-t-elle, je peux bien vous le jurer. »

Ce soupir, qui me parut infiniment tendre, servit de conclusion à l'entretien, car je coupai volontairement la communication. J'aurais péniblement supporté de l'entendre dire qu'elle m'aimerait toujours et malgré tout. Du reste rien ne m'autorisait à croire qu'elle dût parler ainsi et l'accent de ses paroles aurait pu aussi bien être interprété dans un tout autre sens. Mais depuis que j'avais séduit ma femme, je me sentais intuitif en diable, principalement pour les choses du cœur.

L'après-midi, ayant affaire dans le centre, je ne pus m'empêcher de venir rôder aux environs de mon bureau. J'étais obsédé par ma triste aventure du matin, quoique n'ayant plus de craintes pour Lucienne. Trois fois, je passai devant la porte de l'immeuble sans aucune volonté d'y pénétrer, n'ayant d'autre désir que celui d'apaiser mon obsession. Le ridicule d'un pareil manège finit par me gêner et je me disposais à changer de trottoir lorsque j'aperçus au milieu de la rue, seul au bord d'un refuge, Julien Gauthier qui attendait l'instant de traverser. Sa présence dans ces parages, au

lendemain qu'il m'avait vu en compagnie de Renée, me parut alarmante. Il était souvent venu me voir à mon bureau et connaissait Lucienne qu'il trouvait charmante. L'idée devait lui venir tout naturellement de se concerter avec elle sur la conduite à tenir à l'égard du fou. En effet, je le vis pénétrer dans l'immeuble, puis dans l'ascenseur et lorsque celui-ci eut commencé sa lente ascension, je pus entrer à mon tour et, depuis le rez-de-chaussée, m'assurer sans risque d'être vu, qu'il s'arrêtait au troisième étage.

XI

L'oncle Antonin, alerté par téléphone, devait me rejoindre le soir même dans un café du boulevard de Clichy, qu'il m'avait indiqué. J'y fus à neuf heures et demie et comme il n'était pas arrivé, je préfèrai l'attendre en faisant les cent pas dans la rue au moins quelques instants. Dans l'état de nervosité où j'étais, j'aurais mal supporté l'attente sur une banquette. Il faisait un froid humide, le brouillard formait des cernes autour des becs électriques. J'arpentais celui des deux trottoirs qui, n'ayant à peu près rien à proposer à la curiosité des noctambules, perd à cette heure du soir son animation de la journée. Au coin d'une rue, j'avais fait à peine cinquante pas, une fille me dit, dis petit loup, regarde comme je suis bien faite. Son parler traînant me rappela celui de ma province natale. Elle était très jeune et sa taille menue, sa minceur, la faisaient paraître plus jeune encore. Elle devait être

nouvelle dans le métier, une petite bonne que la rue venait d'enlever à sa cuisine. Elle saisit la manche de mon pardessus, et je pus voir sa main, petite, mais rouge et gonflée, qu'elle n'avait pas encore eu le temps de soigner. Je m'étais arrêté, je regardais son joli visage un peu roublard, surtout naïf. Dans la situation menaçante où je me débattais, il me sembla que la petite bonne m'offrait une échappée. L'envie me prit de la suivre ou plutôt de m'enfuir avec elle loin de Paris et d'accrocher ma vie et mes soucis à cette frêle remorque. Seuls les hommes sérieux et appliqués éprouvent avec cette fièvre soudaine le désir de jeter les dés en misant sur la chance la plus dérisoire, celle qu'ils ne sauraient rencontrer dans les travaux d'une existence aigre et compliquée.

« Alors, petit loup ?

– Il fait froid, dis-je. Quel sale temps, quelle sale vie. Dites-moi, vous n'aimeriez pas oublier un peu tout ça et aller vers d'autres pays avec du soleil et tout ce qui manque ici ? On prendrait le train, peut-être le bateau...

– Minute, coupa la petite bonne, ne te dérange pas. J’ai déjà compris, mais je ne marche pas pour la traite des blanches. »

Elle eut un petit rire de commisération et son regard brilla d’orgueil et de joie.

– Le métier que je fais là, faut pas te figurer, c’est en attendant. Regarde-moi bien et rappelle-toi de moi. Dans deux mois et peut-être avant, je ferai du cinéma. Parce que mon ami, il est dans le cinéma. »

Curieux d’en apprendre davantage, je lui proposai de boire un grog. Chemin faisant, elle bavarda.

« Ce métier-là, comme je t’ai dit, c’est en attendant. Mais c’est aussi pour me préparer, à cause de l’atmosphère. Victor, il veut que je joue des rôles réalistes. Moi, j’aurais mieux aimé le genre pensionnaire, jeune fille du monde ; mais réaliste, c’est bien aussi. Comme dit Victor, chacun a ses dispositions. Moi, c’est réaliste, il l’a bien vu du premier coup. En ce moment, il prépare un film pour moi. On tournera les extérieurs sur la côte d’Azur ou en Argentine, il

hésite encore. Ce qui me plaît, c'est qu'il y aura aussi un rôle pour ma sœur Léonie. On va la faire venir de province ces jours-ci. »

Je me laissais conduire vers le café de son choix. Nous n'avions pas encore quitté le trottoir sur lequel je me promenais. Une camionnette, qui venait à notre rencontre s'arrêta tout près de nous. Je saisis la petite bonne par le bras et penché sur elle pour me faire entendre malgré le ronflement du moteur, je m'écriai :

« Mais c'est idiot ! Vous n'allez tout de même pas vous laisser prendre à cette histoire de cinéma. C'est cousu de fil blanc. Comprenez donc que votre Victor est une crapule.

— Minute. Je sais, il y a des types qui essaient d'attraper les filles avec ça. Victor me l'a dit. Mais minute. Moi, Victor, il m'a fait tourner à l'essai. Et je me suis vue sur un écran. Oui, sur un écran, je me suis vue. C'est formidable. Sur un écran. »

À cet instant, une main s'abattit sur mon épaule et je fus tiré en arrière. Pensant que ce fût Victor, je me retournai, prêt à me défendre.

C'était l'oncle Antonin dont le regard me parut tout de suite inquiétant. À la vue de cet homme à longues moustaches, qu'elle crut sans doute être un policier, la petite bonne prit ses jambes à son cou et, traversant le boulevard, se perdit dans la foule. L'oncle me regardait fixement, avec un air de mépris. Comme je m'étonnais de cette attitude, il proféra enfin d'une voix coupante :

« Voyou. Vous vous êtes bien fichu de moi, avec votre histoire de métamorphose. Et moi qui ai donné dans le panneau du premier coup. Ai-je été assez stupide. Je me battrais.

— Mais qu'avez-vous, oncle ? Qu'est-ce qui vous fait croire tout d'un coup ?

— Tout, maintenant, me le fait croire, tout. Misérable. Et pourtant, je serais encore dupe de vos mensonges si je ne vous avais pas surpris en train de cavalier avec une poule. Mais je vous ai vu. Je vous ai vu.

— Je ne comprends pas. Quel rapport établissez-vous entre le fait de cavalier avec une poule, comme vous dites, et mon identité ?

– Quel rapport ? Ah ! mon garçon, vous vous croyez très malin et vous l’êtes en effet, mais vous n’avez pas pensé à tout. Ou alors, vous connaissez bien mal mon neveu. Sachez que Raoul est un homme sérieux, un homme qui ne connaît que son devoir, enfin quoi, un homme. Jamais Raoul ne profiterait d’un moment de solitude pour se pendre au bras d’une fille de trottoir comme je viens de vous voir faire. Non, jamais.

– Avec ça ! Raoul était un homme sérieux, mais il avait aussi ses moments de faiblesse. Mais voilà maintenant que vous me faites parler de lui à la troisième personne. C’est insensé !

– Ah ! Ah ! Je vous y prends !

– Oncle. Je vous en supplie. Regardez-moi. Non, ne me regardez pas, mais écoutez-moi, écoutez la voix de votre neveu. Un faux ami peut bien s’y tromper, mais vous ! Vous ne me croyez pas. Laissez-moi vous dire au moins comment les choses sont arrivées. Je faisais les cent pas en vous attendant. Une gamine m’accoste. »

Je lui racontai l’histoire de la petite bonne,

qu'il écouta sans interrompre.

« Quand vous êtes arrivé, j'essayais de lui faire comprendre sa naïveté. Je l'avais prise par le bras dans un mouvement de pitié et plutôt de colère, comme pour la secouer et donner plus de poids à ma parole.

— Pauvre gosse, dit l'oncle Antonin. C'est monstrueux. On pourrait peut-être essayer de la retrouver.

— Impossible et d'ailleurs inutile. Alors, oncle, avez-vous toujours les mêmes raisons de croire que je suis un voyou et un imposteur ?

— Non, bien sûr. Je ne demande qu'à croire que vous êtes mon neveu. »

Sa réponse était à la fois évasive et réticente, peut-être à son insu. En outre, il continuait à employer, en me parlant, la personne de politesse au lieu de me tutoyer comme il faisait toujours. Qu'il ne l'eût pas fait exprès, c'était presque certain. Ce n'en était pas moins alarmant. Nous allâmes nous asseoir au café où nous avions rendez-vous. En passant auprès de la camionnette

qui l'avait amené, il m'expliqua que la bagnole n'était pas encore en état de rouler et me décrivit les importantes transformations qu'il était en train de lui faire subir. Il en parlait encore lorsque nous étions assis. Le sujet l'avait mis en confiance, comme s'il eût retrouvé, dans la métamorphose de sa voiture, des raisons de croire à la mienne. Il recommençait à me tutoyer.

« Alors ? demanda-t-il. Qu'est-ce qui ne va pas ? Tu m'as fait peur, au téléphone.

— Ma situation se complique. Elle devient même dangereuse. Je crois que Julien Gauthier s'est mis en branle. »

Au nom de Julien Gauthier, qui évoquait une certaine attitude d'esprit à l'égard de mon aventure, son visage se rembrunit et je sentis qu'il faisait effort pour refouler un doute au fond de sa conscience. Son regard était changé. Je poursuivis néanmoins :

« Voilà ce qui s'est passé. Hier soir, vers 6 heures, je me promenais avec Renée, et Julien nous a rencontrés. Il s'est retourné et nous a dépassés pour s'assurer qu'il n'avait pas fait

erreur. Il a été d'autant plus surpris que je donnais le bras à Renée. Pour lui, le cas était clair. Il ne nous a rien dit, ne nous a pas salués, mais il n'a mis aucune discrétion à nous examiner, un peu comme on examine des coupables qui auront à rendre des comptes. Il doit penser que décidément, je prends beaucoup de place dans la vie de son ami Raoul et peut-être toute la place.

– Évidemment, fit l'oncle malgré lui et comme si ma réflexion l'eût frappé.

– Pourquoi dites-vous évidemment ?

– Je dis évidemment, parce que c'est évident. »

J'avais cédé en lui posant cette question à un mouvement d'humeur. Il y répondait avec un accent de défi. Un peu plus, il eût ajouté : « J'ai bien le droit d'avoir mon opinion. » Je crus devoir en rester là de mes confidences. Il y eut entre nous une minute de silence pénible. Je sentais se détacher de la vérité le seul être qui fût pour moi un témoin ayant regard sur les deux versants de ma destinée. S'il me refusait son

crédit et son témoignage, je pourrais croire que toute mon aventure n'était qu'un écart de mon imagination. Il me semblait assister à une agonie. L'oncle n'était pas moins troublé et me considérait avec anxiété. Les soupçons s'imposaient à son esprit, l'absurdité d'une pareille métamorphose lui apparaissait de plus en plus clairement et il n'hésitait encore que par un sentiment de fidélité à soi-même. Jouaient aussi en ma faveur ce lien d'amitié et de complicité qui s'était créé entre nous, et surtout son effroi en face d'un dilemme aussi catégorique, car il fallait être pour ou contre moi, décider si j'étais une crapule ou une victime. Ce choix difficile, l'oncle avait pu le faire tout à l'heure sous le coup de la colère.

Une évidence trompeuse le lui avait imposé. De sang-froid et en prenant le temps de la réflexion, il hésitait à se ranger à un parti. Je crus pouvoir faire une tentative pour reprendre l'avantage.

« Oncle, parlons franchement. Vous avez encore des doutes et plus que des doutes. Je vais

vous poser la question que j'aurais faite à Julien si nous avions poussé la discussion plus avant. Si je n'étais pas Raoul Cérusier, pourquoi diable aurais-je été vous faire des confidences ? C'était pour moi un gros risque. Avais-je besoin de vous pour devenir l'amant de Renée ? non. Ai-je essayé de vous extorquer de l'argent ? J'aurais pu profiter de votre confiance et de votre générosité, puisque vous m'avez offert votre bourse. L'ai-je fait ? On peut encore concevoir que j'aie voulu m'assurer votre concours et disposer de votre autorité auprès de Renée pour la persuader que j'étais son mari. Mais chaque fois que vous m'avez proposé d'intervenir dans ce sens, je m'y suis refusé de façon catégorique. Souvenez-vous, un soir à Chatou, je me suis fâché. Non, j'ai beau chercher et m'ingénier. En dehors de la vérité, je ne vois vraiment aucune explication à ma conduite. Vous avez une idée là-dessus, vous ?

– Moi ? penses-tu. Rien du tout.

– Naturellement, il vous reste de croire que je suis fou. C'est la conviction de Julien et il a la logique pour lui, puisque le fait de prétendre que

j'ai changé de visage suffit à lui prouver ma folie. En tout cas, vous n'avez pas plus de raisons de me croire fou que vous n'en aviez hier ou il y a trois semaines. M'ayant vu en compagnie d'une petite poule de trottoir, vous avez crié à l'imposture. C'était aller un peu vite, mais il arrive à tout le monde de conclure dans une minute d'impulsion et le débat n'est pas là, puisque en fin de compte, vous avez reconnu que mes intentions étaient pures. Du moins, j'espère que vous n'avez plus aucun doute sur ce point.

– Non, aucun doute. Ce serait idiot. Et même si tes intentions n'avaient pas été pures, je reconnais maintenant que la présomption était bien légère.

– Alors ?

– Oui, bien sûr. Je reconnais aussi qu'aucun fait nouveau ne justifie le moindre soupçon. »

L'oncle Antonin se tut et, le regard perdu dans ma cravate, se mit à tirer sur les pointes de ses moustaches. Le cœur serré, j'attendais le résultat de sa méditation. Enfin, il murmura sans lever les yeux et avec un accent de regret, comme s'il se

fût défendu contre sa conviction.

– Quand même Raoul, quand même. Changer de visage comme ça, tout d'un coup, ce n'est pas naturel. Ce n'est pas une chose admissible pour un homme qui raisonne sainement.

Il n'y avait plus rien à espérer. La foi à l'absurde est une sorte d'état de grâce auquel on parvient comme par l'opération d'un charme. Le charme rompu, pour quelque cause que ce soit, tous les efforts de la raison ne peuvent rendre la foi. L'oncle devait comprendre que cette grâce particulière l'avait abandonné et j'eus l'impression qu'il se sentait diminué, appauvri. Il me regardait à la dérobée, avec la timidité d'un transfuge et je crois qu'il était conscient et honteux de trahir la cause de l'absurde. En tout cas, il n'eut pas le courage de préciser sa position. À plusieurs reprises, il me parla de Julien Gauthier et je compris qu'il s'était mis en tête de le rencontrer. L'ayant amené à m'en faire l'aveu, je lui proposai de les mettre en présence l'un de l'autre. Il accepta avec reconnaissance.

« J'ai peut-être tort, dis-je avec un soupir,

mais tant pis. Au moins, je serai là pour me défendre. Il me tarde que le débat soit vidé une bonne fois. Je ne me flatte pas que vous apprécierez mes raisons, mais peut-être les écouterez-vous dans un esprit d'équité. C'est tout ce que je souhaite. »

L'oncle protesta, en toute sincérité, qu'il ne s'agissait pour lui que de tranquilliser sa conscience. Nous nous séparâmes après avoir convenu d'un rendez-vous pour le surlendemain à midi dans un restaurant des environs de l'Étoile. Je me chargeais d'avertir Julien.

Il ne pouvait être question pour moi de me rendre à ce déjeuner. Je n'avais ainsi pris les devants qu'afin de gagner du temps, dans la crainte que l'oncle ne se mît en rapport dès le lendemain avec Julien Gauthier et ne lui fournît certains renseignements que celui-ci n'aurait pas manqué de mettre à profit. Il ne faisait point de doute que ma liberté fût menacée. Les craintes de Julien s'étaient sûrement précisées au cours de l'entretien qu'il avait eu avec Lucienne au début de l'après-midi, car elle n'avait pu manquer de

me reconnaître dans le portrait du dangereux maniaque qui prétendait se substituer à Raoul Cérusier. Pour Julien, cette nouvelle révélation était d'importance. Non seulement j'avais pris la place de son ami auprès de l'épouse, mais je manœuvrais aussi à le supplanter dans son travail. La question avait dû se poser d'informer la police. Heureusement, Julien pouvait me croire en Roumanie. Les lettres timbrées de Bucarest faisaient foi. Mais il n'était pas impossible non plus qu'il eût flairé la supercherie, surtout si Lucienne s'était avisée que l'après-midi de mon départ, elle n'avait pas eu l'occasion d'entrevoir une seule fois les traits de mon visage. À vrai dire, il était peu probable qu'elle s'en souvînt. De même que M^{me} Lagorge, elle s'était certainement persuadée qu'elle m'avait vu.

En tout cas, Julien n'avait pas mon adresse. Celle que j'avais donnée à Lucienne était fausse et à supposer qu'on s'en fût déjà aperçu, il s'écoulerait bien deux jours avant que mon domicile de la rue Caulaincourt ne soit découvert. J'aurais souhaité déménager dès le lendemain matin, mais je ne me sentais pas libre de quitter le

quartier et peut-être Paris, sans avoir revu Renée, car j'avais l'espoir de l'entraîner avec les enfants dans ma retraite. Sa cousine devait repartir pour Blois dans l'après-midi du lendemain jeudi et nous avions déjà convenu d'un rendez-vous pour l'après-dîner qui suivrait. Renée m'attendrait chez elle après neuf heures, les enfants endormis. Ce même jeudi soir m'attendrait aussi la Sarrazine au café Junot, mais j'avais sacrifié cette rencontre à ma femme sans hésitation, sinon sans regret.

Je rentrai chez moi par les hauts de Montmartre afin d'aborder le carrefour par la pente abritée de la rue Girardon, car l'idée m'était venue que Julien, après avoir constaté que l'adresse donnée à Lucienne était fausse, avait pu se poster auprès du domicile de ma femme dans l'espoir de retrouver ma trace. La rue Caulaincourt était heureusement déserte. J'observai qu'au quatrième étage de ma maison, à l'extrémité du balcon, la fenêtre de notre chambre à coucher était éclairée, toutes persiennes ouvertes. Il était onze heures du soir. En arrivant au cinquième étage, je trouvai sur le palier Renée

qui m’attendait.

« J’étais sur le balcon, je vous ai vu venir.

– Votre cousine ?

– Au cinéma. Nous avions retenu des places cet après-midi et au dernier moment, j’avais très mal à la tête. Janette y est allée avec la bonne. Mais vous rentrez tard. J’aurai à peine profité de mon mal de tête.

– Si j’avais su. »

Nous étions entrés chez moi, dans mon appartement de célibataire. J’étais très éprouvé par la défection de l’oncle Antonin. J’écoutais distraitemment ma femme en songeant que je m’étais dérobé jusqu’alors aux conséquences de ma métamorphose et que tous les témoins de ma vie passée allaient se retirer de moi jusqu’à ma complète solitude. Je poussai un soupir de vieil homme.

« Qu’avez-vous ?

– Rien, dis-je et nouveau soupir. Si j’avais su vous voir ce soir, je me serais préparé à vous parler. Aujourd’hui, je me suis posé à votre sujet

beaucoup de questions épineuses et maintenant, je les retrouve mal. J'aimerais vous les poser à vous, mais avec assez d'adresse et de brutalité pour vous obliger à me répondre par oui ou par non. Quand vous répondriez : "Je ne sais pas", j'aurais le droit d'interpréter.

— Roland, je sais déjà à quoi tendront toutes vos questions : à me mettre en face de mes contradictions. Si vous voulez être juste, ne me demandez rien. Je vous donne tout ce dont je peux disposer pour vous. Les contradictions auxquelles vous pensez font partie de nos conventions. Vous l'avez d'ailleurs compris avant moi. »

Le début de cet entretien en faisait assez prévoir la suite. Ma femme n'avait pas changé. J'admirais qu'elle eût retrouvé tout d'un coup sa tête froide d'épouse et de matrone. Son regard lucide me disait : je t'aime, mais ouvrons la parenthèse. Il me parut inutile de poursuivre. Mon destin s'ajustait à ma nouvelle tête. Lucienne et l'oncle m'avaient lâché. Ma femme se préparait à en faire autant. « À quoi pensez-

vous ? demanda Renée.

« Je ne peux pas vous le dire, vous venez de me le défendre. Votre cousine est contente de son séjour à Paris ?

– Allons, posez vos questions, jeune homme. Jeune homme vous fait rire ? Que voulez-vous, je vais sur mes trente-cinq ans et non pas trente comme je vous l'ai dit. Je suis mère de famille. Et vous un aimable jeune homme tombé à Paris il y a trois semaines avec une pension de vos parents que vous avez quittés sur un coup de tête. Ils voulaient peut-être vous empêcher d'épouser une demoiselle de magasin et quand vous avez parlé de venir à Paris tout seul, comme un homme, ils se sont dit : "Pourquoi pas ? il oubliera." Vous ne saurez jamais si vos parents vous ont mis dans le train ou si vous l'avez pris vous-même. Les choses se sont faites si vite que vous n'avez pas eu le temps d'emporter votre herbier, ni votre collection de papillons, ni votre demoiselle de magasin. Et en arrivant à Paris, vous êtes devenu un naturaliste et vous avez fait la conquête d'une femme mariée. C'est à peu près ce qui s'est

passé. Sur le fond, je ne me trompe pas beaucoup. Du reste, je ne tiens pas autrement à avoir des précisions. Mon chéri, j'aurais tant voulu ignorer, oublier tout ce qui nous sépare et qui n'est pas à mon avantage. Mais vous êtes un jeune homme. J'aurais dû penser que l'amour ne vous suffirait pas longtemps. Vous voulez tout savoir, tout avoir, et ce à quoi vous tenez le plus, c'est ce qui est le plus propre à gêner et à refroidir l'amour et que je laissais dans l'ombre, dans le vague. Je vous ai dit que mon mari était un homme plutôt lourd, plutôt commun, auquel je me résignais mal. C'était gentil, vous ne trouvez pas ? dire à son amant qu'il est le soleil unique et lui cacher pudiquement qu'on est comme tout le monde, qu'on mène avec son homme une vie de soucis, d'épreuves partagées, mais si, voyons, c'est gentil. En jeune homme bien élevé, vous vous deviez de vous prêter au jeu, de ne pas perdre une occasion de me donner un coup de main pour les décors. Au lieu de ça, vous vous impatientez parce que vous avez cru voir l'ombre de mon mari et le pauvre homme n'est encore qu'à Bucarest. Vous ne me passez rien, ni ma cousine

Janette, ni Raoul. Car je vous l'avais caché aussi, mais il a un prénom. Il s'appelle Raoul. Depuis hier, vous me regardez comme si vous lisiez la trahison dans mes yeux. Eh bien, soit. Posez-moi vos questions ou plutôt votre question. Vous ne voulez plus ? Mais si, demandez-moi : "Enfin, bon Dieu, oui ou non, l'aimez-vous ?" »

Je ne pus m'empêcher de sourire, non que la situation me parût drôle, mais Renée était charmante.

« Vous avez raison, à cela près qu'ayant bel et bien trente-huit ans, je ne suis pas un jeune homme, mais un enfant. J'allais vraiment vous poser des questions idiotes. Mais le plus important à mes yeux n'était pas de savoir, comme vous dites, si oui ou non vous l'aimez. Je voulais surtout vous demander si vous étiez prête à me suivre à l'autre bout de la terre. Je m'en garderai bien maintenant, mais convenez qu'une pareille question n'a jamais déparé un roman d'amour. J'aurais même pu dire d'assez jolies choses.

– J'en suis sûre, Roland, et j'aimerai y penser.

Mais je ne peux pas vous cacher non plus que je viens de faire des confitures et qu'il faut bien songer à les manger. Je tricote en ce moment un chandail pour Toinette et j'ai des projets de gilets, de chaussettes, de socquettes. À quoi bon l'autre bout de la terre ? Je ne peux pas faire de plus grand voyage que quand je viens vous retrouver ici. Je vous fais de la peine ?

— Non, au contraire. J'admire votre sagesse. Il me semble que nous sommes mariés depuis des années et que je l'avais oublié pendant trois semaines. Vous êtes sûre que c'est bien votre mari qui est à Bucarest ? »

Vu ma situation de métamorphosé, ce jeu d'entre-amants me parut soudain bête et ennuyeux. Comme Renée me demandait si de mon côté je savais bien sûrement où était ma demoiselle de magasin, je lui coupai la parole.

« Assez de bêtises. Il n'y a pas de demoiselle de magasin, ni rien de ce que vous imaginez. Il y a ici un homme qui vous aime Dieu sait pourquoi et qui peut gagner votre vie et celle de vos enfants. Et qui pense que vous en aurez besoin

bientôt. Vous avez l'art de vivre si tranquillement qu'il n'y a pas moyen de vous dire les choses en les enveloppant. Sachez donc que le genre d'affaires que traite votre mari, à une échelle aussi modeste, ne justifie pas une absence qui dure depuis déjà trois semaines. Le voyage ne s'imposait sûrement pas et en tout cas, un séjour d'une semaine là-bas suffisait amplement pour régler ses affaires. Il saute aux yeux que votre mari est parti pour ne pas rentrer. »

Renée était devenue très pâle. Ses narines se pinçaient. Je pus croire qu'elle était près de s'évanouir.

« Vous voulez m'effrayer, dit-elle avec une pauvre voix. Vous ne parlez pas sérieusement.

– Il se peut que je me trompe et qu'il s'agisse simplement d'une petite fugue qu'il aura faite avec une poule. C'est évidemment ce qu'on peut souhaiter de mieux. A-t-il emporté beaucoup d'argent ?

– Au téléphone il m'a parlé d'un chèque de quarante mille francs qu'il a touché au moment de son départ.

– Mauvais signe. Est-ce qu’il avait souvent des aventures, à votre connaissance ?

– Oh ! non. Il avait une vie très régulière et je peux bien dire que ma vigilance était difficile à tromper. Je lui faisais même un peu peur. Je suis certaine que le moindre soupçon que j’aurais laissé paraître aurait suffi à lui faire rompre une liaison s’il en avait jamais eu une. Il y a une façon de discipliner les hommes dans les plus petites choses de la vie quotidienne, qui fait qu’ils se sentent toujours accompagnés, même lorsqu’ils sont loin de leur femme. »

Évoquant ainsi le pouvoir qu’elle avait sur son mari, Renée semblait toute revigorée et son visage reprenait de l’éclat.

« Voilà bien justement ce qui devrait vous faire peur, dis-je. J’en ai connu de ces hommes tenus par leurs femmes dans une dépendance étroite. Ils sont irréprochables jusqu’au jour où une tempête les entraîne hors des voies conjugales et alors, quand ils ont rompu la chaîne, il n’y a aucune considération capable de les faire rentrer au foyer. Ils descendraient plutôt

aux pires abjections. Je me souviens entre autres d'un type... »

Je lui contai l'histoire d'un homme hautement honorable, jouissant d'une situation aisée et père de quatre enfants qu'il adorait, mais éperdument soumis à sa femme et pour son malheur, car après vingt ans de mariage, oubliant à jamais le devoir, il s'était enfui avec une créature qui n'était ni jeune ni jolie.

« Je l'ai rencontré un jour à Marseille, racolant les touristes sur le Vieux Port pour des promenades en mer. Il m'a expliqué comment il en était venu à abandonner sa famille. Je ne connais rien de plus lamentable. Un soir, en sortant du bureau, il avait pour la première fois de sa vie cédé à l'invitation d'une fille et l'idée d'affronter le regard de sa femme avec cette tache sur la conscience lui avait paru si effrayante qu'il s'était installé à l'hôtel où l'avait conduit cette fille. Je me rappelle l'avoir exhorté à se ressaisir, lui représentant dans quelle misère il avait laissé sa famille, ses enfants à peine nourris, sa femme se tuant à faire des ménages, et toutes les

menaces suspendues sur ces êtres qui lui restaient chers. Mais trois ans après sa fugue, il était encore dominé comme au premier jour par le même effroi qui l'avait retenu dans une chambre d'hôtel sordide.

– C'est affreux », murmura Renée.

Pensive, elle fixait sur la muraille un dessin du papier de tenture avec un regard terne et, il me sembla, tout alourdi d'un remords qui ne me fit point de déplaisir. Prenant ses mains dans les miennes et la regardant aux yeux comme fait un loyal ami, je lui dis :

« Renée chérie, je regrette déjà de vous avoir mise dans cette inquiétude. J'aurais dû attendre encore quelques jours. Après tout, rien ne pressait. Oui, j'aurais dû attendre que vous y pensiez de vous-même. J'ai été stupide. Essayez d'oublier un peu ce que je viens de vous dire, au moins pour ce soir. Il est tard. Votre cousine peut rentrer d'une minute à l'autre. Je vais encore réfléchir à toute cette affaire, me renseigner s'il y a lieu, et demain soir, chez vous, nous en reparlerons à tête reposée. »

Renée se pendit à mon cou et me dit que je ne saurais jamais combien elle m'aimait. Il y avait dans le ton de sa voix quelque chose de soutenu et de délibéré qui me fit croire que je devenais un mari possible.

XII

Le lendemain, la peur d'être pris au gîte m'éveilla de grand matin et j'étais dans la rue à 7 heures et demie. Le ciel était très clair. Il faisait un temps froid et sec en avance sur la saison. Je me mis à marcher au hasard, sans autre but que de lutter contre l'ennui de la longue journée de solitude qui s'ouvrait devant moi. Il me paraissait dangereux de retourner au bureau où Julien avait pu me tendre un piège et j'avais renoncé à entreprendre des affaires qu'il m'avait fallu laisser en suspens. Jusqu'au soir à l'heure de retrouver Renée, j'étais assuré de ne rencontrer personne de connaissance. Au bout d'une heure de marche à travers les rues de Paris, je sentis monter en moi une lassitude qui se changea en écœurement. Je me pris à considérer mon aventure avec cette absence de curiosité pour soi-même qui ressemble au dégoût de vivre passé à l'état d'habitude. L'absurdité d'une telle situation

me laissait indifférent. Je n'en éprouvais ni orgueil, ni exaltation d'aucune sorte. Ce matin-là, il m'apparut de toute évidence que rien n'est plus sec, plus désespérément ennuyeux que ce qui est insolite, absurde, incroyable, miraculeux. Rien qui offre moins d'aliments à l'esprit et à la sensibilité. Je songeais, hargneux, que le prodige est un arbre desséché, une tige sans racines, sans rameaux. Étonnant que les religions y aient vu si volontiers une manifestation divine. Quel besoin pour Dieu de s'opposer à soi-même, de se nier, de se suspendre ? Considéré sous cet aspect, le prodige ne pouvait être que la manifestation d'un diable borné, furtif et de petits moyens. J'en vins à me dire que la foi, seule, parlait à l'imagination et procurait l'ivresse de l'âme. Je me sentis abandonné de Dieu. Je n'attendais plus rien d'heureux de ma métamorphose ou qui valût seulement d'être vécu. En mettant les choses au mieux et que Renée consentît à me suivre, il me fallait construire une vie nouvelle sur un mensonge triste et embarrassant. Et pour étayer ce mensonge essentiel, j'étais condamné à en soutenir beaucoup d'autres. Je devrais en effet

invoquer un prétexte pour quitter Paris, un autre pour ne plus revoir l'oncle Antonin, expliquer pourquoi je n'avais pas de famille, pourquoi j'étais tenu à certaines précautions, être toujours prêt à répondre aux questions les plus imprévues. Mes enfants me regarderaient comme un intrus, me haïraient peut-être. Il fallait compter aussi avec les difficultés d'ordre matériel et je ne sentais pas en moi les ressources d'invention et d'énergie qu'il fallait pour en triompher. Renée était capable de supporter ces épreuves avec courage, mais non sans aigreur. Par des sous-entendus et des allusions au temps de sa prospérité, elle s'entendrait sûrement à rendre la vie insupportable. Il me restait d'abandonner femme et enfants et de tout refaire à neuf, mais je manquais d'élan. Il est dur de naître à trente-huit ans, sans prétexte ni tremplin. Je n'avais qu'un vrai désir, celui de réintégrer l'ordre normal, de ressaisir le droit de me plier à la règle commune. J'y pensais sur le pont de la rue Riquet, tandis que je regardais à mes pieds le vaste paysage de rails, d'entrepôts et de gazomètres, qui s'étend vers Aubervilliers. Ces avancées du quartier de la

Chapelle viennent buter sur l'alignement des maisons de la Villette, dont les façades toutes pareilles, souillées par la fumée des trains, semblaient ce matin-là chauffer au soleil un incurable psoriasis. Une locomotive passa sous le pont et m'enveloppa d'un nuage blanchâtre, épais et puant, qui m'entra dans le nez et dans les poches. Un découragement insurmontable s'empara de moi. C'était une douceur de s'y laisser aller. Avec ou sans famille, la vie m'apparut à l'image de ce faubourg de rails, d'entrepôts et de maisons dartreuses : un schéma, un faux-semblant, un décor coincé, une armature de cauchemar, une hypothèse, frigorifiée, un compartiment des limbes. J'arrêtai un taxi et donnai au chauffeur l'adresse de Julien, rue Copernic. Il était neuf heures et demie. Julien était certainement chez lui, car il se couchait toujours très tard. Ma visite le surprendrait, mais il accueillerait à coup sûr sans le moindre étonnement les aveux que je me disposais à lui faire. Dès notre première rencontre, il m'avait soupçonné d'avoir assassiné son ami Cérusier et il avait maintenant toutes raisons de croire que

ses craintes étaient fondées. Dans le taxi qui m'emmenait rue Copernic, je m'abandonnais à une sensation de repos et de délivrance. J'allais être enfin l'homme que l'on était en droit de supposer et répondant pleinement à une attente. Après mes aveux, j'aurais acquis une existence incontestable, même et surtout à mes propres yeux. Mon personnage ne serait nullement usurpé. Qui d'autre que moi, en effet, aurait pu répondre de la disparition de Raoul ? Il m'était à peine besoin de jouer sur les mots pour me convaincre que j'étais réellement son assassin.

J'étais très calme lorsque je sonnai à la porte de Julien. Une dame à lunettes et à cheveux blancs, que j'avais déjà vue chez lui et que je savais être sa secrétaire vint m'ouvrir la porte. « M. Gauthier n'est pas là », dit-elle. Ma déception fut si vive que j'eus un mouvement de colère.

« C'est insensé ! lui qui ne sort jamais avant onze heures du matin !

– Vous aviez un rendez-vous avec lui ?

– Non. Est-ce qu'il y a moyen de l'atteindre ?

– Il ne m’a pas dit où il allait. Je ne crois pas qu’il repasse chez lui ce matin, mais peut-être après déjeuner.

– Tant pis. Vous voudrez bien lui dire que l’assassin de Raoul est venu le voir.

– Je n’y manquerai pas, dit la dame aimablement. M. Gauthier regrettera de ne pas vous avoir vu. »

J’ai su depuis qu’elle m’avait pris pour un acteur de cinéma qui trouvait commode de se rappeler au souvenir de Julien par le rôle qu’il avait tenu dans un film. En me donnant ainsi pour un assassin, je ne cédaï d’ailleurs pas au plaisir d’effrayer ou d’étonner. C’était une façon de m’engager, de refuser l’occasion qui m’était offerte par le hasard de me raviser. La précaution n’était certainement pas superflue, puisque je ne pus me défendre en sortant de regretter mes paroles. Les résolutions désespérées veulent être accomplies avec bonheur, sans qu’il soit besoin de s’y reprendre à deux fois. Pourtant, la mienne, en dépit d’une brève hésitation, ne se trouvait pas entamée lorsque je quittai la rue Copernic et je

pris sans hésiter le chemin de la rue du Quatre-Septembre. Mon intention n'était pas de me confier à Lucienne. Le courage m'aurait manqué de lui apprendre la mort de Cérusier. Mais l'idée m'était venue que Julien pouvait être auprès d'elle. Il avait fallu pour qu'il se levât d'aussi bonne heure une raison d'une importance exceptionnelle. Il était très plausible qu'au lendemain d'une première entrevue, ils se réunissent afin d'examiner les renseignements qu'ils avaient pu recueillir depuis la veille sur l'affaire qui les occupait et de prendre une décision à mon sujet.

M^{me} Lagorge, remise de son indisposition, m'informa que Lucienne était occupée dans le bureau du patron avec un visiteur dont elle ne fit aucune difficulté à me livrer le nom. C'était Julien Gauthier.

« Si vous voulez, je peux dire à M^{lle} Lucienne que vous êtes là.

– Merci. Je ne suis pas pressé. J'attendrai qu'elle ait fini.

– Ce sera peut-être long. M. Gauthier attend

un coup de téléphone. »

Je m'assis dans le vestibule, sur l'un des deux sièges placés entre la porte de mon bureau et le guichet de M^{me} Lagorge. J'entendais confusément les voix de Lucienne et de Julien et ne songeais d'ailleurs pas à prêter l'oreille. Il m'était à peu près indifférent de savoir ce qui se disait à côté. Je pensais sans fièvre à mon coup de théâtre et j'éprouvais une agréable sensation de sécurité, qui me fit souvenir d'un état d'allégresse un peu niaise dans lequel je m'étais éveillé un matin où je me préparais à mettre pour la première fois un complet neuf qui m'allait particulièrement bien. M^{me} Lagorge répondit à un coup de téléphone. J'entendis : « Allô, oui, ne quittez pas » et le bruit d'un déclic.

« C'est pour M. Gauthier, dit-elle, de la part de M. Fénelon, expert en écritures. »

Aux derniers mots, il me sembla que mon sang reprenait sa course dans mes veines. Je retrouvais d'un coup ma vivacité et mes émois de fugitif. Comme une bête prise au piège, résignée à sa perte et qui bondit dans une échappée

soudainement ouverte, je m'éveillais d'une sagesse léthargique en découvrant une issue, toutes mes facultés alertées. J'entendis très distinctement Julien qui haussait la voix et détachait chacune de ses paroles pour se faire mieux entendre de M. Fénelon.

« Allô. Oui. Monsieur. Vous avez bien fait. Bon. Ainsi vous affirmez que l'écriture de la lettre de Bucarest est identique à l'échantillon. Oui, la chance d'erreur est infime. Ah ! mais non. C'est ça. Pratiquement une certitude.

Sans attendre la suite, je pris la porte en expliquant à M^{me} Lagorge qu'une course urgente m'appelait au-dehors et que je repasserais au bureau dans la journée. Je descendis l'escalier en chantonnant et les dernières marches à cloche-pied. Ainsi la preuve était faite que Cérusier était en vie et, à moins d'imaginer qu'on l'eût séquestré, tout permettait de croire qu'il se trouvait réellement à Bucarest. Du même coup, je devenais un personnage provisoirement inoffensif, qu'il était inutile d'inquiéter. À son retour de Bucarest, Cérusier, mis au courant de

mes agissements, prendrait lui-même une décision à mon égard. Cette façon de voir, que les résultats de l'expertise imposaient évidemment à Lucienne et à Julien, m'accordait un répit important. Rien ne me serait plus facile que de dissiper les soupçons de l'oncle Antonin. Le témoignage de l'expert qui venait d'établir que Raoul était vivant, serait pour l'oncle la preuve qu'il n'existait plus et que sa métamorphose était une réalité. Son attitude de la veille, l'isolement qui résultait pour moi de ce changement d'orientation, avaient été pour beaucoup dans mon accès de désespoir et il me semblait que la certitude de ressaisir sa confiance me rendît la vie. En tout cas, son dévouement allait aplanir bien des obstacles et m'aiderait à résoudre sans danger les problèmes qui se posaient au sujet de Renée. D'autre part, n'étant plus autant pressé par le temps, je n'aurais pas besoin de précipiter les choses.

Je marchais avec allégresse sur le boulevard des Capucines, m'intéressant aux passants et aux magasins. Dans une vitrine, mon regard accrocha sur un panneau de publicité une inscription en

gros caractères : « Visitez la Roumanie. » J'eus un sourire espiègle et poursuivis mon chemin. Quelques pas plus loin, je m'arrêtai pile, comme au bord d'un gouffre. Mon sourire s'était en allé. « Vous voudrez bien lui dire que l'assassin de Raoul est venu le voir. » Ces paroles que j'avais prononcées tout à l'heure en quittant la secrétaire de Julien me revenaient tout d'un coup. Au premier moment, je me crus perdu. Impossible de rattraper cette malheureuse phrase dont il était trop facile de prévoir l'effet qu'elle aurait sur Julien. Nul doute qu'après en avoir connaissance et sur le portrait que la secrétaire lui ferait du visiteur, il n'allât mettre l'affaire entre les mains de la police. J'étais très abattu, mais à aucun instant je ne cédaï au découragement qui m'avait conduit tout à l'heure à m'accuser d'un crime que je n'avais jamais commis. Je restais fermement résolu à me défendre. Je cherchais aussi à me rassurer. Après tout, il n'était pas certain que Julien interprétât comme un aveu les paroles que j'avais adressées à sa secrétaire. Il pourrait y voir aussi bien une allusion ironique ou amère aux soupçons qu'il nourrissait à mon égard et qu'il

avait laissés paraître clairement à la fin de notre première rencontre. Peut-être y avait-il même quelque chose à tenter, une manœuvre adroite qui l'inclinât justement à cette interprétation. Je me mis à y réfléchir, mais j'étais dans cet état de fébrilité où les idées se pressent et défilent sans enchaînement, de sorte qu'il est impossible d'en fixer aucune. Je marchais droit devant moi, très vite, et ne pouvais distraire ma pensée de la cadence de mon pas. À midi et demi, je n'avais rien trouvé qui méritât d'être examiné et je m'interdis d'aller déjeuner avant de tenir une idée féconde. Cette mise en demeure ne donna du reste aucun résultat appréciable. Je ne parvenais pas à imaginer manœuvre plus adroite que celle qui consistait à aller trouver Julien et à lui dire toute la vérité.

Ma méditation m'avait entraîné hors des portes de Paris et à une heure et quart, j'errais dans les rues d'une banlieue qui devait être Asnières ou Levallois. Plus encore que la faim, ce fut la fatigue qui me décida à entrer dans un établissement d'aspect bourgeoisement provincial, qui possédait un billard et, au premier

étage, une grande salle pour « noces et banquets ». Le rez-de-chaussée était lui-même une grande salle de café, la région du fond, située de l'autre côté d'un étranglement formé par l'avancée du comptoir, devenant à l'heure des repas salle de restaurant. Deux tables sur six se trouvaient occupées lorsque je pris place à une troisième. Mes voisins les plus proches étaient une femme d'une trentaine d'années, brune, opulente, très parée et un homme d'entre cinquante et soixante, chauve et replet, qui déjeunait à côté d'elle. Tout en dévorant avec appétit, elle lui adressait des reproches d'une voix grasse qui remuait des glaires et des aliments, et ses yeux sombres, assez beaux, étincelaient de haine, et quand les mots lui venaient mal, elle avalait des coups de vin. Lui, il était peiné. Il n'avait pas faim et disait voyons, ma petite chatte, ma bichette jolie. À chaque instant, il prenait derrière lui son chapeau melon qui avait dû rouler sur le plancher et lui donnait des pichenettes pour en détacher la sciure de bois qui y adhéraït encore. Le manège irritait sa compagne. Elle disait Victorien, tu m'as blessée.

C'est honteux comment tu m'as traitée. Les personnes de l'autobus étaient indignées de la façon qu'il me regardait les seins. Tout le monde attendait que tu te lèves pour le calotter, mais toi, pas plus d'honneur que ce que je me pense, tous les hommes pourraient bien me manquer, tu n'en remueras pas le petit doigt. Ah ! on voit tout de suite d'où tu dors. Mais la honte est quand même pour moi. Mettons que ce ne soit pas le premier qui me regarde. Parce que moi, les hommes, je n'en suis pas en retard. Il faut bien te dire ça, Victorien. Mais d'abord, il y a la façon. Et d'abord, un homme bien élevé, il ne désire pas une femme avant déjeuner. Tu devrais le savoir, mais penses-tu. Malgré que tu as de l'argent, on voit bien que tu n'es pas sorti. Laisse-moi ce chapeau tranquille, une bonne fois.

Je n'avais pas l'humeur de m'amuser d'une scène de ménage. Mais les reproches de cette voix grasse, rythmés par la déglutition, berçaient ma fatigue et mes inquiétudes. J'enviais qu'on fût occupé d'une querelle aussi futile, mais si pleine de sève et parfaitement à l'abri des absurdités d'une métamorphose. J'aurais voulu être à la

place du bonhomme. Je m'imaginai vociférant, beuglant des injures, cassant une dent à l'irascible brune et corsant à plaisir une algarade d'une trivialité rassurante, bien embourbée dans la vie. En face de moi, seul dans la rangée, un jeune homme mangeait en lisant et, de temps en temps, regardait l'heure à son poignet. À deux heures moins le quart, il abandonna son fromage et gagna la cabine du téléphone, un réduit situé sous l'escalier qui montait à la salle de noces et banquets. La cabine s'illumina et l'ombre du jeune homme bougea sur la vitre dépolie de la porte. La patronne tricotait au comptoir et à intervalles réguliers souriait du côté restaurant avec aménité. J'entendais se choquer au loin les boules de billard et parfois s'exclamer un joueur. Le jeune homme sortit de la cabine en se plaignant au garçon de n'avoir pas eu la communication. Dans la demi-heure qui suivit, il alla plusieurs fois redemander son numéro. Il avait l'air très ennuyé et son inquiétude me remettait la mienne. Je me demandais alors s'il était opportun de téléphoner à Julien, mais sans avoir la force d'en débattre, engourdi par la

fatigue et par la chaleur du repas. La femme brune en était à son troisième dessert et venait de redemander du vin. Je voudrais savoir ce que tu as fait pour mériter que je me donne, dit-elle plusieurs fois et, sur un nouveau coup de vin, elle ne craignit pas de rappeler à son compagnon, avec des mots injurieux, certaines disgrâces de son corps qu'il tenait secrètes. Victorien en eut assez. La mesure est comble, déclara-t-il. Il sortit son portefeuille et prit son chapeau melon. Tout était fini. Elle eut un regard effrayé, puis très tendre, et se poussant à lui, le prit résolument par la taille. Il se débattait, ça suffit, ça suffit. Elle mit ses lèvres au creux poilu de son oreille violacée et lui parla tout bas. Il me tournait le dos. Je vis une onde de sang empourprer son crâne chauve et son cou enfler dans son faux col. C'était émouvant. Ils commandèrent un café et des liqueurs, moi un café et un marc qui acheva de m'engourdir. Un joueur de billard fit une série de quatre, mes voisins échangèrent à mi-voix des mots lourds, la patronne eut une quinte de toux et il se fit ensuite un clair silence d'absence. Tout à coup, la porte de la cabine téléphonique s'ouvrit

avec tant de violence qu'il semblait qu'elle eût éclaté et le jeune homme en sortit d'un bond en criant :

« Les deux lettres ne sont pas de la même écriture ! Raoul de Cambrai s'est enfui sous un déguisement ! »

Il y eut dans la salle une haute rumeur qui se propagea de l'autre côté du comptoir. Je vis que tout le monde me regardait. À côté de moi, le couple se leva, l'air ironique et menaçant. La patronne, le garçon et les joueurs de billard s'avançaient le long du comptoir en grondant d'une seule voix. Il n'y avait plus de fuite possible. Suant de peur, je me levai et courus me réfugier dans la cabine téléphonique. Au tumulte qui emplissait la salle, il semblait qu'une armée fût sur mes talons. Je voulus m'enfermer dans la cabine, mais la porte n'avait plus de gonds et, roulant et vacillant sans qu'il fût besoin de la pousser, laissait toujours par quelque côté béer une ouverture. Ayant sorti un couteau de ma poche, je m'aperçus que la lame rentrait dans le manche à la moindre résistance que rencontrait la

pointe. Heureusement, mes ennemis qui faisaient le cercle autour du réduit, ignoraient cette malfaçon de mon arme dont la vue les tenait en respect. Avec ma main restée libre, je décrochai l'appareil téléphonique, mais si maladroitement que le fil se rompit. De l'extérieur, la patronne me dit d'une voix douce et bienveillante : « C'est sans importance, vous n'avez qu'à téléphoner avec le fil, ça va aussi bien. » Je lâchai donc l'appareil et plaçai devant mes lèvres le bout du fil qui pendait.

« Donnez-moi Dieu, je vous prie, dis-je.

— Ne quittez pas, répondit la voix de M^{me} Lagorge. Allô, c'est vous, mon Dieu ? On vous cause.

— Ici Raoul Cérusier, de la rue Caulaincourt. Ma femme n'a jamais cru à rien, mais moi, au contraire. J'ai toujours cru. »

J'attendis quelques secondes, mais Dieu ne me répondait pas. J'hésitais si je ferais sagement, pour l'intéresser à moi, en lui débitant un mensonge qui me venait à l'esprit et je m'y résolus presque aussitôt. Dans mes rêves, je suis

toujours beaucoup moins honnête et beaucoup moins courageux que dans la vie réelle. Au réveil, il m'arrive d'en être gêné et de me dire au fond, peut-être que...

« Mon Dieu, repris-je d'une voix dolente, j'ai du mal à gagner ma vie et j'ai cinq enfants à nourrir. C'est dur et néanmoins, j'emploie tous mes loisirs à vous répandre. Je leur dis : la preuve que Dieu existe, c'est que les corps s'attirent en raison inverse du carré de la distance. Remarquez comme c'est commode ce carré et comme ça tombe bien. L'exposant aurait pu être un nombre décimal. Le hasard n'a pas le préjugé des nombres entiers. Il faut donc bien que l'attraction obéisse à une loi préconçue.

« Vous n'êtes pas bête », dit Dieu et je compris au ton de sa voix qu'il était flatté et en même temps, je le vis apparaître sous les traits d'un de mes anciens professeurs que j'avais un peu chahuté autrefois, ce qui me mit à l'aise. Comme il entreprenait la démonstration d'un théorème de géométrie, je lui coupai la parole.

« Comment se fait-il que je ne me conjugue

plus avec le verbe être ? demandai-je. Vous êtes au courant ?

– Quoi ? mais c’est une horrible méprise ! s’écria Dieu. Vous êtes justement préconçu pour, pour, pour. »

Ici, la colère ou la douleur le fit bégayer, puis perdre les jambes, les bras, et il devint un buste en plâtre sur une cheminée et je le perdis de vue. La porte de la cabine devait être rentrée dans ses gonds, car elle était fermée hermétiquement. Elle donnait maintenant sur un terrain vague où l’herbe poussait entre les pierres et dont les limites se perdaient dans un crépuscule qui était peut-être un marécage et auquel je ne pense pas, aujourd’hui encore, sans un serrement de cœur. Il n’y avait plus devant la porte que la patronne du café accompagnée d’un agent de police en civil. Leurs visages étaient faits d’une mauvaise lumière de hangar et leurs vêtements étaient d’une couleur grise qui se fondait par endroits avec celle du décor. Aucun d’eux ne paraissait animé contre moi, mais l’agent de police, en se tournant de mon côté, proféra d’une voix neutre :

« Il n'y a qu'à gonfler la porte. J'ai la recette sur moi. » Aussitôt, il ajusta l'embouchure d'une pompe à bicyclette au loquet de la porte, comme il eût fait à une valve de chambre à air et se mit à pomper. Au premier coup, la porte commença à se gonfler et s'arrondit vers moi comme un ventre. L'angoisse me paralysait. Le monstrueux ballonnement de la porte me poussa au fond de la cabine et m'y coinça. Je voulus appeler Dieu, mais j'avais oublié son nom. J'étais déjà dans ma tombe. Bientôt, la pression se fit sentir sur tous les points de mon corps et plus forte à l'endroit de l'estomac où il semblait que la porte se fût enfoncée et rejoignit presque la cloison à laquelle je me retrouvais adossé. Je me vis en train de mourir et je soupirai : c'est fini, tant pis pour demain.

Les clients étaient partis. En dormant, je m'étais laissé aller en avant et le bord de la table me comprimait douloureusement l'estomac. Debout près du comptoir, le garçon, l'air correct et ennuyé, attendait mon réveil. Je n'osai pas lui commander un autre café et après avoir payé, je me levai de table, frileux et les membres lourds.

Le ciel s'était couvert et je fus surpris par le froid du dehors. Mon mauvais sommeil et aussi une mauvaise digestion me laissaient abruti, indifférent à mes préoccupations du matin. Je me trompai plusieurs fois de chemin et perdis trois quarts d'heure à errer dans des rues sans âme où je croyais rejoindre mon cauchemar. Je me retrouvai enfin à la porte Champerret alors que je croyais arriver à la porte d'Asnières. La marche ne m'avait pas réchauffé, mais j'étais très las. Il était un peu moins de quatre heures. Je me persuadai sans mal que j'avais laissé passer le temps d'agir auprès de Julien et qu'il n'était déjà plus chez lui. Il eût été facile de s'en assurer, mais je répugnais à entrer dans une cabine téléphonique et même dans un café où pourtant j'aurais désiré prendre une boisson chaude. À aucun moment de ma vie, je ne m'étais senti aussi dépendant d'une digestion. Passant devant un cinéma, l'affiche me tenta et plus encore le besoin de repos, de chaleur, d'oubli. J'hésitai à perdre deux heures au spectacle en cet après-midi d'urgences, puis je me redis les paroles de mon rêve : « Tant pis pour demain. »

Le film était déjà commencé et je pris place dans l'obscurité. Sur l'écran évoluait une solide jeunesse américaine qui découvrait l'amour en faisant des affaires. Il y avait un petit employé pas riche, mais plein d'avenir, et une jolie dactylo honnête et courageuse qui forçaient la sympathie et l'optimisme. J'oubliais mon rêve du restaurant. La chaleur de la salle et l'agrément du spectacle eurent bientôt dissipé mon malaise et ma lassitude. Je goûtais une sorte de bonheur confus, un peu animal, traversé de loin en loin par la conscience aiguë que cette halte était simplement provisoire. À côté de moi était assise une femme au parfum agréable et qui me parut être jeune et d'une taille élégante, autant qu'on en pouvait juger dans l'obscurité. Lui ayant ramassé son sac, elle me remercia d'une voix aimable et je me souvins que j'étais beau. Rien n'est plus éloigné de mes goûts et de mes habitudes que ces entreprises sournoises menées dans la nuit des salles de cinéma, mais un joli garçon est comme les gens qui possèdent une belle voix, et il est tenté de se servir de ses dons. Tandis que je me poussais timidement contre ma voisine qui ne se

dérobait pas et ne m'encourageait pas non plus, se réservant sans doute jusqu'à l'entracte dans la crainte d'avoir affaire à un homme d'une physionomie ou d'un âge peu engageant, tandis donc, je me flattais et me réjouissais de voir fondre cette réserve quand les lumières lui révéleraient le charme et la beauté de mon visage. Je n'avais pas du reste l'intention de pousser les choses très loin et ne souhaitais que de lui laisser un regret en la quittant à la fin du spectacle. À l'entracte, mon genou et mon épaule touchaient encore les siens. Le premier, je la regardai et me dis que le hasard m'avait bien placé. C'était une jeune et jolie femme aux traits fins, et vêtue avec élégance. À son tour elle me regarda et je fis en sorte qu'elle rencontrât mon regard. Aussitôt, elle détourna le sien et décollant son genou du mien, se recula sur l'autre côté de son siège. Elle ne pouvait exprimer plus clairement son désir que le jeu cessât. J'en fus gêné et un peu mortifié. Mon expérience de beau garçon ne m'avait guère préparé à cet échec. J'essayai de me consoler par le mépris en pensant qu'elle était de ces femmes trop nombreuses qui, aux hommes d'une belle

figure avenante et distinguée, préfèrent le mâle épais, vulgaire, dont l'aspect viandeux et poilu leur rappelle celui de la bête.

En sortant du cinéma, je pris à la porte Champerret un autobus qui me déposa place Clichy et je montai à pied la rue Caulaincourt. Il était sept heures et demie. Je sentais le remords d'avoir gâché ma journée et compromis, par ma pusillanimité, une situation déjà difficile. Hypocritement, je décidai de passer chez moi avant dîner et de téléphoner à Julien, que je savais presque sans doute n'être pas chez lui. En passant devant une boutique de journaux, j'eus le désir d'acheter un journal du soir et comme je me servais, la marchande me dit d'une voix affable :

« Votre dame vient de le prendre il y a cinq minutes. »

Je m'excusai d'un mot et, pour n'avoir pas à lui expliquer qu'elle s'était méprise, j'achetai un autre journal. En sortant, je donnai un coup d'œil aux manchettes sans m'y intéresser. Je pensais à la Sarrazine qui m'attendrait tout à l'heure au café Junot et attendrait en vain, puisque je devais

ce soir même descendre chez ma femme. Je commençais à en éprouver du regret. Comme j'arrivais devant chez moi, je rencontrai un commerçant du voisinage que je connaissais depuis des années. Il semblait pressé et me jeta en passant avec une cordialité déférente : « Bonsoir, monsieur Cérusier ! »

XIII

Sans attendre le retour de l'ascenseur qui venait de partir, j'avais monté mes cinq étages en courant. À la porte, ma main tremblait si fort que je dus m'y reprendre à plusieurs fois pour introduire la clé dans la serrure. Ce n'était plus une surprise, mais en retrouvant dans le miroir mon visage d'autrefois, je poussai un cri et je ne sais plus aujourd'hui si c'était un cri de délivrance ou de déception. Certes, c'était un grand soulagement d'échapper ainsi tout à coup à un péril dont la menace, depuis deux jours, ne me laissait plus en repos. Désormais, je n'aurais plus à mentir, à dissimuler, à ruser sans cesse. Mes soucis seraient ceux d'un honnête homme. Assis sur le bord d'un fauteuil, les mains croisées entre les genoux, je songeais pourtant sans élan aux habitudes que j'allais réintégrer.

De temps à autre, je me levais pour donner un

coup d'œil au miroir, peut-être avec un secret espoir. Mon visage me choquait, me blessait la vue. Je n'avais jamais compris comme ce soir combien il était maussade, épais, mal avenant. Un instant, je pensai avec douleur au visage qui venait de me quitter. Je me reprochais de n'avoir pas su en être digne. Ma métamorphose m'apparaissait comme une aventure glorieuse, une attention providentielle que j'avais été incapable de mettre à profit. Dieu avait eu pitié de mon abrutissement, de l'existence insipide à laquelle j'étais voué. Il m'avait offert une chance de me ressaisir, une chance prodigieuse, telle que les hommes n'osent pas la rêver, et à aucun moment je n'avais reconnu l'appel de l'aventure. Je ne m'étais soucié que de retrouver ma femme, mon travail, ma maîtresse, de regrouper tous les éléments de mon ancienne vie alors qu'il fallait profiter de la chance pour couper tous les ponts. Dans le neuf, je m'étais empressé de tailler des vieilleries. Ce soir encore, je me disposais à sacrifier à ma femme un rendez-vous avec la Sarrazine, une créature rayonnante dont le regard, avant ma métamorphose, ne s'était jamais abaissé

jusqu'à moi. Je l'avais manquée délibérément et non pas même pour l'amour de Renée, mais dans un désir impatient de passer une soirée chez moi, de me retrouver dans mes meubles et dans mes pantoufles d'époux. Dieu, justement dégoûté, m'avait repris ma tête de beau garçon.

Obsédé par le souvenir de la Sarrazine qui me revenait avec une précision exaltante, je m'en délivrai en procédant à mon déménagement. Je refis ma mallette de voyage et pris garde à n'y mettre aucun objet que Renée pût reconnaître pour avoir appartenu à son amant. La précaution ne s'imposait pas absolument. Quelle qu'eût été sa surprise de me voir en possession de la montre ou du pyjama délictueux, elle se serait contentée de mes explications, mais je me voulais sans mystère. Je dépouillai mon complet neuf, changeai de linge, de cravate, de chaussures et revêtis le complet gris foncé à rayures noires, dans lequel j'étais parti pour Bucarest. Je finissais de m'habiller devant le miroir lorsque Renée téléphona pour me dire qu'elle m'attendait. La bonne était partie et les enfants étaient endormis. À voix basse, car je craignais de me trahir, je lui

répondis que je serais chez elle dans un quart d'heure. À vrai dire, je n'avais plus rien à faire ici. Je pris mon pardessus, mon chapeau, ma mallette, et sortis en laissant la clé à l'intérieur de la porte. Dans quelques semaines, le propriétaire, accompagné du commissaire de police et d'un serrurier, ferait ouvrir l'appartement et chercherait un cadavre sous les meubles.

Au quatrième, je n'eus qu'à pousser la porte. J'étais à peine entré que Renée apparut à l'autre bout du couloir, dans un déshabillé de satin blanc, bordé au bas de duvet de cygne, et qui avait dû, lui aussi, coûter les yeux de la tête. Il était temps que je rentre. Elle se tenait immobile au seuil de la chambre à coucher, dans une pose et dans un éclairage évidemment étudiés. Le couloir était resté obscur et je la regardais avec une affreuse joie d'ogre. Comme elle venait à ma rencontre, je tournai le commutateur. Elle s'écria « Raoul » et tendit les bras. J'épiais sur son visage les marques de son désarroi. Elle avait pâli, ses traits étaient tirés, ses yeux agrandis, le regard vacillant, mais il n'y avait rien, dans tout cela, qu'une émotion légitime ne pût expliquer et ce

désordre ne dura d'ailleurs que quelques secondes.

« Chéri, je suis heureuse, dit-elle d'une voix heureuse après m'avoir embrassé. J'étais sûre que tu reviendrais ce soir. Depuis ce matin, j'en avais le pressentiment. » Elle recula d'un pas et, montrant son déshabillé neuf, ajouta en baissant la voix, pudique et pourtant l'air mutin :

« Tu vois, je t'attendais. »

Renée, j'en avais eu maintes fois la preuve, répugnait naturellement au mensonge volontaire. L'aisance avec laquelle elle soutenait celui-ci m'impressionna péniblement.

« C'est charmant », dis-je avec une gêne qui devait être visible et qui m'irrita.

En entrant dans notre chambre, Renée me demanda si j'avais bien fermé la porte d'entrée.

« Oui, je crois, répondis-je avec une hésitation calculée qui devait la laisser dans le doute.

— Je vais m'en assurer.

— Tout à l'heure. Ça ne presse pas. Qui veux-tu qui entre chez nous maintenant ? Parle-moi des

enfants. »

Renée n'osa pas insister. Elle restait souriante et parlait tranquillement, mais sa voix tremblait par instants, et il lui arrivait de jeter vers le couloir un coup d'œil furtif. Cela dura près d'un quart d'heure, jusqu'à l'instant où, m'étant débarrassé de mon pardessus, elle le prit pour aller le suspendre à l'autre bout de l'appartement. J'entendis alors claquer la porte d'entrée. Elle n'avait plus à redouter que son amant ne s'avançât dans l'ombre sur la pointe des pieds pour venir gratter à la porte de la chambre. Il me sembla que son visage respirait maintenant la quiétude. Elle s'était assise dans un fauteuil, une jambe sur l'autre, et tout en parlant, balançait sa mule en cuir blanc qui ne tenait qu'au bout de ses orteils. Cette attitude nonchalante et le regard de sympathie et de bienveillance dont elle m'enveloppait me firent regretter que son supplice eût pris fin si tôt. Comme elle m'interrogeait sur mon séjour à Bucarest, je l'invitai d'un geste au silence et dis à mi-voix : « On vient de frapper. » Renée se leva avec une précipitation telle que sa mule lui échappa du

pied. Sans prendre le temps de la rechausser, elle essaya en clochant de me devancer à la porte de la chambre. « J'y vais, dit-elle, reste là.

– Mais non, tu n'es pas habillée, voyons. »

J'étais déjà dans le couloir. Elle s'y engagea d'un pas et, d'une voix ample qui dut être entendue de l'étage supérieur et en articulant distinctement mon prénom, me cria :

« Je t'en prie, Raoul n'y va pas. C'est peut-être dangereux, Raoul. »

Après avoir jeté un coup d'œil sur le palier, je refermai la porte et revins auprès de ma femme qui avait déjà regagné son fauteuil et rechaussé sa mule. Elle me regardait avec un sourire d'affectueuse ironie. La conversation reprit au point où nous l'avions laissée. Je sentais Renée dans cet état d'allégresse combative et de lucide promptitude que procure la conscience d'avoir manœuvré sûrement dans un péril.

« En somme, dit-elle, ton voyage aura été absolument inutile.

– Évidemment, les résultats ne sont pas

brillants et j'avais espéré davantage. Tout a été contre moi. Je ne pouvais pas prévoir que les cours allaient s'effondrer trois jours après mon départ. J'ai vraiment joué de malchance.

– Soit. Du reste je ne te reproche pas d'être de ceux qui n'ont pas su prévoir. Il en faut bien. Ce que je ne comprends pas, c'est qu'étant fixé dès le troisième jour sur les chances de l'entreprise, tu ne sois pas rentré tout de suite.

– Je ne pouvais pas, je t'assure. J'avais toujours l'espoir d'amorcer quelque chose qui aurait justifié le déplacement.

– Mon pauvre grand, tu seras toujours le même. Mais ça ne fait rien, je suis si contente que tu sois revenu. »

Elle avait un sourire de gentillesse, d'indulgence. Je me rendis compte que je venais de me défendre comme un coupable. Ces observations étaient si bien dans sa manière et j'étais façonné de si longue date à les accueillir avec une timidité craintive, qu'à la première occasion j'avais une fois de plus subi son ascendant et, oubliant ma supériorité d'époux

averti, courbé l'échine avec un empressement humble. Je me révoltai bêtement après coup et à contretemps, alors que la discussion était déjà close.

« Charmant accueil, dis-je en ricanant. Je rentre après trois semaines d'absence pour entendre ma femme me reprocher mon imbécillité et constater que je suis bien, hélas ! toujours le même. Voilà qui fait plaisir. On voudrait me faire sentir que j'arrive en trouble-fête qu'on ne s'y prendrait pas autrement. »

Cette dernière phrase me parut adroite et troublante à souhait. En la débitant, je me représentais, en même temps que mon attitude, l'expression de mon visage, que je sentais des plus propres à souligner l'allusion contenue dans mes paroles. Je me trompais sur l'essentiel. Cette vision à demi consciente de moi-même, était encore celle de l'homme que j'avais cessé d'être depuis quelques heures. Je m'en aperçus en rencontrant dans un miroir l'image de mon véritable visage. Le rappel à l'actualité me fut une surprise pénible et humiliante qui me rendit

furieux.

« Voyons, Raoul, c'est ridicule. Tu sais bien que tu es injuste, disait Renée sur un ton de reproche affectueux.

– Ridicule, oui, je sais, tu n'as pas besoin de me le dire. Il y a longtemps que je suis fixé sur tes sentiments à mon égard, sur l'espèce d'homme que je représente pour toi. Ridicule, parfaitement. Et lourd, n'est-ce pas, je suis lourd et d'une écorce grossière. Je sais qu'en m'épousant, tu t'es trompée. Je sais que toutes les années que nous avons passées ensemble, tu les as vécues à t'accommoder et à tirer parti de ton erreur. Je manque de compréhension, de charme, et de tout ce qui rend la vie d'une femme agréable. Je suis lourd. Du moins, je n'ai pas d'illusion là-dessus. Si tu as trouvé la force de vivre avec un mari aussi médiocre, tu n'as pas eu celle de me laisser ignorer ce que j'étais pour toi. Ou plutôt, tu me jugeais trop lourd pour le comprendre.

Renée s'était levée et me regardait avec des yeux stupides. Telle était sa surprise de

réentendre ses propres griefs et dans les termes mêmes où elle les avait énoncés, qu'elle ne songeait pas à protester. Dans son désarroi, elle ne sut que hausser les épaules et ma fureur s'en accrut.

« Tu as raison. Le mépris t'a toujours réussi avec moi. Continue. Pourquoi te gêner ? Le bon gros lourdaud que je suis acceptera tout. Pas à craindre qu'il se rebiffe. Il y a une façon de discipliner les hommes dans les plus petites choses de la vie quotidienne qui les met une bonne fois à la merci de leurs femmes. C'est très bien vu. Mais il arrive un jour où tout de même on s'aperçoit qu'il y a autre chose à faire dans la vie que de s'aplatir comme un chien aux pieds d'une petite bonne femme pincée. Tiens, il faut que tu le saches. Je ne suis pas allé à Bucarest pour faire des affaires, mais parce que j'avais assez de ta chambre à coucher et de ton petit cœur bien épousseté. J'étais parti pour ne plus revenir. Et j'ai fait un voyage merveilleux, un voyage que tu ne peux pas comprendre dans ta petite tête de comptable. Quel remords, quel scrupule imbécile m'ont fait revenir dans cette

boutique sans air. La vie était si grande, si abondante, j'avais tant à faire et à entreprendre et pourtant, il a fallu que je revienne m'empoussiérer, me claquemurer, m'abrutir.

J'étais ivre de colère et de regret. Je voyais des fleuves, des vendanges, des forêts tropicales, des buildings et des chinoiseries. Je pensais à la Sarrazine, je l'appelais avec désespoir. D'abord effarée par mes révélations, Renée commençait à rassembler sa dignité et cherchait déjà une de ces ripostes adroites et tranchantes dont elle avait le secret. Une inspiration fit luire ses yeux froids, bridés par l'effort de réfléchir, mais comme elle ouvrait la bouche, je lui tournai le dos et jetai en me dirigeant vers le couloir :

« Je fous le camp. »

Renée cria, courut derrière moi et cria encore et sanglota. Rien n'y fit, rien n'aurait pu me retenir. Je repartais pour Bucarest, je recommençais ma vie. Dehors, ce fut sans hésiter et presque sans y penser que je montai l'avenue Junot. Il venait de pleuvoir, la rue et les lumières étaient encore mouillées. Un homme pauvre et

frileux, qui avait aux lèvres un bout de cigarette éteint, me demanda du feu. Comme je passais sans m'arrêter, il constata d'une voix morne : « C'est bien ça. Même quand ça ne leur coûte rien. »

En entrant au Junot, je vis la Sarrazine. Elle était seule, à l'autre bout de la salle, elle lisait un journal en remuant son café. Au bruit de mes pas, elle leva les yeux et se remit à lire aussitôt. Je pris place à une table faisant vis-à-vis à la sienne. Je la regardais, étreint par un regret douloureux et par je ne sais quel espoir insensé. Son visage penché, que je voyais comme d'en haut, me parut illuminé par une joie profonde. Plusieurs fois, sans lever la tête de son journal, elle regarda vers la porte et ses yeux noirs reflétaient l'inquiétude de l'attente. Je me disais : « C'est moi qu'elle attend. C'est à moi qu'elle pense. » En la regardant, j'apercevais dans la glace, par-dessus son épaule, mon visage. Je m'efforçais de ne voir que le sien et j'attendais encore un miracle. La Sarrazine plia son journal et leva la tête. Son regard, en faisant le tour de la salle, se posa sur moi une seconde, comme sur un objet, sans me

voir. J'eus la sensation d'être enterré vivant, d'agoniser sous un poids écrasant sans pouvoir manifester ma présence. Je réussis à quitter ma place et je me dirigeai de son côté. Croyant avoir affaire à un indiscret, elle eut un froncement de sourcil.

« Madame, murmurai-je, je vous demande pardon. La Sarrazine ? »

Surprise et surtout inquiète, elle répondit par un signe de tête. J'étais venu à elle sans savoir ce que je lui dirais et la situation m'imposait de prononcer des paroles qui allaient contre toutes mes espérances. Ce fut malgré moi que je poursuivis :

« Mon ami Roland Colbert m'a chargé de l'excuser auprès de vous. Il a été obligé de quitter la France précipitamment et pour ne pas revenir avant longtemps. Il a bien voulu me confier qu'il était très malheureux de n'avoir pas pu vous le dire lui-même. Il n'avait, je crois, ni votre nom, ni votre adresse. »

La Sarrazine avait un visage bouleversé et baissait les yeux pour cacher son trouble. Je

sentais qu'il s'agissait pour elle non pas d'une simple déception, mais d'un vrai chagrin. Contrariée de l'avoir laissé paraître, elle se ressaisit et me regarda avec quelque curiosité, voulant voir la tête de l'homme qu'avait choisi pour confident celui qu'elle aimait. Son visage resta froid et je crois qu'elle fut déçue. La tentation m'effleura de lui dire que j'avais perdu mon vrai visage et que j'étais la triste victime d'une incroyable métamorphose, mais une telle confiance ne pouvait que me rendre ridicule. Je me contentai de proposer humblement :

« Si vous voulez, quand j'aurai des nouvelles, je pourrai vous le faire savoir. »

La Sarrazine ne répondit pas et laissa passer un silence significatif. Après un coup d'œil à sa montre, elle renversa légèrement le buste en arrière et, avec un sourire de courtoisie, me remercia de m'être dérangé. C'était fini.

Je regagnai ma table et payai ma consommation sans m'asseoir. À la porte, je ne pus m'empêcher de tourner la tête. Un coude sur la table, et le menton portant sur le revers de sa

main allongée, elle regardait droit devant elle en soufflant la fumée d'une cigarette. Je m'attardai quelques secondes, espérant encore qu'elle me rappellerait afin de pouvoir parler de lui, mais elle ne fit pas attention à moi.

La pluie s'était remise à tomber, une grosse pluie serrée et claquante qui éclatait en touchant l'asphalte. L'homme qui m'avait demandé du feu dans l'avenue s'était réfugié sur la terrasse déserte du Junot où je m'abritai moi-même. Il ne parut pas reconnaître en moi le passant trop pressé et dit d'une voix prudente : « C'est bien un temps de saison. » Nous échangeâmes quelques propos et, avant de m'éloigner, je lui donnai des cigarettes et une boîte d'allumettes qu'il accepta avec un vif plaisir. Pensant que je le prenais pour un clochard, ce qu'il était presque sûrement, il eut la délicatesse de me rassurer.

« Je ne suis pas du quartier, dit-il. J'habiterais plutôt du côté de Bercy. Bien souvent, on se trouve loin de chez soi, on ne sait seulement pas pourquoi. On va et on vient, n'est-ce pas. Et, finalement, on se trouve loin de chez soi. »

Il pleuvait avec moins de violence. Je relevai le col de mon pardessus et descendis l'avenue Junot en courant. Je rentrai chez moi sans avoir besoin de réfléchir plus que je n'avais fait en allant rejoindre la Sarrazine. La vie d'aventures dans laquelle je m'étais lancé un quart d'heure auparavant finissait d'elle-même. La pluie n'y était pour rien. Le dénouement, survenu en dehors de ma volonté, m'imposait de rentrer à la maison et je rentrais docilement comme un homme qui n'a plus autre chose à faire. En ouvrant la porte, je vis Renée qui se tenait comme tout à l'heure à l'autre bout du couloir. Elle avait échangé son déshabillé de satin blanc contre un peignoir de pilou. Au lieu d'aller à elle, j'entrai dans la chambre des enfants. Ils dormaient tous les deux. Toinette était couchée avec sa poupée qui tenait dans le petit lit une place importante. D'habitude, on la lui ôtait lorsqu'elle était endormie. Ce soir, on avait oublié. De Lucien, je n'aperçus qu'une touffe de cheveux ébouriffés qui émergeaient d'entre les draps. Je restai un moment à les regarder et à écouter leurs souffles. Il me semblait que la vie reprît en moi une

cadence normale et j'éprouvais enfin une joie sans mélange d'avoir retrouvé le visage qui me permettrait demain d'embrasser mes enfants. Je souris avec une pitié indulgente en songeant que tout à l'heure, j'étais parti pour vivre ma vie.

En quittant la chambre, je trouvai Renée dans le couloir, adossée à la porte d'entrée. Elle croyait que je n'étais revenu que pour un adieu aux enfants. Son visage était résolu, son regard droit.

« Raoul, dit-elle, il faut que tu m'écoutes. Je ne te demanderai pas de rester, rassure-toi, mais j'ai à te faire un aveu. »

Moi, j'étais ennuyé, presque désespéré. Comment accueillir son aveu ? Je fis un geste de protestation.

« Tout à l'heure, poursuivit-elle, tu es parti après m'avoir fait des reproches injustes. Tu t'es mis dans ton tort. Qu'un homme soit agacé par sa femme et par des défauts qu'il lui a toujours connus, ce n'est pas une raison de la quitter. En agissant ainsi, tu aurais un vilain rôle. Mais tu as une raison de partir, une vraie raison, et j'ai voulu

que tu le saches pour le repos de ta conscience et de la mienne aussi. Je t'ai trompé. Pendant ton absence, j'ai eu un amant.

– Je le sais. »

Renée en resta interloquée. La situation me parut divertissante et j'eus un sourire qu'elle crut sans doute être d'amertume et qui n'était que de bonne humeur. Je me composai un visage grave, et autant qu'il m'est donné, olympien.

« Bien sûr que je le sais. Penses-tu que tu puisses me cacher seulement une minute une chose comme celle-là ? Je l'ai vu en arrivant, à ton regard, à ton attitude. Je l'ai compris à chacune de tes paroles. Les femmes ont beaucoup d'illusions sur leur pouvoir de dissimuler. En réalité, leur habileté consiste surtout à dorer la pilule, et un homme qui ne prend pas son parti d'être trompé sait toujours à quoi s'en tenir. Pour moi, j'étais fixé avant même de t'avoir revue. Quand je t'ai téléphoné de Bucarest pour la dernière fois, c'était vendredi dernier, j'ai compris à un changement dans ta voix et dans ta façon de parler, ce qui était arrivé. »

Ma femme me regardait avec ébahissement et, sans aucun doute, me voyait sous un jour nouveau.

« On a toujours tort de mépriser son mari. Dès qu'on méprise quelqu'un, on cesse de le comprendre et on se met à sa merci. Je l'ai bien vu tout à l'heure. Tu croyais pouvoir me traiter avec une sorte de supériorité désinvolte et chacune de tes paroles et de tes attitudes était un aveu devant lequel tu hésiterais même à présent. J'ai appris sur ton aventure plus de choses que tu n'en connais peut-être toi-même, ma pauvre enfant, et je ne crois pas exagérer en disant que tes aveux, en admettant qu'ils soient sincères, ne me révéleraient rien. Du reste, tu ne dis pas toute la vérité quand tu me dis : "J'ai eu un amant", il faudrait dire : "J'ai un amant." »

Renée protesta que tout était fini, protesta sincèrement, mais d'un ton qui manquait d'assurance.

« Si vraiment tout est fini entre vous, dis-je, il n'y a pas plus d'un quart d'heure. Je parierais que ton amant n'est même pas informé de ta décision

de rompre. Ce qui est sûr, c'est que l'homme que tu attendais ce soir, ce n'était pas moi. Et ce rendez-vous, tu n'avais pas craint de le donner ici, sans égard à la présence des enfants. Peut-être même le connaissent-ils, cet individu, et as-tu fait d'eux des complices. Ah ! nom de Dieu, si je le savais. »

J'étais tout de bon en colère. Renée secoua la tête et se mit à pleurer. La voyant ainsi humiliée et misérable, je pensais avec orgueil aux années pendant lesquelles j'avais constamment tremblé de lui déplaire ou de ne pas être d'accord avec elle. Je lui tendis mon mouchoir, le chagrin la faisant renifler, et je la poussai devant moi.

« Ne restons pas là. Quelqu'un peut passer sur le palier et nous entendre. »

Morveuse et sanglotante, Renée marchait en traînant les pieds. Moi, fier et terrible comme un justicier, je faisais semblant d'être un peu enrhumé et je toussais des grands coups qui faisaient peur. Je l'invitai à s'asseoir dans le fauteuil où tout à l'heure elle jouait avec sa mule de cuir blanc, loin maintenant les mules et le

déshabillé de satin, dans quel fond de tiroir. Elle s'y installa dans le pilou et dans les larmes, moi en face au bord du lit. Il me restait à dire. Je dis encore une fois : "Nom de Dieu", pour servir de rappel et de transition, et puis :

« C'est incroyable. En venir là, toi, la mère de mes enfants. Et ce n'est peut-être pas le pire. Je pense à la comédie que tu t'es mise à jouer à mon arrivée. Pauvre malheureuse pitoyable créature. Oh ! ce n'est pas le mensonge en lui-même qui me révolte. Quand au lieu de l'amant qu'on attend chez soi, chez ses enfants, on voit surgir son mari, il faut bien mentir. Ce qui m'a déchiré et que je n'oublierai plus, c'est de t'avoir vue, toi honnête autrefois et si franche, mentir avec allégresse, avec délectation, c'est ça, délectation. Je t'ai vue ivre du plaisir de te dégrader, de te salir. Ah ! pauvre femme, qui n'es plus capable de comprendre ce que j'ai pu souffrir au spectacle de ce, de ce, enfin quoi, au spectacle. »

Dans les sanglots, Renée se mit à hoqueter, balbutier et bégayer ; Raoul, pardon, été ignoble, plus jamais, Raoul, pardon.

Moi, Raoul, je me levai et arpentai la chambre à grandes enjambées pensives en me grattouillant la tête ou me la soutenant du poing sous le menton, cette tête qui allait prendre une décision si grave. Le silence ne me faisait pas peur. Je le laissais durer, s'éterniser. Enfin :

« Pour les enfants, dis-je, soit. Je veux bien consentir à un semblant de vie commune. Nous serons devant eux comme si rien ne s'était passé. Du moins je ferai ce que je pourrai. Bien entendu, il n'est pas question que nous couchions ensemble jamais. »

J'hésite à dire la suite qui m'est venue par une inspiration soudaine. Si j'y réussis, j'aurai accompli une action étonnante, un prodige auprès duquel ma métamorphose ne sera plus rien. Je me jette à l'eau, je dis :

« Les jours où il m'arrivera de coucher à la maison, comme ce soir, je coucherai dans la chambre à damiers. »

J'ai parlé en haussant la voix, mais en tournant le dos à ma femme. J'ose me retourner. Elle me regarde avec une admiration respectueuse et

dévote. Je suis le maître. J'arpente la chambre encore une fois à grands pas. Je m'arrête pour dire à ma femme : « Je suis fatigué.

– Je vais te préparer ton lit », dit ma femme d'une petite voix docile et soupirante qui supplie un rien. Elle se lève, empressée et disparaît dans le couloir après un coup d'œil timide de mon côté. Je suis tout de même un type formidable. Je vais me regarder dans la glace et me réconcilier définitivement avec ma bonne tête de Cérusier.

XIV

J'ai fait ma toilette en sifflotant. Ma femme est venue s'assurer que je ne manquais de rien. À la bonne qui m'apportait le plateau, j'ai donné une grande claque d'amitié sur les reins, pour la première fois de ma vie, et c'est bien amusant. Ça va, Marguerite ? Oui, monsieur et, de toutes ses dents, elle rit.

Voilà les enfants. Ils m'embrassent, me tirent, m'écrasent la tête entre leurs deux têtes, me dépècent. J'ai un bon gros rire comme Cérusier. C'est moi. Je raconte Bucarest, je raconte l'avion. À l'heure de l'école, je pars avec eux. Toinette va à l'école communale qui se trouve de l'autre côté du carrefour, à cinquante mètres. Durant ces trois dernières semaines, de mes fenêtres du cinquième étage, j'aurais pu la voir entrer et sortir et j'y ai bien rarement songé. Devant l'école, elle m'embrasse, suspendue, et nous quitte en

courant. Lucien va au lycée Rollin sur l'autre versant de la butte. Nous montons ensemble la rue Girardon. Il me confie qu'il veut être naturaliste et me parle avec admiration de M. Colbert, un nouveau locataire de la maison, rencontré au Muséum et qui connaît admirablement les animaux antédiluviens. Jaloux, je ne tarde pas à saisir l'occasion de rafraîchir son enthousiasme.

« Quinze cents litres de lait ? mais c'est absolument faux. Le mégathérium ne donnait pas plus de deux cents litres. Mon pauvre petit, ton naturaliste ne me paraît pas bien sérieux. Je trouve même que c'est de sa part un manque d'honnêteté d'avoir profité de la crédulité d'un enfant pour proférer de pareilles âneries. Il doit être naturaliste comme je suis archevêque. Quand je le verrai, je ne me gênerai pas pour lui dire ma façon de penser et vertement.

Lucien conçoit sûrement de l'estime pour l'étendue de mon savoir, mais il regrette les quinze cents litres et pousse un soupir. Une fois de plus, il se confirme qu'on a toujours intérêt à

tenir à l'abri des parents ce qu'on a pu faire d'acquisitions un peu exaltantes. Ce n'est jamais d'eux qu'il faut attendre un secret merveilleux. Chemin faisant, nous rencontrons un élève de sa classe qu'il invite à se joindre à nous et qui s'appelle Alain Leduc.

« Tu sais, dit Lucien, ce que je te racontais l'autre jour sur les quinze cents litres de lait du mégathérium, ce n'est pas vrai. Papa vient de me le dire. Au lieu de quinze cents, c'était deux cents.

– Ah ! dit Leduc poliment et je lis dans son regard qu'il n'accorde aucun crédit à mon opinion. Je le sens même hostile et secrètement ironique. Sans doute a-t-il parlé à des camarades de ces quinze cents litres de lait ou se propose-t-il d'en parler et il n'entend pas renoncer aussi aisément au plaisir de les étonner et d'être lui-même étonné. Mon prestige de père, qui m'a permis de convaincre Lucien, n'a pas le moindre effet sur lui. »

Après les avoir quittés, je descends à pied vers le centre. Le corps dispos, le cœur élargi,

j'éprouve en marchant cette sensation d'allègement et de renouveau qui appelle les souvenirs d'enfance les plus frais. Et je songe aussi aux mornes promenades que je fis hier dans le quartier de la Chapelle et par les rues d'une banlieue d'automne. Ce matin, je n'ai pas besoin d'appeler Dieu au téléphone. Il est en moi, comme il est dans les autres hommes et je suis redevenu sa créature. Ma vie et mon visage sont ceux qu'il m'a donnés pour en faire ce qu'il me plaît. Je suis comme tout le monde et j'en suis heureux. Il m'arrive de sourire à de jolies femmes. Elles ne prennent pas garde à moi et je joue à m'en amuser à mes dépens. Pendant plusieurs secondes, il y a en moi un pommier en fleur, un pommier de quand j'avais six ans, qui m'a consolé un jour d'aller à l'école. Il ne sert à rien d'y penser. S'il refleurit comme ce matin, c'est par surprise. Rue des Martyrs, j'achète un bouquet de violettes pour Lucienne et, soudain pressé de la revoir, je prends un taxi.

J'arrive le premier au bureau, il n'est pas tout à fait 8 heures et demie. Le souvenir de mon incartade d'avant-hier m'opprime un peu et j'ai

peur d'en être gêné tout à l'heure.

Ponctuelle, Lucienne ouvre la porte du vestibule. Je l'entends marcher dans la pièce voisine et puis chanter, d'une voix de jeune garçon qui détonne par instants. Je fais deux ou trois pas vers la porte de communication et je m'arrête, anxieux. Les paroles que j'ai prononcées lors de notre dernière entrevue me reviennent dans les oreilles avec une précision blessante : « Il m'a tout dit, je vous dis qu'il m'a tout dit. Oh ! je ne vous répéterai pas tout ce qu'il m'a dit. Il y a encore des choses qui m'arrêtent. Eh bien, je vous assure qu'elles n'arrêtent pas Cérusier. » Que Lucienne soit nécessairement persuadée de l'authenticité de ces confidences, me congestionne de honte. Je cache dans ma poche le bouquet de violettes que j'ai acheté tout à l'heure et je voudrais me cacher moi-même, comme au premier soir de ma métamorphose, dans le réduit ou dans l'entrebâillement de l'armoire. Je me rassure un peu en songeant que Julien Gauthier, au cours des conversations qu'il a eues avec Lucienne, lui aura fait partager son opinion selon laquelle Roland Colbert aurait eu

connaissance d'un journal intime tenu par Cérusier. De telles confidences que l'auteur se fait à soi-même, nul ne saurait lui faire grief. Il est malheureusement peu probable que Lucienne ait cru à l'existence de ce journal intime. Julien, qui est un homme, peut bien se satisfaire de possibilités théoriques. Elle, non. Sans aucun doute, son premier mouvement aura été d'examiner les conditions matérielles d'une telle entreprise. Elle sait qu'à la maison, il m'eût été impossible de tenir un journal aussi confidentiel et qu'au bureau, je n'aurais pu le faire à son insu, ou au moins sans piquer sa curiosité par quelques façons singulières qui lui feraient dire aujourd'hui : « En effet, je comprends maintenant pourquoi... » Elle sait aussi que je ne suis pas homme à tenir un journal et à la différence de Julien qui ne l'ignore pas non plus, elle en tient compte. Néanmoins, je veux espérer qu'un doute favorable s'est glissé dans son esprit. Lorsqu'elle entre dans mon bureau avec une chanson, je suis à peu près remis de mon trouble et je fais bonne contenance. La surprise passée, elle me dit qu'elle est heureuse de mon retour et nous

échangeons une poignée de main. Dans le taxi qui m'amenait tout à l'heure rue du Quatre-Septembre, je pensais d'un cœur fondant à un doux embrassement, mais je sens dès l'abord quelque chose de changé dans sa manière d'être avec moi. Elle sourit, contente d'être rassurée sur mon sort, mais ce n'est pas la joie de me revoir. Il me semble aussi qu'elle prend je ne sais quelles précautions subtiles pour me tenir à distance.

Pourtant, son attitude est franchement cordiale. Dans ses yeux clairs qui ne sauraient dissimuler, je ne vois pas le moindre reproche, pas de méfiance non plus, mais elle a parfois un regard gêné, sa parole s'embarrasse et il lui arrive de rougir. Les effusions ou ce qui en tient lieu, sont aussi brèves que possible et nous nous hâtons de parler des affaires. Sur ce terrain-là, toute gêne a bientôt disparu. J'en viens à croire que, seules, ma timidité et ma honte encore chaude ont fait naître la contrainte de l'abord et je me prépare à lui dire ce à quoi je pense depuis l'instant où j'ai informé ma femme que je ne coucherai pas régulièrement à la maison. L'arrivée de M^{me} Lagorge, en retard d'une bonne

demi-heure et qui vient me présenter ses compliments et ses excuses, m'empêche de parler. Lucienne, avant de passer dans la pièce voisine pour donner à la dactylo sa tâche du matin, me demande de téléphoner à Julien Gauthier.

« Il désire vous voir le plus tôt possible. Il s'agit de quelque chose de très grave. »

Je prends un air étonné et interrogateur.

« C'est vraiment très grave, ajoute Lucienne.

– Vous êtes au courant ?

– Oui, M. Julien Gauthier m'a déjà parlé de cette affaire, mais je préfère ne rien vous en dire. J'aurais peur d'être maladroite et de vous prévenir dans un mauvais sens. Il vaut mieux que votre ami vous informe lui-même.

– Bon. Je vais chez lui tout de suite. Voulez-vous demander s'il y est ? »

En arrivant rue Copernic, je n'ai pas réussi encore à prendre une décision. Je peux me contenter d'écouter Julien et de me confondre en remerciements. Je peux aussi essayer de lui faire

admettre la vérité. Le premier parti est évidemment le plus simple et le plus sage, mais il me semble que je dois à notre amitié de ne rien lui cacher. En outre, j'ai le souci de réhabiliter ma femme. Ce qui m'arrête, c'est la difficulté de faire recevoir une vérité qui n'est pas moins absurde aujourd'hui qu'elle n'était il y a trois semaines. Au moment d'entrer me revient à l'esprit ma conversation avec Lucien sur la capacité laitière du mégathérium. Je songe à la facilité avec laquelle je l'ai fait revenir d'une erreur qui lui était chère et comment j'ai échoué auprès de son camarade Leduc. Je veux croire que la confiance que j'inspire à Julien Gauthier me servira aussi et que l'ami saura se faire entendre là où l'étranger n'a su éveiller que les plus dangereux soupçons. En tout cas, il me semble que je ne cours pas grand risque.

Julien, qui était en train de finir sa toilette, m'accueille en peignoir de bain dans sa chambre.

« Mon bon vieux, tu n'imagines pas combien je suis content de te revoir. Je ne l'espérais presque plus. Jamais je n'ai autant pensé à toi

qu'en ces dernières semaines. Assieds-toi. Je me rase et je reviens. »

Sa joie de me revoir est si sincère que j'en suis ému. Cet accueil affectueux assure ma résolution. Son amitié, en ces derniers jours, s'est employée pour moi avec tant de dévouement et de zèle anxieux, que j'aurais honte de la payer d'un mensonge. Je m'assieds sur le lit défait, comme du temps où j'allais le surprendre dans sa chambre d'hôtel. Tandis qu'il se rase, je l'entends chantonner et j'observe que sa voix a des intonations presque gamines qui ne sont guère de sa façon. Rasé, il vient s'asseoir en face de moi, sur une chaise.

« Mais qu'est-ce que tu as bien pu faire à Bucarest pendant trois semaines ? J'y pensais encore hier soir en me couchant. Je me disais, il faut qu'il ait fichu le camp avec une poule ou alors, ou alors, ah ! mon pauvre vieux.

— Je ne suis pas allé à Bucarest. Je n'ai jamais quitté Paris.

— Ça, c'est violent. Pas quitté Paris ? On peut savoir pourquoi tu te cachais ?

– Mais, Julien, je ne me cachais pas », dis-je doucement.

À ma voix et à mon regard, il comprend ce qu'il faut entendre sous ces simples paroles. De tout le corps, il a un mouvement de surprise qui fait penser à celui de l'un des pèlerins de Rembrandt devant la face du Ressuscité rayonnant la lumière du prodige. Nous nous taisons, les yeux dans les yeux. Enfin, je lui dis en levant les épaules avec une sorte de découragement :

« Que veux-tu, ce qui est vrai est vrai. En venant chez toi, j'hésitais encore si je te parlerais à cœur ouvert. Il était si simple de ne rien savoir, si reposant d'en finir avec cette histoire absurde. Et puis je me suis dit, non. À lui qui a vécu ces trois semaines dans une inquiétude si fraternelle, je ne dois pas dissimuler la vérité. Oui, Julien, le type du café que tu as pris pour un fou et que tu as soupçonné de vouloir m'assassiner, c'était moi. Mais aujourd'hui, pour te persuader, je n'ai même plus la ressource de faire valoir nos souvenirs communs, ni ma voix, ni ma cicatrice.

Il n'y a pas de preuves que j'aie changé deux fois de visage. Il n'y a que moi qui te le dis. »

Je me tais. À vrai dire, j'ai exagéré mon dénuement. Je pourrais faire état de certaines présomptions. Par exemple, on retrouverait facilement à mon bureau des spécimens de l'écriture de Roland Colbert, écriture contrefaite, mais qu'un expert reconnaîtrait sans doute être de ma main. Mon expérience de l'absurde me retient de rien alléguer qui soit un commencement de preuve. Les arguments les mieux ajustés ne servent en cette matière qu'à exciter et mettre en marche le dangereux mécanisme de la raison. De même que l'artiste, l'avocat de l'absurde doit s'adresser à des régions de l'homme où l'éloquence démonstrative n'atteint pas et je ne sais quoi m'avertit que tout est dans la simplicité des moyens. Je crains même d'en avoir trop dit. J'aurais dû me contenter de quelques mots. Cependant, Julien me regarde ardemment, penché vers moi comme s'il cherchait à « prendre » une onde sur un poste de radio.

« Je te crois », dit-il presque à voix basse et un

peu comme s'il se sentait coupable.

Une douce et puissante émotion m'étreint et fait rouler des larmes sur mes joues. Je dis : « C'est bête. » Julien prend mes mains dans les siennes et les serre affectueusement.

« Je te demande pardon, Raoul. Je me suis conduit comme un imbécile. Pas plus d'antennes qu'un capitaine de gendarmerie. Dire que tu m'as appelé à ton secours et que je me suis sottement et vaniteusement dérobé, retranché. Tu as été malheureux et moi, au lieu de t'aider, j'ai encore compliqué tes difficultés. Mon vieux, quel regret. Ma punition, c'est d'avoir manqué une aventure que j'aurais pu vivre un peu avec toi. Raconte. »

Je me mets à raconter en reprenant tout au début. Julien me suit avec une attention passionnée et, de sentir qu'il est ainsi dans le bain, je m'anime au récit. Il admire l'oncle Antonin d'avoir accepté ma métamorphose sans l'ombre d'une hésitation. « Quel homme, quelle jeunesse », soupire-t-il. Je lui fais part de ces modifications passagères, peut-être plus apparentes que réelles, survenues dans mon

tempérament et que je croyais pouvoir rapporter à mon nouveau visage. Il ne se console pas, lui qui me connaît si bien, dit-il, de n'avoir pas été auprès de moi pour juger de leur degré de réalité. En lui parlant de Lucienne et de ma façon d'en user avec elle durant ces trois semaines, je ne crois pas devoir le mettre au courant de notre intimité et je ramène tout à une querelle de susceptibilités, comme si Roland Colbert eût été simplement jaloux de l'autorité que Cérusier avait sur la jeune fille. À vrai dire, l'amitié qui m'unit à Julien est assez confiante pour ne pas s'arrêter à ces scrupules, mais il me semble apaiser, par cette discrétion, un point douloureux de ma conscience. Sur les événements de ces jours derniers, je n'apprends rien d'important.

« Après l'expertise des écritures, me dit Julien, ce qui a encore contribué à me rassurer a été d'apprendre que l'individu (il rit), en passant chez moi dans la matinée d'hier, s'est annoncé comme l'assassin de Raoul. Je n'ai vu dans cette attitude que le défi irrité d'un type qui se sent injustement soupçonné. Tu vois, j'étais loin de supposer que tu venais t'accuser d'un crime.

Quelle pitié. Quand je pense à ce qu'a été pour toi cette journée d'hier et aux transes par lesquelles je t'ai fait passer, je suis dégoûté de moi. Je ne me lasserai jamais de dire combien j'ai été cornichon d'un bout à l'autre de cette aventure. Un cornichon prétentieux. J'ai peur que tu ne m'en veuilles encore un peu.

– Mon pauvre vieux, t'en vouloir. Au contraire, je te suis reconnaissant de tout ce que tu as fait contre moi, comme d'une preuve d'amitié. Mais j'ai quelque chose à te demander sur un point qui te concerne toi, personnellement. Je suis curieux de connaître l'effet que peut produire sur toi l'idée qu'une chose aussi absurde s'est réellement produite. Moi-même, j'ai été trop engagé dans cette histoire pour concevoir ce qu'éprouve un spectateur en face de ce qu'il faut bien appeler un prodige. Mais toi, comment prends-tu ça ? »

Julien réfléchit un instant. Je le sens vraiment soucieux de ne rien dire qui ne soit vrai.

« Eh bien, voilà. Je dois t'avouer que je considère avec un certain détachement, et je dirai

presque de l'indifférence, ce qui devrait au contraire me bouleverser, me mettre hors de moi. Bien entendu, il n'est pas question de ce que tu as souffert et que je me représente fort bien. Mais le fait de la métamorphose, qui devrait me faire bouillonner le cerveau, m'étonne simplement, tout en me laissant assez placide. Je ne crois pas que ce soit défaut d'imagination. Je vois très bien tout ce qu'on peut faire passer par une brèche comme celle-là, mais je manque d'entrain. »

Il s'accorde un autre temps de réflexion et reprend :

« Si tu me demandais pourquoi j'ai cru cette fois à la métamorphose, je te répondrais que je vois trois raisons. La première, la plus importante, c'est que tu es mon bon vieux copain Raoul Cérusier que je connais depuis vingt ans comme un type loyal et peu porté aux excès d'imagination. La seconde qui n'a pas été aussi décisive, va peut-être t'expliquer pourquoi je reste placide. Ce qui a contribué à me rendre le prodige plus croyable, c'est qu'il n'était plus actuel et qu'il se situait déjà dans le passé. Je me

trompe peut-être, mais ce qui me paraît bouleversant, dans le prodige, c'est sa présence, sa proximité, parce que je suis alors obligé d'en prendre ma part. Je suis exposé à le rencontrer, à le voir entrer dans ma vie. Si au contraire il a cessé d'être actuel, il ne me concerne plus ou presque plus. C'est comme une catastrophe de chemin de fer, on ne peut pas s'en affecter quand c'est de l'histoire ancienne. En somme, le fait que ta métamorphose soit déjà du passé m'a permis de m'arranger avec ma raison qui ne s'est pas sentie trop sérieusement inquiétée. Surtout ne va pas croire que j'aie composé avec elle. Mais la raison est comme le chien de garde qui aboie et tire sur sa chaîne quand les rôdeurs longent la clôture, et qui ferme sa gueule ou se contente d'un grognement quand ils passent au large.

— Oui, je comprends, mais tout ça n'est pas très rassurant. Si au lieu de cette histoire déjà refroidie, j'étais venu te parler d'une métamorphose toute fraîche et te dire, par exemple, que ma femme était changée en hirondelle, la raison n'en aurait pas cru ton bon vieux copain Raoul.

— Je ne sais pas, dit Julien. Comme métamorphose, c'est un peu raide. Tu auras beau jeu de me dire qu'en fait d'absurde, le plus ou moins n'importe pas, il y a tout de même une question de présentation, de sauce, de circonstances. En tout cas, j'aurais très bien pu te croire. Évidemment le truc de l'hirondelle aurait fait aboyer ma raison, mais si j'avais éprouvé le besoin d'être convaincu, je me serais arrangé pour ne pas entendre ses aboiements. J'aurais pu m'en tirer par un coup d'exaltation ou par un transport lyrique ou mystique ou encore en devenant fou. Mais tu me fais parler et au fond, je n'ai rien de rare à t'apprendre. Les gens qui croient à des machins absurdes, ça court les rues. J'en connais qui croient aux revenants, d'autres à la magie noire ou aux tables tournantes. Ils se sont trouvés à un moment donné, devant le même problème qui s'est posé pour moi tout à l'heure et la plupart s'en sont tirés en devenant un peu timbrés ou, si tu préfères, en apprivoisant leur raison. Ce qui me paraît bien plus intéressant, c'est de savoir ce que tu penses, toi qui as vu, qui as été l'instrument du prodige. Ta certitude est

tout de même d'une qualité particulière, et si écoeurante qu'elle te paraisse, te voilà centré sur elle pour longtemps.

– Eh bien, détrompe-toi, je ne pense pas que le souvenir de ma métamorphose tienne une grande place dans ma vie. Tu sais comme je suis, un peu lourd. Je ne suis pas de ces hommes qu'une vérité un peu excitante empêche de rester sur la terre. Les questions troublantes, quand elles me gênent, je sais comme personne m'asseoir dessus. Ma raison, à moi, n'a pas de ces susceptibilités qu'il faut s'ingénier à ménager. Jusqu'à l'âge de vingt ans, j'ai été un catholique exact et convaincu. J'étais très persuadé que Josué avait arrêté le soleil et je n'ignorais pourtant pas que la terre tourne autour du soleil. Je ne me suis jamais cassé la tête pour trouver une astuce qui aurait concilié les deux choses. Ma raison doit être à compartiments comme il en va pour tant de gens et probablement pour ceux qui croient aux revenants ou à la magie noire et qui te paraissent un peu timbrés. Il y aura donc un compartiment pour ma métamorphose et quand il m'arrivera de me rappeler sa présence ou même d'y réfléchir,

ma vie n'en sera pas troublée le moins du monde. Du reste, pendant ces trois semaines où ma pauvre tête a tout de même été en effervescence, j'ai été beaucoup plus préoccupé par les conséquences de la métamorphose que par le prodige considéré en soi. Au fond, j'en reviens à ce que je me disais hier soir après avoir retrouvé mon vrai visage : cette aventure-là n'était pas faite pour moi.

– À ce compte-là, fait observer Julien, je ne suis pas non plus le confident rêvé. Tu aurais pu avoir la chance de te confier à quelqu'un de plus explosif, qui serait entré en transes en dévidant le chapelet des "mais alors, mais alors". Quoique, à bien réfléchir, je ne vois pas qu'un homme à peu près équilibré puisse s'échauffer beaucoup sur ton aventure. Un prodige tout sec, qui n'a pour lui que d'être absurde, ce n'est guère excitant. »

Nous parlons depuis plus de deux heures et il est presque midi. Je rappelle à Julien qu'il n'est pas habillé et que j'ai pris rendez-vous avant-hier soir avec l'oncle Antonin pour un déjeuner qui doit nous réunir tous les trois dans un restaurant

de la Porte Maillot. Le pauvre homme ne s'attend certes pas à me revoir sous mon aspect habituel. J'ai décidé de lui faire croire que je rentre réellement de Bucarest, ignorant et innocent du drame. Julien s'en indigne et je lui accorde que l'oncle a bien mérité un autre traitement. Mais si je lui dis la vérité, je n'aurai cette fois aucune raison majeure à invoquer pour lui demander de la tenir secrète. Non seulement il ne pourra se retenir de proclamer une aussi grande nouvelle, mais il se fera un devoir de témoigner. Il répandra dans la famille et parmi nos amis que j'ai pris l'apparence d'un jeune dieu aux doux yeux clairs pour coucher avec ma femme. Agréable perspective. Je vois d'ici de quel sourire accueillerait mon cousin Hector ce qu'il appellerait une transposition poétique. Enfin, quel que pourrait être le sort réservé au témoignage de l'oncle, je ne veux à aucun prix laisser envahir ma vie par une aventure dont j'entends, au contraire, reléguer le souvenir. Mon retour de Bucarest coupera court à tout. Finalement, Julien se range à mon avis.

« Mais j'y pense, dit-il en s'habillant. Tout à

l'heure, en examinant les causes qui ont favorisé ma conversion à l'absurde, je t'en ai annoncé trois et, je m'aperçois que j'ai oublié de te parler de la troisième. Tu veux savoir ? Eh bien mon petit, la troisième, je la vois dans une facilité d'humeur qui me rend plus crédule que d'habitude. Oui, je crois que la joie, le bonheur de vivre, m'ont permis d'être moins vigilant, plus docile aux raisons du cœur. Je suis si heureux. »

Assis sur le lit, je me retourne. Julien, en manches de chemise, une cravate à la main, a un sourire béat.

« Tu es amoureux ?

– Oui. Amoureux de la plus belle, de la plus pure. Un verger d'avril. Raoul, je vais me marier. Je t'en ai assez dit pour que tu devines avec qui. J'aime Lucienne. »

Je me sens devenir écarlate. Il a toujours son sourire idiot. Je le claquerais.

« Elle t'aime aussi ?

– Oui, elle m'aime. C'est hier soir que tout s'est décidé. Il faut que je te dise que pendant ces

trois semaines, nous nous sommes vus très souvent. Le lendemain de ta métamorphose, je suis allé lui demander des éclaircissements sur ton départ pour Bucarest. Le jour suivant, je l'ai rencontrée par hasard. Je suis retourné à ton bureau plusieurs fois. Ensemble, nous sommes allés au cinéma plusieurs fois, au théâtre. Enfin, après t'avoir rencontré avec ta femme sur le boulevard Saint Germain, je me suis décidé à lui parler de l'individu dangereux, et nous avons tremblé pour ta vie. Je ne quittais plus ton bureau. Le soir nous dînions ensemble. Et voilà. Tout à l'heure, je pensais, ce bon vieux Raoul, c'est grâce à son voyage à Bucarest que nous sommes heureux. Et maintenant, je peux dire : c'est grâce à ta métamorphose. C'est plus joli. Tu ne trouves pas ?

Je réponds oui, en effet. Il me fait l'éloge de Lucienne, me parle de la simplicité de son cœur, de la droiture de son esprit, de la douceur de son regard, de la fraîcheur de son teint. Il est intarissable. Enfin, habillé, il quitte la pièce un instant et me laisse seul, anéanti par ce nouveau coup. Ce que je viens de perdre, c'est l'amour de

Lucienne, qui m'était si cher, c'est aussi une raison d'ordonner ma vie d'une façon nouvelle. Je pensais ne pas rentrer ce soir à la maison. J'avais déjà disposé de mes dimanches. Dès le samedi à midi, nous partions ensemble sur les routes, à bicyclette ou même à pied. Je rêvais à l'amour au bois. Par la pluie ou par triste hiver, coin du feu, un joli studio, faire la dînette et cinéma. Je disais à ma femme : Je ne rentrerai pas avant lundi soir. Et rue Caulaincourt, chez Manière, au café du *Rêve*, on disait, dites donc, Cérusier, vous ne le saviez pas, il a une liaison. On disait aussi, regardez-moi maintenant comme il est vêtu, à quatre épingles, toujours chic, et c'est formidable, ce qu'il peut faire jeune. Ils avaient raison. Le plaisir d'aimer me rendait à ma jeunesse. J'aimais tant Lucienne, douceur, grand corps, primevère. Lui donner ma vie, j'en étais capable. Un jour, par exemple, elle tombait malade. Le médecin disait, transfusion du sang, il m'en faut trois litres. Moi, j'étais là, j'offrais mon sang. Trois litres tirés, le médecin disait, m'en faut encore un. Déjà mourant, je lui répondais tant qu'il en faudra, vous n'avez qu'à prendre, si

bien qu'à la fin il me prenait tout. Mais Lucienne était sauvée et moi, j'avais la chance de m'en tirer aussi. Alors elle m'adorait comme jamais aucune femme un homme, et notre amour faisait envie.

Je rentrerai ce soir à la maison, ce soir, demain soir et les autres soirs. Dimanche, nous irons faire un tour au Bois, apéritif Champs-Élysées, une grenadine pour les enfants, le dimanche d'après à Vincennes, ou voir les Arènes de Lutèce. La poche de mon pantalon fait une bosse. C'est le bouquet de violettes que rue des Martyrs, ce matin, j'avais acheté pour Lucienne. À quoi bon le jeter. Ce soir en rentrant, je le donnerai à ma femme.

J'essaie de me replier sur des positions avantageuses, de considérer leur félicité d'un cœur magnanime. Je me dis que tout est pour le mieux. Confisquer la vie d'une jeune fille, à mon âge, et n'en rien faire qui vaille pour elle, c'était très mal. Je me le dis, mais c'est de la récitation et mon cœur n'est pas magnanime. Il est encore trop tôt pour penser ainsi. Plus tard, bien plus

tard, dans quelques jours, quand Renée m'aura repris en main.

« Tu viens, dit Julien. Il fait un soleil comme d'avril. Allons vivre. »

XV

L'oncle Antonin a choisi une table de coin, d'où il peut surveiller la porte d'entrée, mais il ne nous a pas vus arriver, occupé à faire des croquis de voitures sur le dos du menu. Je dis bonjour, oncle. Il nous serre la main, sans prendre garde que j'ai mon visage d'autrefois. Il s'en avise que déjà nous sommes assis, moi en face de lui.

« Mais c'est toi, s'écrie-t-il avec stupéfaction. Mais qu'est-ce que tu fais ici ? »

Atterré, il fixe sur moi un regard chargé d'anxiété et d'interrogations. Suit une scène de quiproquo vaudevillesque qui amuse un peu les voisins, car l'oncle parle très fort. Julien, me voyant nerveux et agacé, y coupe court.

« Remettez-vous, dit-il à l'oncle Antonin. Je crois comprendre à votre attitude que vous connaissez l'existence d'un nommé Roland Colbert qui voudrait se faire passer pour Raoul.

J'ai mis votre neveu au courant. Il connaît lui-même cet individu, qu'il a eu l'occasion de rencontrer assez souvent avant son voyage à Bucarest et qu'il considère comme un maniaque parfaitement inoffensif. Quant à la métamorphose, si vous avez cru à cette histoire, vous êtes tout à fait excusable. L'animal était diablement persuasif et je vous assure que pour mon compte, il a été bien près de me convaincre. En somme, le plus simple est d'oublier toute cette affaire qui est, au fond, sans importance. »

Aux dernières paroles de Julien, le visage de l'oncle, qui s'était un peu détendu, recommence à m'inquiéter. Sa lèvre frémit et ses longues moustaches. J'ai peur d'un éclat. En effet, il se lève à demi et s'écrie d'une voix tonnante :

« Sans importance ! Malheureux, mais ce cochon-là t'a déshonoré, il a couché avec ta femme ! »

Tous les clients du restaurant ont les yeux sur nous. Le gérant nous regarde froidement.

« Oncle, je vous en prie, ne faites pas tant de bruit. Ne vous hâtez pas non plus de charger

Renée. Je sais qu'elle est sortie au moins une fois avec cet individu, puisque Julien les a rencontrés. Je sais aussi qu'il avait un appartement dans notre maison. Est-ce à dire que votre nièce m'ait trahi ? Franchement, je ne le pense pas du tout. »

Je crains qu'il se scandalise de ma crédulité et qu'il veuille faire triompher la vérité et la justice, mais je le préviens.

« Vous pensez bien, oncle, que si j'avais des raisons de croire que Renée m'a trahi, ce serait la séparation immédiate. »

Il se résout au silence, la conscience mauvaise, et tire sur ses moustaches comme sur un bâillon. Julien dirige la conversation d'un autre côté, mais il est presque seul à parler. L'oncle est triste, et moi aussi. Pour le distraire de sa mélancolie, je lui demande si sa voiture a subi des transformations importantes pendant mon absence. Ma question paraît l'avoir un peu réchauffé. Il nous parle d'une jolie invention qu'il fera peut-être breveter. Il s'agit d'un moteur de secours de faible puissance, que son volume réduit permettrait de loger sous l'un des sièges. Il

s'enthousiasme comme aux plus beaux jours, mais soudain, l'esprit ailleurs s'interrompt et soupire :

« Quel dommage tout de même.

– Qu'est-ce qui est dommage, oncle ?

– Je pensais à cette métamorphose. On aimerait tellement que ça ait été une chose vraie. »

Il se tait. Je suis ému par ce regret qui serait en pareil cas celui de tous les enfants.

« Vraiment, dit Julien qui voudrait lui faire préciser le sens de cette réflexion, vous le regrettez ? mais pourquoi ?

– Ça doit être parce que je suis vieux », dit l'oncle Antonin.

Je proteste, Julien aussi, qu'il ne vieillit pas et qu'il a justement donné un gage de sa jeunesse en acceptant de croire à la métamorphose de son neveu. Il secoue la tête.

« Non, non, vous n'y êtes pas. J'ai cru parce que je suis vieux. Depuis deux jours que j'ai commencé à avoir des doutes, j'ai bien réfléchi.

Et voilà, je suis vieux.

– D’ordinaire, fait observer Julien, la vieillesse ne se montre guère accueillante aux bouleversements.

– Possible. Mais à mon âge, le temps passe vite, très vite, vous verrez ça. Et c’est une drôle de sensation, qui donne envie de se secouer, la sensation d’engrener sur une mécanique qui tourne sans un raté, sans jamais d’accident possible. C’est fatigant, cette machine qui embroque si bien. On aimerait la voir se détraquer si peu que ce soit, même si ça ne doit rien changer à l’ordre des choses. Ce serait un repos. Nous autres vieux, quand on nous voit repiquer à la messe, on se figure toujours que c’est pour prendre des précautions, mais la vérité, c’est que la mécanique nous agace et qu’on voudrait en toucher un mot au mécanicien. Je vois bien moi. Les jours où Dieu existe, j’essaie toujours de le remonter pour qu’il fasse marcher sa machine à l’envers. Et puis quoi, il faut dire les choses. Ce Roland Colbert, il me plaisait bien. Agréable, une jolie figure, la jeunesse et des

beaux yeux de fille, je me disais, au fond, c'est une sacrée chance pour Raoul. Et puis, cette idée de venir vous dire : "Voilà, j'ai changé de visage, mais c'est moi Raoul Cérusier", ce n'est quand même pas l'idée de n'importe qui. »

L'oncle me dévisage, l'œil critique, et ajoute en hochant la tête :

« Bien sûr, ce n'est pas toi qui aurais jamais pensé à une chose comme ça. »

En pénétrant dans le local de l'administration d'où il y a tout juste six semaines, je sortis avec un autre visage, j'éprouve aujourd'hui un sentiment d'appréhension qui va jusqu'à l'angoisse. Arrivé à l'entresol, avant de pousser la porte du bureau, je me regarde dans une petite glace de poche. C'est bien moi. J'entre et derrière le guichet, j'aperçois les cheveux gris de M^{me} Passavent penchée sur son porte-plume. Côté public, M. Caracalla est en conversation avec l'employée du guichet voisin. Sa canne à poignée d'argent est accrochée au rebord de bois sur lequel il est lui-même accoudé, un doigt contre la joue. Il m'accorde un regard de côté et continue

d'une voix plus poussée :

« Je me suis fait connaître et quand on a su qui j'étais, on s'est excusé. »

Dans les profondeurs du bureau, je cherche la silhouette ramassée de M. Boussenac, mais le jour est déjà mauvais. On commence à allumer les lampes.

– C'est ici, dit M^{me} Passavent d'une voix neutre. Vous avez les papiers ?

Sans me regarder, elle s'empare du tas de paperasses que j'ai posé sur le guichet, met à part la demande sur papier timbré et ouvre un grand registre à couverture de toile verte.

« Vous avez les photographies ? »

Le cœur battant, je pose deux photos sur le guichet. Mon geste suffit à M^{me} Passavent qui se met à écrire dans son registre sans même donner un coup d'œil aux photos. Je sais qu'elle en a pour un certain temps. Oisif, je me laisse ressaisir par mes préoccupations du jour, dont la plus importante est de trouver une secrétaire habile que Lucienne puisse mettre au courant avant la

fin du mois. Je souhaite qu'elle ait plus de cinquante ans ou la figure de travers, mais j'espère un peu avoir une charmante surprise. En vérité, il ne m'importe guère. Ma vie, à quelques nuances près, est aujourd'hui si semblable à ce qu'elle était il y a deux mois et se retrouve et se reconnaît avec tant de sécurité dans les chemins d'autrefois que le sourire d'une aimable secrétaire ne saurait l'en écarter beaucoup. Même si le mariage de Lucienne venait à craquer et qu'elle se reprenne à m'aimer, il serait déjà trop tard. Quelle femme que ma femme, et quelle tête et grand cœur aussi. J'ai beau ricaner dans les bas-fonds de ma conscience. Chère petite Renée. Le soir du bouquet de violettes, elle était émue et l'âme lui venait si bien à la face que la table était toute familiale et que le bon Dieu flottait dans la suspension. J'en oubliais ma chambre à part et au moment du coucher, je revenais au lit commun comme par habitude, à peine humilié, et des mots gracieux qui me coulaient des lèvres. La nuit du lendemain devait pourtant me conseiller d'autre façon. À la faveur d'une insomnie, un sursaut d'orgueil m'incitait à faire le compte de mes

humiliations et à me révolter. La honte et la colère m'enfiévrèrent, me faisaient mal à la tête. Le front brûlant, la peau moite, je me retournais sur mon oreiller. À côté de moi, Renée dormait paisiblement et il m'apparut tout à coup que ce sommeil parfait, ce souffle régulier, étaient d'un cynisme insultant. Je pris la résolution de me lever, de m'habiller, et lorsqu'elle ouvrirait les yeux : « J'ai un rendez-vous à minuit et demi. » Mais je me vis déambulant par les rues froides en quête d'une aventure que je ne désirais pas. Je restai au lit. Demain, pensai-je, on refera mon lit dans la chambre à damiers. Ma colère se dissipa dans le sommeil. Depuis cette nuit-là, je me suis réadapté, régulièrement et sans à-coups, au bonheur et à la tranquillité. Le souvenir de ma métamorphose ne trouble pas l'harmonie de notre ménage. Je ne parle jamais à Renée de sa trahison dans laquelle je ne veux voir qu'une intention un peu poussée. Nous y pensons du reste à chaque instant et surtout Renée. Les premiers jours, je me flattais que ma position d'époux averti me donnerait l'avantage sur ma femme, mais je vois bien à présent que je me suis trompé. Non

seulement elle n'en ressent pas la moindre gêne en face de moi, mais elle en tire quelque supériorité, celle d'un grand voyageur qui s'est enchanté à d'autres climats et se résigne avec noblesse à une vie sédentaire. Cette supériorité se marque à mon endroit par une douceur un peu hautaine, et aussi par un air d'absence et de nostalgie qui lui permet de tailler, de trancher, et de décider en tout avec une sorte d'autorité distraite et involontaire échappant à la discussion. Je m'émerveille qu'elle ait su tirer parti aussi sûrement d'une situation qui m'embarrasserait beaucoup si j'étais à sa place. Pourtant l'autre jour, un peu agacé, j'ai éprouvé le besoin de lui faire comprendre combien ma soumission était généreuse et bienveillante alors que l'ironie m'eût été facile.

C'était dimanche matin. Nous étions tous deux dans le cabinet de toilette, moi à me raser, Renée languissant dans un bain et ignorant ma présence. Elle promenait sur sa nudité gracile un regard confidentiel allant de la pointe de ses orteils à celle de ses seins, lesquels, perdant tout leur poids dans l'eau, avaient assez bon air. D'une

voix monotone et distraite, comme si elle avait pensé tout haut, elle rompit le silence et déclara :

« Les Gémillard en penseront ce qu'ils voudront, tant pis, nous n'irons pas chez eux cet après-midi. »

Les Gémillard sont de vieux amis de ma famille à moi, auxquels j'ai conservé une sincère affection, et je me plais en leur compagnie pour tous les souvenirs de provinciaux que nous avons en commun. Afin de ne pas contrarier Renée qui les trouve vulgaires et rabâcheurs, je me condamne à ne les voir que deux ou trois fois par an. Nous ne les avons pas vus depuis plus de six mois et, rencontrant le père Gémillard au milieu de la semaine, je lui avais promis notre visite pour ce dimanche après-midi. Mon premier mouvement fut de m'élever contre la décision de Renée. Mais je compris que ma protestation n'aurait pas d'effet. Renée m'écouterait sans rien objecter et, deux ou trois heures plus tard, parlerait de cette affaire comme d'une chose entendue, décidée d'accord. « J'ai téléphoné pour nous excuser », dirait-elle. Je réfléchis que pour

la faire revenir sur sa décision, il me fallait viser plus loin que le but, mais je ne souhaitais pas remettre en question notre « modus vivendi ». Cependant, les secondes passaient, je n'avais rien dit. Dans le miroir, je surpris sur le visage de Renée un sourire vainqueur. Posant mon rasoir, je m'assis sur le rebord de la baignoire.

« Il faut pourtant que tu saches la vérité. Je ne suis pas allé à Bucarest. »

Le regard anxieux, elle comprit que j'étais en train d'opérer un retour dangereux pour sa tranquillité. Devant la menace d'un débat sévère et peut-être orageux, sa nudité, qui venait de lui donner tant de satisfaction, la gêna soudain comme une infériorité. Elle tenta de se couvrir avec ses deux mains.

« Le soir où je t'ai annoncé mon départ pour Bucarest, il venait de m'arriver une aventure bien étrange. Dans l'après-midi, j'étais allé me faire établir un permis B. O. B. et au guichet, l'employée avait refusé mes photos d'identité en déclarant qu'elles n'offraient pas la moindre ressemblance avec moi. Les autres employés,

appelés à se prononcer, se rangeaient à son avis.

– Mais c’est insensé, s’écria Renée avec une indignation exagérée, sans doute pour flatter ma vanité de narrateur.

– Après une assez longue discussion, je sors. Sur le Pont Royal je rencontre Julien Gauthier et je vais à lui la main tendue. Il me regarde comme un étranger et me déclare qu’il ne me connaît pas.

– Par exemple !

– Stupéfait, je cours me regarder dans la glace d’un magasin et je ne me reconnais pas non plus. »

Tandis que je prononçais ces paroles, je voyais Renée déjà rassurée par leur extravagance même. J’ajoutai d’une voix sourde, altérée par l’émotion, mais qui semblait être d’un acteur de mélodrame :

« J’avais changé de visage ! »

Renée sourit à cette histoire puérile et me dit avec bonté pour me récompenser d’avoir voulu l’amuser :

« Tu es bête, chéri. »

J'éclatai de mon bon gros rire de Cérusier. J'aurais pu poursuivre, lui raconter comment je l'avais séduite et donner sur notre intimité des détails troublants. Je l'aurais inquiétée sans la convaincre et je n'avais du reste plus d'entrain à pénétrer dans les replis de notre aventure. Je voulus pourtant profiter de l'occasion pour lui poser une question qui me tenait à cœur.

« Mon histoire est stupide. Mais suppose que j'aie vraiment changé de visage. Suppose que ce soir-là, un inconnu aux jolis yeux clairs ayant la même voix, les mêmes vêtements, la même écriture, connaissant nos secrets les plus intimes, soit venu te dire : "Je suis ton mari." Qu'est-ce que tu aurais fait ? »

Dans un autre moment, Renée aurait allégué que ma question n'avait aucun sens, car elle montre ordinairement peu de goût pour les jeux d'imagination. Mais elle pensa probablement qu'en lui faisant ce conte à dormir debout, dont le départ semblait être l'incident Gémillard, j'avais eu d'abord une intention agressive et que m'étant ravisé entre-temps, j'avais dévié mon propos.

Soucieuse de ne pas me contrarier, elle me répondit avec l'application qu'elle apporte à toute chose et après avoir pris le temps de réfléchir :

« Je l'aurais mis à la porte.

— Je n'en suis pas persuadé. Tu aurais eu à tenir compte d'un ensemble de coïncidences qui étaient presque des preuves. »

Renée réfléchit encore. Je sentis qu'elle était prise au jeu et que le problème se posait pour elle comme si les données en étaient réelles. Je lui précisai le dilemme : « Consentir à une réalité monstrueuse, absurde, ou courir le risque, le très grand risque d'écarter pour toujours ton mari de ta vie. » Son regard s'était durci et une secrète violence animait son visage. Par un scrupule de conscience, elle prolongeait un débat intérieur, mais je devinais qu'elle avait déjà choisi, peut-être à son insu. Un instinct profond, impérieux, lui faisait préférer le risque humain à cette intrusion de l'absurde dans lequel toute vie lui semblait se dénaturer et se perdre.

« Je l'aurais sûrement mis à la porte, répéta-t-elle avec une sorte de soulagement.

— Et si l'inconnu avait fourni des preuves indiscutables ? »

Renée se leva dans son bain pour se savonner et répondit sans hésiter :

« Du moment où elle ne laisse plus d'échappatoire, la question ne rime plus à rien. »

L'entretien en resta là et je repris mon rasoir. Renée jugea politique de ne pas s'opposer davantage à notre visite aux Gémillard. L'après-midi, donc, vers trois heures, nous partions à pied tous les quatre pour nous rendre chez nos bons amis. Ils demeurent près de la porte des Ternes. C'était une jolie promenade. Au départ, je marchais entre ma femme et ma petite Toinette qui me donnait la main. Lucien allait quelques pas en avant, maussade et traînant les pieds, car je dois reconnaître que lui non plus n'a pas une sympathie ardente pour les Gémillard. Nous étions rue Caulaincourt, arrivés à peu près au sommet de la courbe, et d'une voix irritée, je disais à Lucien, voyons Lucien, marche devant ou avec nous, mais ne te flanque pas toujours dans nos jambes, lorsque je vis la Sarrazine qui

venait à notre rencontre en compagnie d'une amie. Elles semblaient tenir une conversation sérieuse et confidentielle. Le beau visage mâle de la Sarrazine s'inclinait, pensif, vers celui de son amie qui lui donnait le bras. Dans cet abandon, elle restait allurée comme un pur sang, perchonne un peu par ses jambes musclées et sa poitrine d'allégorie. Je la regardais encore à l'instant où elle nous dépassa. Elle ne m'avait pas vu. Je sais qu'elle ne me verra plus jamais. Renée, à qui n'avaient pas échappé la direction et l'intensité de mon regard, me dit avec perfidie : « Tu as vu la grosse femme qui vient de passer, le genre garçonnier qu'elle se donne ? on voit tout de suite à qui on a affaire. » Je ne répondis pas.

Toutes les lampes sont allumées. M. Caracalla change sa canne de place et l'accroche à sa droite. Ce faisant, il a laissé aller son regard jusqu'à moi. Il a vu, posées sur le guichet, mes deux photos d'identité qui éveillent en lui un souvenir. « À propos, dit-il à l'employée, est-ce que vous avez revu cet abruti qui voulait à tout

prix se reconnaître dans la photo d'un autre ? »
L'employée a un geste d'ignorance. Au fond du bureau, j'aperçois le buste replet de M. Boussenac, penché dans un rond de lumière sur les pages d'un gros livre.

M^{me} Passavent a fini d'écrire dans son registre. Elle s'empare de mes photos qu'elle pose sur son pupitre. Au moment de les coller, elle y donne un coup d'œil comme elle fit l'autre fois et j'ai illusion que le temps se rejoint et que mon aventure tient tout entière dans une seconde élastique, monstrueusement distendue, mais qui se resserre au point de n'être plus, en vérité, qu'une seconde.

Cet ouvrage est le 418^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.